



Goethe

WERTHER

COLLECTION MICHEL LÉVY

WERTHER

WERTHER

PAR

GOËTHE *curat*

TRADUCTION NOUVELLE DE N. FOURNIER

PRÉCÉDÉS *propres*

D'UNE ÉTUDE SUR GOËTHE

chinois
PAR

Goethe

HENRI HEINE

H. Heine

NOUVELLE ÉDITION

nov

modern



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872

Tous droits réservés

Clarey. — Imp. Paul Dupont, 12, rue du Bac-d'Asnières.

376
37.465



g-56.
849



830-3M.1 = 40 + 830(091) = 40



GOETHE

74

GOETHE

... Goethe fit un 18 brumaire dans la littérature allemande... Dès ce moment il ne fut plus question de MM. Schlegel; on ne parla plus d'eux que de temps en temps, comme on parle encore quelquefois de Barras ou de Gohier; il ne fut plus question de poésie romantique ou classique, mais de Goethe et encore de Goethe. Sans doute, il se présenta pendant ce temps dans l'arène quelques poètes qui ne lui cédaient pas beaucoup en vigueur et en imagination; mais ils le reconnurent pour leur chef par courtoisie; ils l'environnèrent en lui rendant hommage; ils lui baisèrent la main et s'agenouillèrent devant lui. Ces grands du Parnasse, semblables aux grands espagnols qui ont le droit de rester la tête couverte devant leur roi, se distinguaient seulement des autres poètes en ce qu'ils gardaient leur couronne

de laurier sur leur chef en présence de Gœthe. Quelquefois aussi ils le frondaient, mais ils s'irritaient quand ils voyaient que les inférieurs se croyaient en droit d'en faire autant. Les grands seigneurs, quelques mauvaises dispositions qu'ils aient contre leur souverain, se fâchent toujours quand la plèbe se soulève contre lui. Les aristocrates intellectuels de l'Allemagne avaient, dans ces dernières années, des motifs très-fondés d'être remuants. Ainsi que je l'ai dit autrefois, Gœthe ressemblait à Louis XI, qui opprimait la haute noblesse et élevait le tiers-état. Gœthe avait peur de tout écrivain original un peu résolu; il louait et ne prisait que les petits esprits insignifiants; il poussa même les choses si loin, qu'être loué par Gœthe équivalait à un brevet de médiocrité.

Comme je l'ai dit, il ne manqua pas d'opposition contre ce grand chêne de Gœthe, et elle ne se fit pas sans amertume. Des hommes de l'opinion la plus opposée se réunirent contre lui. Les vieux croyants, les orthodoxes, s'irritèrent de ce que, dans le tronc de ce grand arbre, il ne se trouvait pas une niche avec une petite image de saint, que même les dryades nues de l'antiquité y célébraient leurs jeux; et, semblables à saint Boniface, ils eussent volontiers abattu, avec une cognée bénie, le vieux chêne enchanté. Les nouveaux croyants, les apôtres du libéralisme, s'irritaient au con-

traire de ce qu'il n'était pas un arbre de liberté, et qu'on ne pouvait en faire usage pour construire une barricade. L'arbre était trop haut, en effet, on ne pouvait ficher un bonnet rouge à sa cime ni danser la carmagnole à son ombre. Quant au public, il l'honorait pour sa beauté, parce qu'il remplissait le monde de ses parfums, parce que ses branches s'élevaient si magnifiquement vers le ciel, et si haut, que les étoiles ne semblaient plus que les fruits dorés de cet arbre merveilleux.

L'opposition contre Gœthe ne commence qu'à l'apparition des *Faussees Années de pèlerinage*, qui parurent en 1821 sous le titre de *Années de pèlerinage de Wilhelm Meister*, quelque temps après la décadence des Schlegel, chez Gottfried Basse, à Quedlimbourg. Gœthe avait annoncé, sous ce titre, une continuation des *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, et, par une circonstance singulière, cette continuation parut en même temps que la parodie littéraire, où l'on n'avait pas seulement imité, d'une façon outrée, la manière d'écrire de Gœthe, mais aussi le caractère du héros du roman original, nommé Meister. Cette singerie ne témoignait pas seulement de beaucoup d'esprit, mais encore d'un grand tact, et comme l'auteur sut garder pendant quelque temps l'anonyme, qu'on chercha vainement à le découvrir, l'intérêt du public fut excité de la manière la plus habile. On apprit à la fin que l'auteur était un

ministre campagnard, parfaitement inconnu, nommé *Pustkuchen*, nom qui, en français, signifie *omelette soufflée*, et qui indique fort bien le caractère de l'écrivain. Ce n'était rien autre que la vieille saumure piétistique qui s'était gonflée sous un souffle esthétique contre Gœthe. Dans ce livre, on lui reprochait que ses poésies n'avaient pas de but moral; qu'il ne savait pas créer de nobles caractères, mais uniquement des figures vulgaires. Au contraire, Schiller n'avait représenté que des caractères idéals et les plus élevés, et par conséquent il était un plus grand poète.

Ce dernier point, à savoir que Schiller était un plus grand poète que Gœthe, était la pensée principale que fit naître ce livre. On tomba dans la manie de comparer les productions des deux poètes, et les opinions se partagèrent. Les schillériens se retranchèrent sur la candeur et la magnificence d'un Max Piccolomini, d'une Thékla, d'un marquis de Posa et d'autres héros du théâtre de Schiller, tandis que les personnages de Gœthe, Philine, Marguerite, Claire, et d'autres charmantes créatures furent déclarées des femmes immorales. Les gœthéens avouaient en souriant que ces personnages et d'autres ne se montraient pas sous un aspect moral, mais que la propagation de la morale qu'on exigeait dans les poésies de Gœthe n'est nullement le but de l'art; car dans l'art il n'y a pas plus de but que

dans la construction de l'univers, où l'homme va déterrer à grand'peine les notions de *but* et *moyen*: l'art, comme l'univers, n'est là que pour lui-même. Ainsi, disaient-ils, que l'univers reste toujours le même, bien que dans leurs jugements les hommes varient sans cesse, l'art doit rester indépendant des vues temporaires des hommes.

L'art devrait donc aussi rester entièrement indépendant de la morale, qui change sur la terre aussi souvent que se présente une religion nouvelle qui repousse les anciennes. En effet, comme après quelques siècles écoulés, il se forme ordinairement une nouvelle religion dans le monde, et comme alors une nouvelle morale s'introduit et se rend puissante sur les mœurs, chaque époque déclarerait hérétiques et immorales les œuvres du temps passé, s'il fallait les juger d'après la censure de la morale passagère. De bons chrétiens qui condamnent la chair comme une chose diabolique, ressentent toujours une vive aigreur à la vue des images des dieux grecs; de chastes moines ont attaché un tablier devant la Vénus antique; dans ces temps modernes mêmes, nous avons vu coller sur la nudité des statues une ridicule feuille de vigne; et un dévot quaker a sacrifié son patrimoine tout entier pour acheter et brûler les plus beaux tableaux mythologiques de Jules Romain. Vraiment il méritait de monter au ciel, et d'y être fouetté tous les jours à coup de verges! Une religion qui voudrait placer Dieu

dans la matière, et qui, par conséquent, tiendrait la chair pour divine, passant dans les mœurs, devrait produire une morale d'après laquelle on n'attacherait de prix qu'aux œuvres d'art qui glorifient la chair, et elle ferait rejeter comme immorales les œuvres de l'art chrétien qui représentent le flétrissement de la matière. Mais il y a plus encore : non-seulement la morale change de siècle en siècle, mais encore les œuvres d'art qui sont morales dans un pays sont regardées comme immorales dans un autre. Ainsi nos arts du dessin excitent l'horreur d'un vrai croyant musulman ; et, en revanche, des objets qui passent pour fort innocents dans un harem de l'Orient sont un objet de scandale pour le chrétien. Dans l'Inde, où la profession d'une bayadère n'est nullement flétrie par les mœurs, le drame de *Vasantasena*, dont l'héroïne est une vénale fille de joie, ne passe pas du tout pour immoral. Si on le représentait au Théâtre-Français, tout le parterre crierait à l'immoralité, ce même parterre qui voit chaque jour avec plaisir des pièces d'intrigue dont les héroïnes sont de jeunes veuves qui finissent par se marier joyeusement, au lieu de se brûler avec leurs défunts époux, comme le veut la morale indienne.

Je ne diffère pas entièrement des gœthéens, qui, dans ces vues élevées sur l'art, le placent si haut et en font comme un second monde au-dessous duquel s'agitent

la vie des hommes, leurs religions et leurs morales, si mouvantes et si changeantes ; mais je ne puis du tout les approuver, lorsqu'ils partent de ce principe pour proclamer l'art comme la chose la plus élevée, et mettre de côté le monde réel à qui appartient le premier rang.

Schiller s'est beaucoup plus attaché à ce dernier monde que Gœthe ; et, sous ce point de vue, nous lui devons des louanges. L'esprit de son temps le saisit vivement, ce grand Frédéric Schiller. Il lutta avec lui ; il fut contraint par lui, il le suivit au combat, il porta sa bannière, et c'est cette même bannière sous laquelle on a combattu avec tant d'enthousiasme de ce côté du Rhin. Schiller écrivit pour les grandes idées de la Révolution ; il détruisit les bastilles intellectuelles, il travailla à ce grand temple de la liberté qui doit renfermer toutes les nations comme une même confrérie ; il fut cosmopolite. Schiller débuta par cette haine contre le passé, que nous voyons dans *les Brigands*, où il se montre comme un petit Titan espiègle, échappé de l'école, et qui court casser les vitres du grand Jupiter ; il finit par cet amour pour l'avenir qui apparaît déjà dans *Don Carlos* comme un parterre de fleurs, et il est lui-même ce marquis de Posa, à la fois prophète et soldat, qui combat pour ce qu'il a prédit, et qui porte, sous le manteau espagnol, le plus noble cœur qui ait jamais aimé et souffert en Allemagne.

Le poète, le créateur, ressemble ici à Dieu, qui fait ses créatures à sa propre image. Mais si Carl Moor et le marquis de Posa sont tout Schiller, Gœthe ressemble à son Werther, à son Wilhelm Meister, à son Faust, où l'on peut étudier les phases de son esprit. Si Schiller se jette tout à fait dans l'histoire, s'il s'enthousiasme pour les progrès sociaux de l'humanité et chante les annales du monde : Gœthe, lui, se plonge dans les sensations individuelles, ou dans l'art ou dans la nature ; Gœthe, le panthéiste, devait s'occuper uniquement, comme son affaire principale, de l'histoire de la nature, et ce ne fut pas seulement en des poésies, mais aussi en des ouvrages scientifiques, qu'il donna les résultats de ses recherches. Son indifférentisme était aussi un résultat de sa contemplation panthéistique de l'univers. Si Dieu est dans tout, il est absolument indifférent de s'occuper d'une chose ou d'une autre, de nuages ou de pierres antiques, de chansons populaires ou de carcasses de singes, d'hommes ou de comédiens. Mais Dieu est aussi dans le mouvement, dans l'action, dans chaque manifestation, dans le temps ; son souffle saint agite les feuilles de l'histoire, qui est le véritable livre divin ; et c'est là ce que sentit et soupçonna Frédéric Schiller, et il écrivit l'*Émancipation des Pays-Bas*, la *Guerre de Trente ans*, la *Pucelle d'Orléans* et *Guillaume Tell*.

Sans doute, Gœthe chanta aussi quelques grandes

histoires d'émancipation ; mais il les chanta comme artiste. Comme il avait rejeté avec chagrin l'enthousiasme chrétien qui lui semblait dégoûtant, et qu'il ne comprenait pas l'enthousiasme philosophique de notre temps, parce qu'il craignait, en s'y livrant, d'être tiré de sa tranquillité d'âme, il traita en général l'enthousiasme d'une façon tout historique, comme quelque chose de donné, comme une étoffe qu'il fallait travailler. L'esprit devint matière sous ses mains, et il lui donna la plus belle, la plus agréable forme. C'est ainsi qu'il devint le plus grand artiste dans notre littérature, et que tout ce qu'il écrivit fut un chef-d'œuvre merveilleusement fini.

L'exemple du maître entraîna les disciples, et l'Allemagne vit naître cette période littéraire que j'ai nommée autrefois *période des arts*, et à laquelle j'attribuais la plus funeste influence sur le développement politique du peuple allemand. Je ne prétends pas nier toutefois la valeur réelle des chefs-d'œuvre de Gœthe. Ils ornent notre chère patrie, comme de belles statues décorent un jardin ; mais ce sont des statues. On peut en devenir amoureux, mais elles sont stériles. Les poésies de Gœthe ne produisent pas l'action comme celles de Schiller. L'action est fille de la parole, et les belles paroles de Gœthe ne créent pas d'enfants. C'est la condamnation de tout ce qui est né seulement de l'art. La statue que fit Pygmalion était une belle femme ; le maî-

tre s'en éprit : elle reçut la vie sous ses baisers ; mais ils ne la fécondèrent pas. Je crois que M. Charles Nodier a dit quelque chose de semblable. J'y songeais hier, en me promenant dans les salles basses du Louvre, en contemplant les vieilles statues des dieux. Ils étaient là avec leurs yeux muets et blancs, leurs sourires de marbre, où gisait une mélancolie secrète, peut-être un souvenir affligeant de l'Égypte, le pays des morts, où ces dieux ont pris origine ; peut-être aussi un désir douloureux de la vie, d'où d'autres divinités les ont chassés ; un chagrin de leur immortalité morte : ils semblaient attendre la parole qui devait les rendre à l'existence, qui devait les délivrer de leur roide et froide immobilité. Ces marbres antiques me firent songer aux poésies de Goethe, qui sont aussi achevées, aussi splendides, aussi calmes, et qui semblent aussi sentir avec douleur que leur immobilité et leur froideur les séparent de notre vie chaude et animée ; qu'elles ne peuvent se réjouir et souffrir avec nous ; qu'elles ne sont pas des êtres humains, mais de malheureux mélanges de divinité et de pierre.

Le peu d'indications que j'ai données explique la mauvaise humeur des différents partis qui s'élevèrent en Allemagne contre Goethe. Les orthodoxes étaient indignés contre le vieux païen, ainsi qu'on nomme généralement Goethe en Allemagne ; ils craignaient son influence sur le peuple en qui il glissait sa doctrine par de riantes

poésies et par des chansonnettes. Ils virent en lui l'ennemi le plus dangereux de la croix, qui, ainsi qu'il le disait lui-même, lui était aussi désagréable que les punaises, l'ail et la fumée du tabac ; c'est du moins le sens de la Xénie que Goethe n'a pas craint de publier au milieu de l'Allemagne, le pays où ces insectes, l'ail, le tabac et le cogotisme ont fait une sainte alliance. Ce n'était pas là précisément ce qui nous déplaisait dans Goethe, à nous hommes de la Révolution. Comme je l'ai dit, nous blâmions la stérilité de sa parole, l'esprit artiste qui se répandit par lui en Allemagne, qui engourdit la jeunesse et s'opposa à la régénération politique de notre patrie. Aussi le panthéiste indifférent fut attaqué par les côtés les plus opposés : pour parler français, l'extrême droite et l'extrême gauche s'unirent contre Goethe ; tandis qu'un cafard noir frappait sur lui à coup de crucifix, un enragé sans-culotte lui présentait la pointe de sa pique.

Un écrivain allemand, qui avait publié une collection de bons mots, intitulée *Streckverse*, et qu'on nommait le Saphir chrétien, pour le distinguer de M. Saphir, le spirituel bon-motiste de Vienne — M. Wolfgang Menzel — entra à la même époque en lice contre Goethe. M. Menzel ne se montra pas dans cette lutte absolument chrétien spiritualiste ou patriote mécontent. Il basa plutôt une partie de ses attaques sur les derniers raisonnements de Frédéric Schlegel, qui, après sa chute,

lança du fond de son dôme gothique des anathèmes sur Gœthe, dont les poésies, comme il disait, *n'ont pas de point central*. M. Menzel alla plus loin, et montra que Gœthe n'avait pas de génie, mais seulement du talent, et il vanta Schiller par opposition. Cela eut lieu quelque temps avant la révolution de juillet. M. Menzel était alors le plus grand adorateur du moyen âge, aussi bien sous le rapport de ses œuvres d'art que de ses institutions; il honnissait avec une rage non interrompue Jean-Henri Woss, et vantait avec un enthousiasme inouï M. Joseph Gœrres. Sa haine contre Gœthe était donc véritable, et il écrivit contre lui par conviction, et non pas, comme on le prétendait, pour se faire connaître. Quoique j'eusse pris rang parmi les adversaires de Gœthe, je n'étais pas moins mécontent de la rudesse de pareilles diatribes; et, dans une critique que je fis de leurs auteurs, je me plaignis de leur manque de piété. Je fis observer que Gœthe était toujours le roi de notre littérature, et que quand on appliquait le couteau critique à un souverain, il fallait le faire avec la courtoisie convenable, comme fit le bourreau qui décapita Charles I^{er}, et qui s'agenouilla devant le prince avant de remplir son office, pour lui demander en toute humilité son pardon.

Parmi les antagonistes de Gœthe se trouvait aussi le fameux conseiller aulique Müllner, et le seul ami qui lui soit resté fidèle, le professeur Schütz, fils du vieux

Schütz. On y comptait aussi quelques autres dont les noms sont moins fameux, par exemple un M. Spaun, qui a passé un assez long temps dans une maison de correction. Soit dit entre nous, c'était une société un peu mêlée. J'ai dit ce qu'on fit dans ce camp; il serait difficile d'énoncer quel motif décida chacun séparément à déclarer la guerre. Je ne connais au juste le motif que d'une seule de ces personnes; et comme cette personne est moi-même, je le rapporterai nettement. J'avoue donc avec franchise que c'était l'envie. Je dois cependant ajouter à ma louange que, dans Gœthe, je n'attaquai jamais le poëte, mais l'homme. Je n'ai jamais blâmé ses ouvrages; je n'ai jamais pu y découvrir de fautes, comme certains critiques qui, à l'aide de leurs lunettes, eussent découvert les taches de la lune. Les gens clairvoyants! ce qu'ils prenaient pour les taches de cet astre c'étaient des bois fleuris, des fleuves d'argent, des montagnes majestueuses et des vallées riantes. Rien n'est plus absurde que cette dépréciation de Gœthe en faveur de Schiller, avec qui on n'agissait pas loyalement et qu'on ne plaçait si haut que pour mettre Gœthe au-dessous de lui. Ou bien ne savait-on pas que ces images idéales si vantées, ces statues qu'élevait Schiller pour les autels de la vertu et de l'honnêteté, sont bien plus faciles à faire que ces petites créatures, pécheresses mondaines et souillées, que Gœthe nous laisse apercevoir dans ses ou-

vrages? Ne savent-ils pas que des peintres, médiocres pour la plupart, étendent sur leurs toiles des figures de saint de grandeur naturelle, tandis qu'il faut être déjà un grand maître pour peindre, avec la vérité et la vie nécessaires quelque petit mendiant espagnol qui cherche sa vermine, un paysan flamand qui vomit ou à qui on arrache une dent, et de ces laides vieilles femmes que nous voyons dans les tableaux de chevalet de l'école hollandaise? Dans l'art, on réussit plus facilement à représenter le grand et le terrible, que le petit et le plaisant. Les sorciers de l'Égypte purent imiter un grand nombre des miracles de Moïse, par exemple les coulevres, le sang, même les grenouilles; mais lorsqu'il fit des enchantements beaucoup plus faciles en apparence, comme la production des insectes, ils avouèrent leur impuissance en disant : « C'est là le doigt de Dieu! » Indignez-vous des scènes vulgaires du Faust, des orgies sur le Brocken, dans la cave d'Auerbach; indignez-vous des lubricités du Wilhelm Meister, vous ne pourriez imiter toutes ces choses : « c'est le doigt de Gœthe! » Mais vous ne voudriez pas les imiter, et je vous entends dire avec horreur : « Nous ne sommes pas des sorciers, nous sommes de bons chrétiens. » Pour sorciers, je le savais, vous ne l'êtes pas.

Le plus grand mérite de Gœthe, c'est la perfection de tout ce qu'il représente. Là il n'y a pas de parties

qui sont fortes, tandis que les autres sont faibles. Point de choses achevées, tandis que d'autres ne sont qu'esquissées; point d'embarras, de remplissage; point de préférence pour des morceaux détachés. Il traite chaque personnage de ses drames et de ses romans, chaque fois que ce personnage se présente, comme s'il était le principal. Il en est ainsi dans Homère, ainsi dans Shakspeare. Dans tous les ouvrages des grands poètes, il n'y a, à proprement parler, pas de personnages secondaires; chaque figure est personnage principal à sa place. De tels poètes ressemblent aux princes absolus, qui n'accordent pas aux hommes un prix indépendant, mais qui leur donnent la plus haute valeur, d'après leur bon plaisir et leur volonté.

Si j'ai parlé avec quelque rudesse des adversaires de Gœthe, je devrais traiter bien plus rudement ses apologistes. La plupart ont encore commis de plus grandes folies dans leur zèle. A cet égard, un certain M. Eckermann, qui ne manque pas d'esprit, s'est placé sur les limites du ridicule. Dans sa lutte contre M. Pustkuchen, Carl Immermann, notre plus grand poète dramatique actuel, a gagné ses éperons de critique, et il a mis au jour, à cette occasion, un excellent petit livre. Les Berlinoises se sont particulièrement distingués dans cette affaire. Le champion le plus distingué pour Gœthe fut en tout temps Varnhagen de Ense, un homme qui a dans le

cœur des pensées grandes comme le monde, et qui les exprime en paroles élégantes et précieuses comme des chatons finement taillés; Goëthe a toujours attaché le plus grand prix au jugement de cet esprit distingué. — Peut-être dois-je rappeler ici que M. Guillaume de Humboldt avait déjà écrit, quelque temps auparavant, un livre remarquable sur Goëthe.

Dans les dix dernières années, chaque foire de Leipzig voyait naître plusieurs écrits sur ce grand poëte. Les recherches de M. Schubart sur Goëthe appartiennent au domaine de la haute critique. Ce que M. Haering, qui écrit sous le nom de Willibald Alexis, a dit dans plusieurs écrits périodiques à ce sujet, est aussi important qu'ingénieux. M. Zimmermann, professeur à Hambourg, dans ses leçons orales, a dit aussi d'excellentes choses sur Goëthe, qu'on retrouve dans ses *Feuilles dramaturgiques*. Dans plusieurs universités d'Allemagne, on fit des cours sur Goëthe; et, de tous ses ouvrages, ce fut le *Faust* dont le public s'occupa le plus constamment. On le paraphrasa, on le commenta de mille manières : ce fut la bible mondaine des Allemands.

Je ne serais pas un Allemand si je ne donnais quelques éclaircissements à propos de *Faust*; car, depuis le plus grand penseur jusqu'au plus mince écolier, depuis le philosophe, en descendant jusqu'au docteur en philosophie, il n'est personne qui n'ait essayé sa perspicacité

sur ce livre. Mais il est, en vérité, aussi vaste que la Bible; et, comme elle, il embrasse le ciel et la terre avec l'homme et son exégèse. C'est le sujet qui est encore ici la cause principale de l'extrême popularité de *Faust* : que Goëthe ait tiré ce sujet des traditions populaires, cela démontre la profondeur de sa pensée et son génie qui sait toujours choisir le sujet le plus près, le plus juste et le plus droit. Je dois supposer que ce *Faust* est connu; car, dans les derniers temps, ce livre est devenu très-célèbre en France. Mais je ne sais si la vieille tradition populaire est aussi très-connue en ce pays et si l'on y colporte dans les marchés un petit livre de papier gris, mal imprimé et grotesquement orné de roides gravures en bois, sur lequel on lit ce titre circonstancié : « Comment le fameux enchanteur Johannes Faustus, savant docteur, qui avait étudié toutes les sciences, finit par jeter ses livres, et fit un pacte avec le diable pour jouir de tous les plaisirs de la terre, mais fut obligé de donner son âme à l'enfer. » Le peuple du moyen-âge, en voyant des esprits puissants, leur a toujours attribué ces alliances avec le diable; et Albert le Grand, Raimond Lulle, Théophraste Paracelse, Agrippa de Nettesheim, et, en Angleterre, Roger Bacon, ont passé pour des maîtres en magie noire et des conjurateurs de démons. Mais on a fait des chants et des direx bien plus étranges du docteur Faustus, qui obtint du diable, non

376-37465.



pas seulement la connaissance des choses, mais les jouissances les plus réelles. C'est aussi ce Faust qui inventa l'imprimerie, et qui vivait au temps où l'on commençait à prêcher contre l'autorité de l'Église et à examiner avec indépendance; si bien qu'avec ce Faust cesse la période cléricale du moyen-âge, et commence l'époque moderne, critique et scientifique. Il est, en effet, très-significatif qu'au temps où, d'après l'opinion populaire, aurait vécu le docteur Faust, la réformation commençait, et qu'il aurait trouvé lui-même l'art qui a donné au savoir la victoire sur la foi, l'imprimerie, un art qui nous a ravi la tranquillité d'âme catholique, et qui nous a jetés dans le doute et dans les révolutions; un autre dirait, qui nous a livrés à la puissance du diable. Mais non, la connaissance des choses par la raison, le savoir, nous donne après tout des jouissances dont la foi nous a sevrés bien longtemps. Nous reconnaissons que les hommes n'ont pas été appelés seulement à une égalité céleste, mais aussi à l'égalité terrestre; la fraternité politique, qui nous est prêchée par la philosophie, est plus bienfaisante que la fraternité purement spirituelle où nous appelle l'Évangile; et le savoir deviendra parole, et la parole se fera action, et nous pourrons encore être heureux dans ce monde sous notre enveloppe mortelle. Si ensuite nous venons en possession, après notre mort, de cette béatitude céleste que nous pro-

met la religion, rien ne nous sera plus agréable.

C'est ce que le peuple allemand avait soupçonné depuis longtemps; car le peuple allemand est lui-même ce savant docteur Faust: il est ce spiritualiste qui reconnaît par l'esprit l'insuffisance de l'esprit, qui prétend à des jouissances matérielles, et qui revendique les droits de la chair. Mais encore renfermés que nous étions dans les symboles de la poésie chrétienne, où Dieu passe pour le représentant de l'esprit, et le diable pour le représentant de la chair, on dénonça cette réhabilitation de la chair comme une renégation de Dieu et une alliance avec le démon.

Il se passera quelque temps avant que, en Allemagne, ce qui est prophétisé si profondément dans ce poème se réalise, avant que l'esprit nous serve à reconnaître les usurpations de l'esprit, et que nous réclamions les droits de la chair. C'est là la grande révolution qui est fille de la transformation.

Le *Divan de l'Orient occidental*, de Gœthe, est moins connu ici que son *Faust*. C'est un livre écrit beaucoup plus tard, dont madame de Staël n'a pas eu connaissance, et que nous devons particulièrement mentionner. Il renferme les opinions et les sentiments de l'Orient, exprimés en chants fleuris et en sentences pleines de pensées, et tout cela brûle et embaume comme un harem rempli d'odalisques ardentes, aux paupières peintes en noir,

aux yeux de gazelle, aux bras blancs et aux mouvements arrondis ; et le cœur bat et défaille au lecteur comme il battit à l'heureux Gaspard Debureau, lorsqu'il se trouva à Constantinople sur le dernier bâton d'une échelle, et qu'il vit de haut en bas ce que le commandeur des croyants ne voit jamais que de bas en haut. Quelquefois aussi le lecteur se croit étendu mollement sur un tapis de Perse, fumant le tabac jaune du Turkistan à l'aide d'un long chibouque de jasmin et d'ambre, tandis qu'une esclave noire le rafraîchit avec un éventail de plumes de paon et qu'un beau garçon lui présente le véritable café de Moka. Gœthe a transporté dans cette poésie ces voluptés enivrantes, et ses vers sont si faciles, si heureux, si aériens, si veloutés, qu'on s'étonne qu'il ait pu assouplir à ce point la langue allemande. En même temps il donne en prose les plus précieuses explications sur les mœurs et la vie de l'Orient, sur l'existence patriarcale des Arabes, et là Gœthe se montre calme, souriant, ingénu comme un enfant, aussi plein de sagesse qu'un vieillard. Cette prose est transparente comme la mer par une calme et douce soirée d'été, quand l'œil peut plonger dans ses profondeurs où apparaissent les villes englouties avec leurs splendeurs oubliées. Quelquefois cette prose est aussi magique, aussi mystérieuse que le ciel quand le crépuscule le voile, et les grandes pensées de Gœthe apparaissent pures et dorées comme

des étoiles. Le charme de ce livre est inexplicable ; c'est un selam que l'Occident envoie à l'Orient, et il s'y trouve des fleurs bien curieuses : des roses rouges et riantes, des hortensias semblables au sein nu des jeunes filles, des digitales pourprées pareilles à de longs doigts d'homme, de grotesques oreilles d'ours, et au milieu du bouquet, modestes et cachées, de silencieuses violettes allemandes. Ce selam signifie que l'Occident est fatigué de son maigre et glacial spiritualisme, et qu'il veut se réchauffer au corps sain et vigoureux de l'Orient. En écrivant son *Divan*, Gœthe, qui avait exprimé dans *Faust* sa répugnance pour les abstractions intellectuelles et son désir des joies réelles, se jeta, avec l'esprit même, dans les bras du sensualisme.

Il est donc important de remarquer que ce livre parut immédiatement après *Faust*. Ce fut la dernière phase de Gœthe, et son exemple eut une grande influence sur la littérature. Nos lyriques se mirent alors à chanter l'Orient. — Il n'est pas non plus inutile de dire que Gœthe, tandis qu'il chantait si joyeusement la Perse et l'Arabie, témoigna la répugnance la plus prononcée pour l'Inde. Ce qui lui déplaisait dans ce pays, c'était ce qu'il a de bizarre, de confus et d'obscur, et peut-être cette répugnance lui vient-elle de ce qu'il devina quelque arrière-pensée catholique dans les études sanscrites des Schlegel et de messieurs leurs amis. Ces messieurs regardaient

l'Indostan comme le berceau de l'organisation du monde dans les formes catholiques; ils y voyaient le type de leur hiérarchie; ils y trouvaient leur trinité, leur incarnation, leur rédemption, leurs péchés, leurs castoiments et toutes leurs manies favorites. La répugnance de Gœthe pour l'Inde ne les aigrit pas peu, et M. Guillaume-Auguste Schlegel le nomma avec amertume « un païen converti à l'islamisme. »

Parmi les écrits qui ont paru l'année passée, au sujet de Gœthe, un ouvrage posthume de Jean Falk, intitulé : *Gœthe peint d'après ses rapports intimes et personnels*, mérite d'être le plus remarqué. Outre un examen détaillé de *Faust* (cela ne pouvait manquer!), l'auteur nous communique d'excellentes notions sur Gœthe, et il nous le montre, dans tous les rapports de sa vie, toujours fidèle à la nature, toujours impartial, avec toutes ses vertus et toutes ses fautes. Là nous voyons Gœthe en rapport avec sa mère, dont le naturel se réfléchit si merveilleusement dans la personne de son fils; nous le voyons comme naturaliste, observant une chenille qui s'est enveloppée de sa chrysalide et qui doit s'envoler en papillon; nous le voyons près du grand Erder qui le tance sérieusement de son indifférentisme, qui fait qu'il ne daigne pas accorder à la transformation de l'homme l'attention qu'il donne à la transformation d'un insecte; nous le suivons à la cour du grand-duc de Weimar, im-

provisant joyeusement, assis parmi de jeunes dames d'honneur, semblable à Apollon au milieu des blondes génisses du roi Admète; puis nous le voyons avec l'orgueil d'un dalaï-lama, refusant de reconnaître Kotzebue, lorsque celui-ci, pour l'humilier, préparait une solennité publique en l'honneur de Schiller; partout prudent, avisé, beau et aimable, figure heureuse et réjouissante comme celle des dieux éternels.

On trouvait, en effet, dans Gœthe, la réunion de la personnalité avec le génie, comme on la veut trouver parmi les hommes extraordinaires. Son extérieur était aussi imposant que la parole qui vivait dans ses écrits; son apparence était harmonieuse, nette, agréable, noblement conçue, et on pouvait étudier sur lui l'art grec, comme sur un antique. Ce corps plein de dignité, n'était jamais courbé par une rampante humilité chrétienne; les traits de ce visage n'étaient pas contractés par une mystique mortification; ces yeux n'étaient pas voilés par la timidité du pécheur; ils ne roulaient pas de dévots regards vers le ciel et ne craignaient pas de se fixer vers la terre: non, ils étaient calmes comme les regards d'un dieu. En général, c'est le signe distinctif des dieux, que leur regard est ferme et que leurs yeux ne vacillent pas. Aussi, quand Agni, Varunna, Yama et Indra prirent la forme de Nala aux noces de Damayanti, celle-ci reconnut son bien-aimé au mouvement de ses

prunelles; car, je le répète, les prunelles des dieux sont toujours immobiles. Les yeux de Napoléon avaient cette vertu : aussi suis-je convaincu que c'était un dieu. Les yeux de Gœthe devaient être aussi divins dans l'âge le plus avancé que dans sa jeunesse. Le temps put bien couvrir sa tête de neige, mais non la courber. Il la portait toujours fière et haute, et quand il parlait il devenait toujours plus grand; et quand il étendait sa main, il semblait que son doigt pût montrer aux étoiles du ciel le chemin qu'elles devaient suivre. On veut avoir remarqué un trait glacé d'égoïsme à sa bouche; mais ce trait est propre encore aux dieux éternels, surtout au père des dieux, au grand Jupiter, à qui j'ai déjà comparé Gœthe. Vraiment, lorsque je le visitai à Weimar, tandis que je me trouvais en face de lui, je regardais furtivement de côté pour voir si l'aigle, avec la foudre au bec, n'était pas près de lui. J'étais sur le point de lui parler grec; mais comme je remarquai qu'il comprenait l'allemand, je lui dis, dans cette langue, que les prunes des arbres entre Iéna et Weimar avaient très-bon goût. J'avais réfléchi pendant bien des nuits d'hiver à ce que je dirais d'élevé et de sublime à Gœthe, lorsqu'un jour je le verrais; et lorsque je le vis, je n'eus rien autre chose à lui dire, sinon que les prunes de Saxe sont bonnes! Et Gœthe se mit à sourire : il souriait avec ces mêmes lèvres avec lesquelles il avait baisé jadis la belle

Léda, Europe, Danaé, Sémélé et maintes autres princesses ou simples nymphes.

Les dieux s'en vont; Gœthe est mort. Il mourut le 22 du mois de mars de l'année 1832, cette année significative où notre terre a perdu ses plus grandes illustrations. On dirait que, dans cette année, la mort est devenue tout à coup aristocrate, et qu'elle a voulu distinguer les notabilités de la terre en les envoyant à la fois au tombeau. Peut-être a-t-elle voulu fonder une pairie là-bas, dans le royaume des ombres; et, dans ce cas, sa fournée aurait été très-bien choisie : ou, au contraire, la mort aurait-elle voulu favoriser la démocratie dans cette année fatale, et établir l'égalité intellectuelle en ensevelissant les grandes autorités? Était-ce le respect ou l'insolence qui lui faisait épargner les rois? Pas un seul roi ne mourut dans cette année. Les dieux s'en vont, les rois restent (1).

HENRI HEINE.

(1) Extrait de *l'Allemagne*. — Deux volumes gr. in-18. — Michel Lévy frères, éditeurs

AU LECTEUR

J'ai rassemblé ici, avec soin, tous les détails que j'ai pu recueillir sur l'histoire du malheureux Werther, et je vous les présente dans toute leur sincérité, persuadé d'avance que vous m'en saurez gré. Vous admirerez et vous aimerez, j'en suis sûr, l'âme et le caractère de ce pauvre jeune homme, et vous répandrez des larmes sur sa destinée.

Et toi, cœur impressionnable, qui éprouves les mêmes peines que lui, puisses-tu trouver quelque soulagement dans la peinture de ce qu'il a souffert! Que ce petit livre devienne pour toi un ami, si par la faute du sort ou par la tienne, tu te vois privé d'une sympathie plus réelle.

WERTHER

PREMIÈRE PARTIE

4 mai 1771.

Que je suis heureux d'être parti! Ah! cher ami, qu'est-ce donc que le cœur de l'homme? Comment? Je t'ai quitté, toi que j'aime tant, toi dont j'étais l'inséparable, et j'ose me dire heureux! mais je sais que tu me le pardonnes. Ces autres liaisons auxquelles j'échappe, n'étaient-elles pas une sorte de fatalité, créée pour le tourment d'un cœur comme le mien! Pauvre Léonore! que je la plains! et pourtant je fus bien innocent!... Pouvais-je supposer, pendant que je me livrais sans défiance à l'attrait du piquant entretien de sa sœur, qu'une passion sérieuse naîtrait dans son âme?— Mais que dis-je? Fus-je innocent, en

effet? n'ai-je pas provoqué sa sensibilité? n'ai-je pas pris un coupable plaisir à éveiller chez elle ces impressions naïves, ces transports irréfléchis qui nous ont fait rire bien souvent, si peu risibles qu'ils fussent? N'ai-je pas...? mais quelle est donc cette malheureuse disposition de l'homme à se plaindre sans cesse du sort et de soi-même? Je m'en corrigerai, ami, je te le jure. Je ne veux plus murmurer, comme je l'ai fait trop souvent contre les quelques maux que la destinée nous envoie; je prétends jouir du présent; et le passé désormais sera bien passé pour moi.

Certes, tu as raison, mon ami : nos chagrins seraient moins amers, si les hommes — Dieu seul sait pourquoi il les a créés ainsi — ne s'acharnaient à torturer leur imagination par le souvenir de leurs anciens maux, plutôt que de s'appliquer à supporter les maux actuels.

Tu seras assez bon pour dire à ma mère que je m'occupe activement de ses affaires, et que je lui en donnerai bientôt des nouvelles.

J'ai vu ma tante et je l'ai trouvée beaucoup moins méchante que je ne m'y attendais, d'après le portrait qu'on nous avait fait d'elle. C'est une femme vive et emportée, mais qui paraît avoir un excellent cœur. Je lui ai exposé franchement

les griefs de ma mère au sujet de la part d'héritage dont elle est restée en possession. Elle m'a expliqué ses motifs, en offrant de nous restituer, à de certaines conditions, tout ce que nous réclamons même au delà. Bref, je dois me taire là-dessus jusqu'à nouvel ordre; dis seulement à ma mère que nous sommes en bonne voie d'arrangement. Cet exemple m'a prouvé une fois de plus, mon ami, qu'ici-bas un malentendu ou une simple négligence amène souvent plus de divisions et de querelles que la méchanceté la plus préméditée.

Au reste, je me trouve fort bien ici. Ce pays est un vrai paradis terrestre et la solitude est un baume pour mes blessures; la saison de la jeunesse réchauffe et dilate mon pauvre cœur engourdi; chaque arbre, chaque buisson est un bouquet de fleurs. On voudrait parfois avoir les ailes du papillon pour voltiger au-dessus de cet océan de verdure embaumée et en aspirer les délicieuses émanations.

La ville par elle-même est assez maussade; mais, dans les environs, la nature a prodigué toutes ses richesses. C'est ce qui a décidé le feu comte de M^{...} à faire planter un jardin sur une de ces hauteurs, dont la chaîne se déroule à travers les vallons les plus pittoresques. Ce jardin

est simple et l'on sent dès l'abord que le plan en a été tracé, non par un savant horticulteur, mais par un amateur d'un goût exquis, que le sentiment a guidé plutôt que la méthode, et qui n'a cherché là que sa propre jouissance.

J'ai déjà donné bien des larmes à sa mémoire dans ce petit pavillon solitaire et délabré dont il faisait son séjour favori, comme j'en fais aujourd'hui le mien. Bientôt j'entrerai aussi en possession du jardin. Le jardinier m'est déjà dévoué depuis le peu de jours que je suis ici, et il n'aura pas à s'en repentir.

Am. 10 mai.

Une merveilleuse sérénité a pénétré tout mon être, semblable à ces suaves matinées de printemps dont la senteur m'enivre. Je suis seul; je me complais à l'idée de passer mes jours dans cette contrée qui semble créée pour des âmes comme la mienne. Je me sens si heureux, mon ami, je suis si absorbé par la plénitude de ma paisible existence, que mon art en souffre tant soit peu.

Il me serait impossible en ce moment de donner un seul coup de crayon, et pourtant je ne me suis jamais senti plus grand peintre.

Lorsque cette vallée enchanteresse exhale autour de moi ses brises odorantes, et que la voûte épaisse des bois, impénétrable à l'ardeur du soleil, laisse à peine glisser quelques rayons au fond de mon sanctuaire; lorsque, couché parmi de hautes herbes, au bord d'un clair ruisseau, le front près de la terre, j'étudie curieusement mille petites plantes inconnues, où s'agite tout un monde de vermisseaux et d'insectes, aux formes innombrables, fourmillement étrange et varié, alors je sens mieux la présence du Tout-Puissant qui nous a faits à son image, et le souffle de son amour infini qui nous ravit au-dessus de la création, dans une sphère d'éternelles délices.

O mon ami, quand je me vois ainsi inondé de lumière, quand le monde et le ciel viennent se réfléchir dans mon cœur, ainsi que l'image d'une bien-aimée, je soupire, hélas, et je me dis : « Ah ! si tu pouvais épancher et fixer sur le papier ce qui bouillonne et déborde en toi-même, en exposant là le miroir de ton âme, comme ton âme est le miroir du Dieu éternel !... » Mais ma faiblesse succombe devant la magnificence de ces visions.

12 mai.

Je ne sais si des esprits enchanteurs planent sur la contrée, ou si l'ardent enthousiasme qui m'anime prête à tout ce qui m'entoure l'aspect d'un vrai paradis ; mais il est, aux approches du bourg, une fontaine qui me retient sur ses bords par un charme puissant, comme autrefois Mélusine et ses sœurs. En suivant la pente d'une petite colline, on arrive à l'entrée d'une jolie grotte, d'où l'on descend, par une vingtaine de marches, jusqu'à un filet d'eau limpide qui filtre à travers des roches de marbre. Le petit mur qui forme l'enceinte du bassin, les arbres touffus qui l'ombragent, le calme et la fraîcheur du lieu, tout vous inspire une émotion recueillie, mêlée d'un doux frémissement. Je ne passe pas un seul jour sans aller m'asseoir pendant une heure près de cette source. Les jeunes filles du pays viennent y puiser de l'eau ; occupation paisible et utile que ne dédaignaient pas jadis les filles même des rois. Devant ce tableau, la vie patriarcale me revient en mémoire. Je me figure les pasteurs liant entré eux connaissance au bord des fontaines et

concluant là des mariages. Je me souviens aussi que de tout temps les puits et les sources furent hantés par des génies bienfaisants. Ah ! celui qui est insensible à de pareilles impressions, celui-là ne s'est jamais rafraîchi près d'une claire fontaine, après une marche pénible sous les feux d'un soleil d'été.

13 mai.

Tu me demandes s'il faut m'envoyer des livres ; pour l'amour de Dieu, mon cher ami, n'en fais rien. Je ne veux plus de ces dangereux stimulants qui vous enflamment, qui vous irritent le cœur ; déjà le mien s'exalte assez de lui-même. Ce qu'il me faut plutôt, c'est un doux chant qui me berce ; et de ceux-là, j'en trouve assez dans mon Homère. Que de fois n'ai-je pas eu à calmer mon sang trop bouillant ? Car tu n'as rien vu, je crois, de plus inégal ni de plus variable que mon humeur. Ai-je besoin, du reste, de te le rappeler, à toi, mon ami, que j'ai si souvent fatigué par ma brusquerie, passant d'un accès de désespoir à une gaieté folle, et de l'abattement mélancolique aux violences de la passion. Aussi, je traite mon pau-

vre cœur comme un enfant malade; je lui passe tous ses caprices.

Ne dis rien de tout ceci à personne, au moins; il y a des gens qui m'en feraient un crime.

Les bonnes gens d'ici me connaissent déjà; tous ont l'air de m'aimer, surtout les enfants. Au commencement, quand je leur faisais quelques questions, par pure bienveillance, ils croyaient que je voulais me moquer d'eux et ils me quittaient brusquement. Je ne m'en fâchais pas; mais je compris alors ce que j'avais déjà remarqué bien souvent; c'est qu'en général les personnes d'un certain rang s'abstiennent de toute familiarité avec celles d'une condition inférieure, par crainte d'un rapprochement qui coûterait à leur dignité, tandis que d'un autre côté, bon nombre d'étourdis et de mauvais plaisants ne semblent déroger jusqu'aux pauvres gens, que pour mieux leur faire sentir leur orgueil et leur insolence. Je sais fort bien que nous ne sommes pas et que nous ne pouvons pas être tous égaux; mais, selon moi, celui qui se croit obligé, pour garder son rang, de se tenir à l'écart du soi-disant bas peuple, est aussi blâmable qu'un poltron qui se cacherait à l'approche de son adversaire, parce qu'il craindrait d'avoir le dessous.

Dernièrement j'étais près de la fontaine, et j'aperçus une petite servante qui, ayant rempli sa cruche, l'avait posée en bas sur la première marche, cherchant de tout côté si quelqu'une de ses compagnes n'était pas là, pour l'aider à la replacer sur sa tête. Je descendis vivement l'escalier. « Voulez-vous que je vous aide, mon enfant? lui dis-je. » Elle rougit jusqu'aux oreilles. « Oh! monsieur... balbutia-t-elle. — Allons, sans façon... » Elle mit son coussinet sur sa tête, je l'aidai, elle me remercia et remonta lestement.

17 mai.

J'ai fait dans ce pays beaucoup de connaissances, mais je n'y ai pas encore trouvé de société. Je ne sais quelle sorte d'attrait ma personne peut exercer, mais bon nombre de fâcheux semblent vouloir s'attacher à mes pas; quelquefois c'est le hasard qui nous fait suivre la même route; mais je n'en suis pas moins importuné de leur compagnie.

Si tu me demandes comment sont les gens de ce pays-ci, je te répondrai : comme partout.

La race humaine est d'une désolante unifor-

milé. Ainsi, la plupart des hommes emploient la plus grande partie de leur temps à travailler pour vivre, et le peu d'heures qui leur restent, ces heures si précieuses, leur pèsent tant qu'ils cherchent tous les moyens de s'en débarrasser... triste condition de l'humanité.

En somme, ce sont de braves gens. Je me laisse aller parfois à partager leurs innocentes joies, soit devant des tables frugales où règnent l'enjouement et la franchise, soit dans des promenades ou des danses champêtres, soit en toute autre circonstance, et je jouis alors du plus doux bien-être, pourvu que je ne vienne pas à me rappeler qu'il y a en moi d'autres facultés qui sommeillent et qui pourraient bien s'altérer faute d'exercice, forcé comme je le suis de les dissimuler avec soin. Ah! cette pensée serre le cœur... se sentir méconnu!... c'est le sort de plus d'un homme. — Ah! pourquoi l'amie de mon enfance n'est-elle plus?... ou pourquoi l'ai-je connue?... sans elle, je pourrais me dire : tu es un insensé, tu cherches ici-bas ce qu'on ne peut y trouver... mais je l'ai eue, cette amie; j'ai apprécié ce noble cœur, en présence duquel je me croyais plus que je n'étais, parce que j'étais alors tout ce que je pouvais être!... non, mon Dieu, pas une

puissance de mon âme ne restait inactive devant elle, et ce riche don que je possède d'embrasser à la fois toute la nature, se développait dans sa plénitude absolue. Notre commerce était un échange des élans les plus profonds du cœur et des traits les plus vifs de l'esprit; tout en elle, jusqu'à l'épigramme piquante, était empreint de sérieuses pensées, et maintenant, hélas! le cours naturel des années l'a conduite avant moi dans la tombe! Jamais je ne l'oublierai!... non, jamais!... quelle fermeté d'âme et quelle indulgence céleste!...

Il y a quelques jours, j'ai fait rencontre du jeune V***, sa physionomie est des plus heureuses; son abord est franc et ouvert. Nouvellement sorti de l'université, s'il ne se donne pas précisément pour un savant, il croit au moins savoir beaucoup plus de choses que les autres. Je m'aperçois, en effet, qu'il a beaucoup étudié; car il a acquis un fond de connaissances solides. Ayant appris que je dessinais et que je savais le grec (deux sciences phénoménales dans ce pays-ci), il s'est attaché à moi pour m'étaler toute son érudition, depuis *Batteux* jusqu'à *Wood*, depuis *de Piles* jusqu'à *Winckelmann*, m'assurant qu'il avait lu en entier le premier volume de la théorie de *Sulzer*,

et qu'il possédait un manuscrit de *Heyne* sur l'étude de l'antiquité. Je l'ai laissé dire.

J'ai fait aussi la connaissance d'un bien brave homme, le bailli du prince, caractère franc et loyal. On dit que c'est un plaisir de le voir au milieu de tous ses enfants; il en a neuf. On parle surtout avec éloges de sa fille aînée. Il m'a invité à l'aller voir; c'est ce que je ferai au premier jour. Il demeure au pavillon de chasse du prince, à une demi-lieue d'ici. C'est après la mort de sa femme qu'on lui a permis de se retirer là, le séjour de la ville et de l'hôtel du bailliage lui était devenu trop pénible.

J'ai rencontré, en outre, sur mon chemin, quelques caricatures bizarres dont je supporte assez mal les témoignages d'amitié.

Adieu, cette lettre te plaira; car elle ne contient guère que des faits.

22 mai.

Que la vie humaine ne soit qu'un songe, beaucoup de gens l'ont dit avant moi, mais c'est une idée qui m'obsède particulièrement. Quand je considère les bornes étroites dans lesquelles sont

renfermées les plus belles facultés de l'homme : quand je vois son activité et son intelligence s'épuiser pour parvenir à la satisfaction de ses besoins, dans le seul but de prolonger sa misérable existence : quand je me dis que sa tranquillité, en présence de certains problèmes de la vie, n'est qu'une résignation illusoire, comme le serait celle du prisonnier dont les murailles auraient été revêtues de peintures attrayantes et variées, alors, cher Wilhelm, je me recueille silencieusement, et, replié sur moi-même, j'y trouve un monde de pensées... ou plutôt de demi-pensées, de perceptions confuses et de vagues désirs... Ce ne sont pas des raisonnements, encore moins des projets d'action que je poursuis, mais d'insaisissables rêves qui flottent devant mes yeux, et dans lesquels je m'égare avec complaisance.

Tous les instituteurs et précepteurs du monde s'accordent sur ce point : c'est que les enfants veulent les choses sans savoir pourquoi ils les veulent; mais que des hommes faits s'agitent aussi en trébuchant; que, semblables à des enfants, ne sachant ni d'où ils viennent ni où ils vont, ils ne se dirigent en vue d'aucun but déterminé, et qu'ils se laissent aussi gouverner par des hochets, des friandises ou des

verges, voilà ce que personne ne voudrait croire; à mon sens pourtant rien n'est plus vrai.

Je t'accorde volontiers (car je devine ce que tu vas me dire) que ceux-là sont les plus heureux qui, comme les enfants, vivent au jour le jour, promenant çà et là leur poupée, qu'ils habillent et déshabillent cent fois; puis rôdant, avec une convoitise mêlée de respect, autour du bienheureux tiroir où maman a renfermé les dragées, et enfin, lorsqu'ils ont obtenu ce qu'ils désirent, croquant le bonbon, et, la bouche pleine, criant : encore, encore. — Oui, ce sont là, j'en conviens, d'heureuses créatures! — Ils sont heureux aussi, ceux qui parent d'un titre pompeux leurs niaises occupations ou même leurs folies, et les font valoir aux yeux du genre humain comme des œuvres gigantesques, entreprises en vue de son salut et de sa prospérité.

Tant mieux pour ceux qui se contentent de ces illusions.

Pourtant celui qui les apprécie à leur juste valeur et qui voit où elles aboutissent, celui qui retrouve chez le bourgeois, tout occupé de son bien-être, s'évertuant à faire de son petit jardin un paradis, et chez le malheureux qui se traîne, accablé sous son fardeau, à travers une route

pénible, un égal désir de contempler le plus longtemps possible la lumière des cieux, celui-là, dis-je, observateur calme et dégagé des soins vulgaires, se crée un autre monde au dedans de lui-même; il est heureux aussi d'être homme, car il pense! et, après tout, si bornée que soit sa puissance, il lui suffit d'avoir au fond du cœur le sentiment consolateur de sa liberté; il sait qu'il peut sortir de sa prison quand il voudra.

26 mai.

Tu sais, ami, combien j'aime à me ménager, au premier endroit propice, un petit réduit pour y vivre à peu de frais. J'ai encore trouvé ici à satisfaire cette fantaisie. A une lieue environ de la ville, il est un petit pays qu'on appelle *Wahlheim*¹; sa situation, sur le penchant d'une colline, est des plus agréables; lorsqu'on suit le sentier qui conduit au village, on embrasse d'un coup d'œil toute l'étendue de la vallée. Là se rencontre un

1. Que le lecteur s'épargne la peine de chercher les lieux ici nommés; on s'est vu obligé de changer les noms véritables qui sont dans l'original. (Note de l'auteur.)

cabaret où une bonne vieille femme, encore avenante et alerte pour son âge, vend du vin, de la bière et du café; mais ce qui vaut mieux encore, on y voit deux beaux tilleuls dont les branches, larges et touffues, ombragent la petite place de l'église, bordée de fermes, de granges et de chaumières. J'ai trouvé rarement un lieu plus calme, plus solitaire et plus à mon goût. Je m'y fais apporter de mon auberge une table et une chaise, et j'y prends le café en lisant mon Homère.

La première fois que le hasard me conduisit sous les tilleuls — dans l'après-midi d'une belle journée — je m'y trouvai seul; tout le monde était allé aux champs; il n'y avait là qu'un petit garçon, d'environ quatre ans, assis par terre. Il tenait dans ses bras, serré contre sa poitrine, un autre enfant de six mois au plus, qui, soutenu ainsi, paraissait installé sur un siège et qui, malgré la vivacité de ses yeux noirs qu'il promenait à droite et à gauche, gardait un air grave et ne bougeait pas. Ce tableau me ravit. Je m'assis sur une charrue, en face du joli petit groupe, et je me mis à dessiner, avec un vif plaisir, cette double pose fraternelle. J'y ajoutai un coin de haie, une porte de grange et quelques roues brisées, comme de fait cela se trouvait, et au bout d'une

heure j'avais fait un croquis bien composé et fort intéressant, sans y avoir rien mis du mien. Ceci me confirme dans le parti que j'ai adopté de m'en tenir uniquement à la nature. Elle seule a des trésors inépuisables, elle seule fait les grands artistes. Certes, on peut dire beaucoup de choses en faveur des règles, comme aussi à l'éloge des lois de la société. Ainsi l'homme qui s'appuie sur les règles ne produira jamais rien de ridicule ni d'absolument mauvais; de même, celui qui se conduit d'après les lois et les conventions sociales ne deviendra jamais un voisin insupportable ni un insigne malfaiteur; mais aussi, qu'on dise tout ce qu'on voudra, les règles étouffent le vrai sentiment de la nature et toute expression naïve. — Tu parles d'une manière trop absolue, me diras-tu; les règles ne font que contenir l'exubérance, élaguer les sarments superflus. — Veux-tu, cher ami, que je te fasse une comparaison? Il en est de ceci comme de l'amour. Suppose un jeune homme vivement épris d'une jeune fille; il passe auprès d'elle toutes les heures de la journée; sa vie s'absorbe dans la contemplation de celle qu'il aime; ses facultés, sa fortune, il prodigue tout pour lui prouver qu'il est entièrement à elle. Survient alors un sage philistin, un homme

qui jouit à bon droit de la considération publique, et qui tient ce langage à notre amoureux : « Assurément, mon cher monsieur, aimer est dans la nature de l'homme; seulement, il faut aimer dans la mesure qui convient à l'homme. Ainsi, divisez bien votre temps; consacrez-en une partie au travail, et l'autre, les heures de loisir, à l'objet de votre affection. Calculez bien votre fortune et vos dépenses. Je ne vous défends pas de prendre sur votre superflu pour faire quelques petits cadeaux à votre amie, pourvu que cela ne se répète pas trop souvent; bornez-les, croyez-moi, au jour de sa fête, à l'anniversaire de sa naissance, etc. » Si le jeune homme suit ces conseils, il pourra devenir un personnage fort utile, et j'exhorterais même tout bon prince à lui confier quelque emploi dans un collège. Mais c'en est fait de son amour! comme c'en est fait aussi du talent de l'artiste. O mes chers amis, pourquoi le fleuve du génie déborde-t-il si rarement? pourquoi ses flots ne se soulèvent-ils guère pour entraîner vos âmes timorées? C'est que là-bas, mes amis, sur les deux rives, habitent les hommes modérés et sages, dont les maisonnettes, les jardins potagers et les plants de tulipes pourraient être submergés par l'inondation, et prudemment

ils savent prévenir le danger en opposant des digues au torrent et en creusant des canaux pour faire dévier son cours.

27 mai.

Je m'aperçois que je me suis laissé aller à l'exaltation, aux comparaisons, aux déclamations... et que j'ai oublié d'achever le récit de la rencontre de ces deux enfants.

J'étais resté deux bonnes heures absorbé dans mes rêveries d'artiste — ce qui t'explique le décousu de ma lettre d'hier — quand, vers le soir, une jeune femme, un panier au bras, accourut vers les enfants, qui pendant tout ce temps-là n'avaient pas bougé; elle cria de loin : « Philippe, tu es un brave garçon; » puis en arrivant, elle me salua. Je la saluai à mon tour; je me levai et je m'approchai d'elle, en lui demandant si elle était la mère de ces enfants; elle répondit que oui, et donnant à l'aîné un morceau de pain blanc, elle prit le plus jeune et l'embrassa avec toute la tendresse d'une mère. « J'ai confié le petit à Philippe, me dit-elle, pendant que j'étais allée à la ville avec mon aîné,

chercher du pain blanc, du sucre et un poëlon en terre cuite. « J'aperçus, en effet, tous ces objets dans le panier, dont le couvercle s'était renversé. « Je ferai ce soir, pour mon petit Jean, continua-t-elle (Jean était le nom du plus jeune), une petite soupe. Mon méchant espiègle d'ainé a cassé hier le poëlon, en se disputant avec Philippe, pour le gratin de la bouillie. »

Je m'informai de cet aîné; mais à peine avait-elle eu le temps de me dire qu'il courait dans le pré après une couple d'oies, que je le vis venir à nous en sautant et tenant une bague de noisetier qu'il apportait au second frère. Je continuai à causer avec la mère; j'appris que c'était la fille du maître d'école, et que son mari était parti pour la Suisse afin d'y recueillir la succession d'un cousin. « On a voulu le tromper à ce sujet, me dit-elle; on ne répondait pas à ses lettres, alors il est allé là-bas en personne. Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur! je ne reçois aucune nouvelle de lui. »

Je me séparai à regret de cette femme, je donnai un kreutzer à chacun de ses deux aînés et j'en remis un troisième à la mère pour acheter un gâteau au tout petit quand elle irait à la ville.

Je t'avoue, mon cher ami, que lorsque des pensées tumultueuses s'agitent dans mon cerveau et font bouillonner mon sang, rien au monde n'a mieux le don de me calmer que la vue d'une créature simple comme celle-ci, parcourant avec sérénité le cercle étroit de son existence, toute au moment présent, et voyant tomber les feuilles sans y attacher d'autre idée, sinon que l'hiver approche.

Depuis lors, je vais très-souvent voir les enfants, qui se sont habitués à moi. Je leur donne du sucre quand je prends mon café, et le soir je partage avec eux mes tartines de beurre et mon lait caillé. Chaque dimanche, ils reçoivent leur kreutzer, et quand je ne suis pas là après l'heure du sermon, la cabaretière est chargée de le leur donner.

Ils sont familiers avec moi et me racontent toutes sortes d'histoires. Je m'amuse surtout de leurs petites colères et de la naïveté de leur jalousie, lorsque d'autres enfants du hameau viennent grossir notre cercle.

J'ai eu beaucoup de peine à rassurer la mère, qui craignait que ses enfants n'en vinsent à incommoder monsieur!

30 mai.

Ce que je te disais dernièrement de la peinture peut aussi s'appliquer à la poésie. De quoi s'agit-il, en effet? de reconnaître le beau et de savoir l'exprimer. Certes, c'est demander beaucoup en peu de mots. J'ai été témoin aujourd'hui d'une scène qui, bien décrite, ferait la plus belle idylle du monde. Mais pourquoi ces mots : poésie, scène, idylle? Faut-il donc toujours adopter des types et des moules convenus, au lieu de se laisser aller aux spectacles que nous présente la nature? Si pourtant, d'après ce début, tu t'attends à quelque description grandiose et magnifique, tu seras bien trompé. Ce n'est qu'un simple paysan qui a excité chez moi cette vive émotion. Suivant mon habitude, je raconterai mal, et toi, suivant la tienne, tu me trouveras exagéré. C'est encore Wahlheim, toujours Wahlheim, qui produit de telles merveilles. Il y avait, sous les tilleuls, une société réunie pour prendre le café. Comme cette société ne me convenait pas beaucoup, je trouvai un prétexte pour me retirer à l'écart. Un jeune paysan sortit de la maison voisine et se mit à

raccommoder la charrue que j'ai dessinée dernièrement. Sa physionomie me plut, je liai conversation avec lui et je lui adressai quelques questions au sujet de sa position. La connaissance fut bientôt faite, et la confiance s'établit entre nous, comme cela m'arrive d'ordinaire avec ces braves gens. Il m'apprit qu'il était au service d'une veuve, qui le traitait avec beaucoup de bonté, et il me parla d'elle si longuement et avec tant d'éloges, que je m'aperçus bien vite qu'il lui était dévoué corps et âme. « Elle n'est plus de la première jeunesse, me dit-il, et elle a essayé de si mauvais traitements de la part de son mari, qu'elle ne veut plus se remarier. » En même temps, il la dépeignait si belle et si séduisante, qu'on voyait percer dans chacune de ses paroles, l'ardent désir qu'il éprouvait qu'elle voulût bien faire choix de lui pour réparer les torts du défunt. Pour t'exprimer l'amour vrai, le pur entraînement et l'absolu dévouement de cet homme, il faudrait te répéter mot à mot toute sa conversation, le talent du plus grand poète suffirait à peine pour reproduire l'expression de ses gestes, l'énergie de son accent et l'animation de ses traits. Non, mes paroles ne rendraient qu'imparfaitement la tendresse qui brillait dans ses yeux, dans tout son main-

rien ; je n'en serais que l'interprète gauche et maladroit. Ce qui me toucha surtout, ce fut la crainte délicate qu'il laissa paraître que je n'eusse conçu quelques doutes sur la bonne conduite de celle qu'il aimait. Son langage m'a profondément remué le cœur. Jamais je n'ai vu tant d'ardeur alliée à tant de pureté ! Non jamais, je puis le dire, je n'ai imaginé des désirs si purs ! Ne me gronde pas, si je t'avoue qu'au seul souvenir de cette candeur expansive, mon imagination s'exalte, l'idée d'une affection si dévoué me poursuit partout, et mon cœur brûle et se consume au contact d'une flamme si pure. Je veux voir cette femme... ou plutôt, non... en y songeant, je crois que je ferai mieux de l'éviter et de ne la voir que par les yeux de son amant. Peut-être m'apparaîtrait-elle sous un jour moins favorable qu'à présent... Pourquoi gâterais-je mon idéal ?

16 juin.

Pourquoi je ne t'écris pas ? tu me le demandes, toi qui es si pénétrant ? — Tu aurais dû deviner que je me porte bien, mais que... — à dire

vrai... — bref, j'ai fait une connaissance qui me touche de bien près, au cœur... j'ai... mon Dieu, je ne sais pas...

Te raconter avec ordre comment j'en suis venu à connaître l'une des créatures les plus adorables... ce serait bien difficile ! Je suis content et heureux... donc, mauvais narrateur.

Un ange ! mais fi ! chacun dit cela de celle qu'il aime, n'est-ce pas ? et pourtant... oui, un ange ! je ne trouve pas d'autre mot pour exprimer combien elle est parfaite ! qu'il te suffise de savoir qu'elle a captivé tout mon être !

Mais tout ce que je te dis là n'est que plat bavardage, lieu commun, sottise et vide abstraction qui ne peuvent te donner aucune idée d'elle. — Une autre fois — non, c'est tout de suite que je veux te raconter... si je ne le fais pas à présent, je ne le ferai jamais ; car franchement, depuis que j'ai commencé ma lettre, j'ai déjà été tenté trois fois de jeter ma plume de côté et de faire seller mon cheval, quoique je me sois juré de ne pas sortir ce matin. Mais à chaque instant je cours à la fenêtre voir si le soleil est encore bien haut...

Je n'ai pu résister... il m'a fallu courir chez elle. Me voilà de retour, Wilhelm, et je vais con-

tinuer ma lettre, tout en mangeant mon pain beurré du soir. — Ah! quel délicieux spectacle que de la voir au milieu du cercle de ses chers frères et sœurs, ces huit jolis espiègles!... — Mais si je continue de la sorte, tu n'en sauras pas plus à la fin qu'au commencement. Écoute donc : je vais m'efforcer d'entrer dans les détails,

Je t'ai écrit dernièrement comment j'avais lié connaissance avec le bailli S***. Je t'ai dit qu'il m'avait prié d'aller le voir au plus tôt dans son ermitage, ou pour mieux dire, dans son petit royaume. Je différerais toujours ma visite; et probablement je ne l'aurais jamais faite, si le hasard ne m'eût révélé le trésor enfoui dans cette paisible retraite. Nos jeunes gens avaient organisé un bal à la campagne, et je me mis volontiers de la partie. J'étais le cavalier d'une jeune personne bonne et jolie, mais, à mes yeux, parfaitement insignifiante; il fut convenu que je viendrais chercher ma danseuse et sa tante, pour les conduire au lieu de la réunion, et qu'en passant nous irions prendre Charlotte S***.

« Vous allez connaître une ravissante jeune fille, me dit la personne que j'accompagnais, pendant que nous traversions la longue forêt dont une avenue conduisait au pavillon de chasse.

— Prenez garde à vous, ajouta la tante; ne vous avisez pas de devenir amoureux d'elle.

— Pourquoi? lui dis-je.

— C'est qu'elle est déjà promise, me répondit-elle, à un fort galant homme qui est parti en voyage, après la mort de son père, pour mettre ordre à ses affaires et solliciter un emploi important. »

Ces détails ne m'intéressaient guère.

Le soleil était près de se coucher, quand nous nous arrêtâmes devant la grande porte de l'habitation. L'air était étouffant, et les dames craignaient de voir éclater un orage, que des nuages épais et sombres semblaient suspendre sur nos têtes. Je calmai leurs inquiétudes en affectant une certaine connaissance du temps, bien que je fusse moi-même assez inquiet de l'état du ciel qui menaçait notre partie.

J'étais descendu de voiture; une servante qui parut à la porte, nous pria de patienter un instant, mademoiselle Charlotte allait venir. Je traversai la cour et je m'approchai de la maison qui me parut construite avec goût. Je montai le perron, j'ouvris la porte de la salle d'entrée, et là, je fus frappé du plus délicieux tableau que j'aie vu de ma vie.

Six enfants, depuis l'âge de deux ans jusqu'à onze, se pressaient autour d'une jeune fille d'une taille moyenne et gracieuse. Elle était vêtue d'une simple robe blanche avec des nœuds de rubans rose pâle aux bras et au corsage. Elle tenait un pain bis dont elle coupait des morceaux pour chacun des enfants, en proportion de leur âge et de leur appétit, et elle les distribuait avec un si doux sourire!... et chaque petit, tendant ses bras en l'air pendant qu'elle coupait les tranches, lui criait ensuite merci avec tant de naïveté!... Puis, une fois la distribution faite, ils s'écartèrent tout joyeux, les uns en sautillant, les autres avec des allures plus tranquilles, pour aller sur la porte voir les inconnus et la voiture qui venait emmener leur bonne Lolotte.

« Monsieur, dit-elle, je vous demande pardon de ces détails de ménage, et je regrette de faire attendre ces dames; mais le soin de ma toilette et toutes sortes de petites dispositions à prendre pour le temps de mon absence m'avaient fait oublier de donner le goûter aux enfants, et ils ne veulent pas qu'un autre que moi leur coupe du pain. »

Je répondis par je ne sais quel compliment banal, mon âme tout entière était attachée à sa

figure, à sa voix, à son maintien, et j'eus à peine le temps de revenir à moi pendant qu'elle était allée dans une chambre voisine, chercher ses gants et son éventail. Les enfants me lorgnaient du coin de l'œil, à une certaine distance. Je m'approchai du plus jeune, dont la physionomie était des plus heureuses; il recula effarouché; mais Charlotte qui rentrait, lui dit : « Donne la main à monsieur; c'est ton cousin, » et l'enfant rassuré me tendit aussitôt sa petite main, et moi je ne pus m'empêcher, malgré son petit nez morveux, de l'embrasser de bon cœur.

« Cousin!.. dis-je à Charlotte en lui offrant le bras, me trouveriez-vous digne de vous être allié?

— Oh! répondit-elle avec une grâce malicieuse, notre famille est si riche en cousins! Je serais bien fâchée que vous fussiez le moins bon de tous. »

En s'en allant, elle recommanda à Sophie, jeune fille de onze ans et l'ainé des enfants après elle, de prendre bien soin de ses frères et sœurs et d'embrasser le père pour elle, quand il rentrerait de sa promenade. Elle dit ensuite aux petits d'obéir à leur sœur Sophie, comme si c'était elle-même. Plusieurs d'entre eux le promirent formellement; une seule, une petite blon-

dine d'environ six ans, répliqua d'un air mutin :

« Oui, mais ce ne sera toujours pas toi, Lolotte, et nous aimons mieux que ce soit toi. »

Les deux aînés des garçons étaient déjà grimés derrière la voiture; à ma prière elle leur permit d'y rester jusqu'au bout de l'avenue, à condition qu'ils ne se disputeraient pas et qu'ils s'y tiendraient fermes.

A peine étions-nous assis, à peine les dames avaient-elles échangé les compliments d'usage en s'adressant de mutuelles observations sur leurs toilettes, leurs chapeaux surtout, et sur la société qu'on s'attendait à rencontrer et dont tout le personnel fut d'avance passé en revue, que Charlotte fit arrêter le cocher pour que ses frères descendissent. Ceux-ci voulurent encore une fois baiser la main de leur sœur. L'aîné le fit avec toute la tendresse dont un garçon de quinze ans pourrait être capable, et l'autre avec beaucoup d'étourderie et de vivacité.

Elle les chargea de nouveau de ses baisers pour les plus petits et nous continuâmes notre route.

La tante lui demanda si elle avait achevé la lecture du dernier livre qu'elle avait envoyé.

« Non; répondit Charlotte, il ne me plaît pas;

vous pouvez le reprendre, et le précédent ne valait pas mieux. »

Je m'informai quels étaient ces livres et je demeurai fort surpris quand elle me répondit que c'étaient les œuvres de ***¹.

Que de bon sens je trouvais dans toutes ses paroles! Que de charme, que d'esprit me révélait l'éclair de ses yeux et l'expression de sa physionomie qui semblait s'épanouir à mesure qu'elle-même se sentait mieux comprise!

« Quand j'étais plus jeune, disait-elle, je n'aimais rien tant que les romans. Dieu sait quel bonheur j'éprouvais, lorsque le dimanche, assise dans un petit coin, je m'associais de tout cœur aux joies et aux infortunes d'une miss Jenny! Ce n'est pas qu'aujourd'hui ce genre-là n'ait plus aucun attrait pour moi; mais comme je n'ai plus guère le temps d'ouvrir un livre, il faut au moins, quand cela m'arrive, que l'ouvrage soit tout à fait de mon goût. L'auteur que je préfère c'est celui qui décrit le monde où je passe ma

¹. Nous sommes obligé de supprimer ce passage de la lettre pour ne blesser la susceptibilité de personne, quoiqu'au fond aucun écrivain ne puisse attacher une grande importance au jugement d'une jeune fille, ni à celui d'un jeune homme dont les impressions sont si mobiles. (Note de l'auteur.)

vie, et qui peint fidèlement ce qui m'entoure; c'est celui dont les récits touchants reproduisent l'intérêt de cette vie domestique, qui sans être un paradis, est pour moi la source d'un bien-être inexprimable. »

Je m'efforçais de cacher l'émotion que me causaient ces paroles. Il vint pourtant un instant où je ne fus pas maître de mes transports, quand je l'entendis apprécier avec une justesse exquise le *Vicaire de Wakefield* ainsi que ^{***} 1. Je ne sais trop en quels termes je lui exprimai mon admiration, mais quelques instants après, quand elle adressa la parole à mes compagnes, je m'aperçus que celles-ci, au lieu d'être à la conversation, me regardaient avec de grands yeux étonnés; la tante surtout prenait parfois un petit air moqueur dont, au surplus, je ne m'embarrais guère. L'entretien tomba sur le plaisir de la danse.

« Si cette passion est un péché, dit Charlotte, je m'en accuse, car il n'y a rien pour moi au-dessus de la danse; si, par hasard, quelque nuage

1. On a retranché encore ici les noms de quelques auteurs allemands. Les personnes qui partagent l'opinion de Charlotte sur leur compte retrouveront ces noms dans leur cœur; quant aux autres, elles n'ont pas besoin de les savoir.

(Note de l'auteur.)

vient me troubler l'esprit, je n'ai qu'à tapoter une contredanse sur mon clavecin et aussitôt tout se dissipe. »

Comme je me délectais, pendant ce temps-là, dans la contemplation de ses beaux yeux noirs! comme mon âme était suspendue à ses lèvres! comme j'étais fasciné par le doux éclat de son teint! Le sens de ce qu'elle disait m'absorbait tout entier... Quant aux paroles mêmes, elles m'échappaient souvent... Tu peux te figurer cela, toi qui me connais...

Bref, quand nous nous arrêtâmes devant la maison de campagne où était le point de réunion, je descendis machinalement de voiture comme un homme qui rêve, tellement perdu dans le vague de mes pensées que j'entendais à peine la musique au fond de la salle, splendidement illuminée.

Les deux messieurs Audrand et un certain M. N*** — qui peut retenir tous ces noms? — nous accueillirent à l'entrée; c'étaient les danseurs désignés de la tante et de Charlotte. Ils s'emparèrent de leurs dames tandis que je conduisais la mienne. Nous dansâmes d'abord quelques menuets; je fus obligé de donner successivement la main à plusieurs dames, et je remarquai que les plus impatientes de commencer étaient

justement celles qui ne pouvaient pas se décider à en finir. Charlotte et son cavalier dansèrent une anglaise; tu peux t'imaginer combien je fus heureux quand elle vint à son tour figurer avec nous. Il faut la voir danser! elle y est, vois-tu, de cœur et d'âme, tout son corps n'est que cadence et harmonie; elle est si dégagée, si libre, qu'elle semble n'avoir au monde d'autre idée, d'autre sentiment que la danse; certes, en ce moment-là, tout ce qui n'est pas la danse disparaît devant elle.

Je la priai pour la seconde contredanse; elle m'accorda la troisième en m'avouant avec la plus aimable naïveté du monde que ce qu'elle aimait de passion c'était l'allemande. « C'est ici l'usage, ajouta-t-elle, que chaque danseur se réserve de danser l'allemande avec la personne qu'il a amenée; mais mon cavalier valse fort mal et je crois qu'il me saura gré de l'en dispenser. De son côté, votre danseuse n'est pas très-habile et ne s'en soucie guère davantage. J'ai remarqué, pendant l'anglaise, que vous valsiez fort bien; ainsi donc, si vous voulez me servir de partner pour l'allemande, veuillez en demander la permission à mon cavalier, tandis que je ferai la même demande à votre dame. » Je lui donnai la

main en signe d'adhésion et il fut convenu que pendant notre valse son cavalier causerait avec ma danseuse. Là-dessus l'allemande commença; nous préludâmes par quelques passes. Que de grâce, mon ami! que de légèreté dans tous ses mouvements! Puis quand nous nous mimâmes réellement à valser, à voltiger les uns autour des autres comme des sphères célestes emportées par leur tourbillon, il y eut bien d'abord quelque confusion, à cause du peu d'habitude de la plupart des danseurs; mais nous fûmes assez prudents pour nous tenir hors de la mêlée jusqu'à ce que les moins exercés eussent abandonné la place; alors nous reprîmes de plus belle, et seuls avec un autre couple, Audrand et sa danseuse, nous déployâmes une ardeur infatigable. Jamais je ne m'étais senti si agile. Je n'étais plus un homme!... tenir dans ses bras la créature la plus séduisante! s'envoler avec elle dans l'espace, rapide comme l'éclair, au point de sentir la terre se dérober sous ses pas! S'il faut te l'avouer, Wilhelm, je fis alors le serment qu'une jeune fille que j'aimerais ne valserait jamais, de mon aveu, avec un autre que moi, dussé-je expirer de fatigue! Tu me comprends, n'est-ce pas?

Nous fîmes quelques tours en marchant pour

reprendre haleine; après quoi, elle s'assit. Je lui offris des oranges que j'avais mises de côté, les seules qui eussent réchappé; elles produisirent un merveilleux effet. J'avoue qu'à chaque quartier qu'elle offrait par bienséance à une voisine indiscreète, je me sentais frappé au cœur.

A la troisième contredanse anglaise, nous étions le second couple. Je descendais avec elle la longue colonne, et Dieu sait de quelle joie pure j'étais enivré en la sentant enlacée à mon bras, lorsque nous vîmes figurer en face d'une dame qui n'était plus de la première jeunesse, mais qui me frappa cependant par sa physionomie gracieuse et sympathique. Elle regarda Charlotte, la menaça du doigt en souriant; puis, en passant, elle prononça deux fois le nom d'Albert d'un ton significatif.

« Quel est donc, dis-je à Charlotte, cet Albert, s'il n'y a pas d'indiscrétion à vous le demander? » Elle allait me répondre, quand la grande chaîne nous obligea de nous séparer; et lorsque je me croisai de nouveau avec elle, je crus lire sur son front une pensée sérieuse.

« Pourquoi vous le cacherai-je? me dit-elle enfin en acceptant ma main pour la promenade; Albert est un galant homme à qui je suis fiancée. »

— Ce n'était pas une nouvelle pour moi; car ces

dames me l'avaient déjà dit pendant la route, et cependant j'en reçus un coup terrible, comme s'il m'eût été impossible jusqu'alors d'appliquer ce fait à la personne qui, depuis quelques instants, m'était devenue si chère. Quoi qu'il en fût, je me troublai visiblement; je brouillais les figures, j'allais me placer où je ne devais pas être, au point de déranger tout l'ensemble, et Charlotte eut besoin de toute sa présence d'esprit pour rétablir l'ordre, en me guidant et en me tirant vivement de côté et d'autre.

Le bal n'était pas encore terminé lorsque les éclairs, qui depuis longtemps sillonnaient les nues à l'horizon et que je m'étais obstiné à appeler des éclairs de chaleur, redoublèrent d'intensité et furent suivis de coups de tonnerre qui couvrirent le bruit de la musique. Trois dames rompirent les rangs et leurs cavaliers les suivirent; le désordre devint général et la musique s'arrêta. Quand nous sommes surpris au milieu d'un plaisir par un accident subit ou par quelque panique, nous en recevons naturellement une impression plus forte qu'en tout autre moment, soit à cause du contraste, soit parce que nos sens, vivement éveillés, sont plus aptes à éprouver une émotion saisissante. C'est ainsi du moins que je m'expli-

quai les étranges simagrées que je vis faire à plusieurs femmes. L'une, la plus raisonnable, se réfugia dans un coin, le dos tourné à la fenêtre, en se bouchant les oreilles; une autre se mit à genoux devant la première, dont elle prenait la robe pour s'envelopper la tête; une troisième se fourra entre les deux autres qu'elle embrassa en les appelant ses chères sœurs et en fondant en larmes. Celles-ci voulaient retourner chez elles; celles-là, qui ne savaient plus ce qu'elles faisaient, n'avaient pas même assez de présence d'esprit pour arrêter les témérités de quelques jeunes drôles, qui semblaient fort disposés à recueillir sur les lèvres des belles éplorées les prières ferventes qu'elles adressaient au ciel. Plusieurs de nos jeunes gens étaient descendus pour aller tranquillement fumer leur pipe, et le reste de la société accepta l'invitation pleine d'à-propos que leur fit notre hôtesse, de s'installer dans une autre chambre, hermétiquement fermée par des volets et des rideaux.

A peine fûmes-nous entrés là que Charlotte s'empressa de placer toutes les chaises en cercle, et lorsque, à sa prière, toute la société s'y fut assise, elle proposa un jeu innocent. Je vis aussitôt quelques jeunes gens, affriandés par l'es-

poir de quelques doux gages, faire la petite bouche et se donner un air capable.

« Nous allons jouer à compter, dit-elle; faites attention : je vais parcourir le cercle en tournant de droite à gauche, et il faudra que chacun compte tout bas ceux qui le précèdent, et nomme le nombre qui lui reviendra. Ce doit être un feu roulant : qui hésite ou se trompe reçoit un soufflet, et cela va aller ainsi jusqu'à mille. » C'était charmant de la voir parcourir le cercle, le bras tendu. Un, dit le premier; son voisin dit deux; le suivant, trois, et ainsi de suite. Alors, elle alla plus vite, puis plus vite encore; il y en a un qui se trompe : paf! un soufflet! là-dessus, on rit; le suivant se trompe : paf! nouveau soufflet! et elle, toujours d'aller plus vite. Moi-même je reçus deux gifles et je crus remarquer, non sans une secrète satisfaction, qu'elle me les appliquait plus vigoureusement qu'à tout autre. Un éclat de rire et un vacarme universels mirent fin au jeu, bien avant qu'on eût compté jusqu'à mille. Alors, les amis intimes se rapprochèrent en divers groupes.

L'orage était passé et je suivis Charlotte dans la salle de bal. Elle me dit en chemin : « Les soufflets leur ont fait oublier le tonnerre. » Et, comme j'allais lui répondre. « Je suis une des

plus peureuses, continua-t-elle; mais j'affectais du courage afin d'en donner aux autres, et pendant ce temps-là, le courage m'est venu aussi tout naturellement. »

Nous nous approchâmes de la fenêtre; on entendait encore dans le lointain le roulement du tonnerre; une délicieuse pluie faisait résonner le sol de son doux bruissement, et l'air rafraîchi nous envoyait par bouffées les mille parfums qui s'exhalaient des plantes. Elle était accoudée sur l'appui de la fenêtre; ses regards, qui erraient de la campagne au ciel, se rabaisaient sur moi, et je vis ses yeux humides de pleurs. Alors, elle posa sa main sur la mienne en disant : « Klopstock ! » Je me rappelai aussitôt l'ode magnifique à laquelle elle faisait allusion, et, perdu dans le torrent de mes sensations, je ne pus contenir une émotion trop forte; je me penchai sur sa main que je baisai en la mouillant des plus douces larmes, et je fixai de nouveau mes yeux sur les siens. O sublime poète! que n'as-tu vu ton apothéose dans ce regard! et puissé-je désormais ne plus entendre dans une autre bouche ton nom si souvent profané!

19 juin.

Où en suis-je resté de mon récit? je ne sais plus. Mais ce que je sais, c'est qu'il était deux heures après minuit quand je me suis couché, et que si j'avais pu, au lieu de t'écrire tout cela, te le raconter de vive voix, je t'aurais peut-être retenu sur pied jusqu'au jour.

Ce qui s'est passé à notre retour du bal, je ne te l'ai pas encore raconté, et aujourd'hui j'ai à peine le temps de le faire.

C'était le plus beau lever de soleil! Une forêt tout humide, les campagnes d'alentour fraîches et ravivées! Nos deux compagnes s'assoupirent. Charlotte me demanda obligeamment si je ne voulais pas en faire autant; il ne fallait pas, dit-elle me gêner pour elle. « Tant que je verrai ces yeux ouverts, lui répondis-je en la regardant fixement, il n'y a pas de risque que je ferme les miens. » Et tous les deux, nous tinmes bon jusqu'à sa porte, où la servante vint doucement nous ouvrir et lui dit, en réponse à ses questions, que son père et les enfants se portaient bien et dormaient encore. En la quittant, je lui deman-

dai la permission de venir lui rendre visite le jour même; elle me l'accorda et j'y suis allé. Depuis ce temps-là le soleil, la lune, les étoiles peuvent se mouvoir comme bon leur semble, je ne m'inquiète plus s'il fait jour ou s'il fait nuit; l'univers n'existe plus pour moi!

21 juin.

Je coule des jours bienheureux, tels que le ciel en réserve à ses élus, et quoi qu'il puisse m'arriver, je ne pourrai pas dire que je n'ai pas connu les plus pures félicités de la vie.

Tu connais mon réduit de Wahlheim! eh bien, j'y suis tout à fait établi; de là, il n'y a qu'une demi-heure de chemin jusqu'à la demeure de Charlotte; là enfin, je me sens tout à fait moi-même, et j'épuise toutes les joies qu'il est donné à l'homme de goûter. Aurais-je pu m'imaginer, quand je choisis ce Wahlheim pour but de mes promenades, qu'il touchait de si près au ciel? et ce pavillon de chasse, où se concentrent aujourd'hui toutes mes aspirations, que de fois, dans mes longues courses, ne l'ai-je pas aperçu tantôt du haut de la montagne, tantôt de la plaine, au delà de la rivière!

Cher Wilhelm, j'ai fait bien des réflexions sur ce double penchant de l'homme, d'une part, à se répandre au dehors, à chercher toujours de nouvelles découvertes et à errer à l'aventure; de l'autre, à restreindre son action, à se replier dans des limites volontaires, et à suivre l'ornière de l'habitude, sans se préoccuper de ce qui existe à droite ou à gauche.

Chose étrange! lorsque je vins ici, et que, du haut de la colline, je contemplai d'abord cette belle vallée, je me sentis attiré de tous côtés. Là, le petit bois. — Ah! me disais-je, si tu pouvais te perdre sous ses ombrages! Là, une cime de montagne. — Ah! si tu pouvais de là étendre tes regards sur la vaste étendue, ces coteaux qui s'enchaînent et ces paisibles vallées... Quel bonheur de t'y égarer! J'y volais en toute hâte et je revenais bientôt, sans avoir trouvé ce que j'espérais! Il en est de la distance comme de l'avenir. Un horizon immense est ouvert devant notre âme, la pensée y plonge comme le regard, et nous n'aspirons qu'à sacrifier toute notre existence pour nous absorber, avec une joie ineffable, dans le sentiment de l'infini! Mais hélas! quand nous y atteignons, quand le lointain s'est rapproché de nous, tout reprend le même aspect

qu'auparavant, et nous nous retrouvons, avec notre impuissance, dans un espace borné, aspirant encore au vain soulagement qui vient de nous échapper.

C'est ainsi que le voyageur le plus déterminé finit par soupirer après sa patrie, et trouve au foyer domestique, dans les bras de sa femme, dans le cercle de ses enfants, au sein des travaux qui les font vivre, les joies qu'il poursuivait en vain à travers ce vaste univers.

Lorsque le matin, au lever du soleil, je cours vers mon Wahlheim, quand je vais cueillir moi-même, dans le jardin de mon hôtesse, mes pois tendres et que je m'assieds pour les écosses, tout en lisant mon Homère; lorsqu'ensuite, dans la modeste cuisine, choisissant une petite casserole et coupant une tranche de beurre, je mets au feu mes petits pois que je couvre, et que je m'installe à côté pour les remuer de temps en temps, je comprends bien alors comment les fiers amants de Pénélope ne dédaignaient pas de tuer eux-mêmes des bœufs et des pourceaux, de les dépecer et de les faire rôtir. Rien au monde ne m'inspire un intérêt plus doux et plus vrai que ces traits des mœurs patriarcales dont ma vie toute simple est si heureusement entremêlée, que

je me félicite d'avoir l'âme accessible à ces joies innocentes de l'homme qui pose avec orgueil sur sa table le chou qu'il a semé et cultivé lui-même, et ce n'est pas le chou seulement qui le réjouit, c'est le souvenir du jour et de la belle matinée où il le planta, des délicieuses soirées où il l'arrosa, et du plaisir qu'il éprouvait chaque jour à le voir croître.

29 juin.

Avant-hier le médecin, en revenant de la ville, s'arrêta chez le bailli et me trouva assis par terre, au milieu des frères et des sœurs de Charlotte. Les uns grimpaient sur moi, les autres me faisaient des niches, et, de mon côté, je les chatouillais. Bref, tous ensemble, nous faisons un vacarme effroyable.

Le docteur, vraie poupée savante montée à ressorts, qui, tout en parlant, s'occupe sans cesse d'ajuster les plis de ses manchettes et d'étaler son énorme jabot, trouva mes exercices avec les enfants fort au-dessous de la dignité d'un homme sensé; je lisais cette pensée sur son visage, mais je ne m'en embarrassai guère et je le laissai débiter ses phrases on ne peut plus raisonnables,

pendant que je relevais les châteaux de cartes que mes petits camarades avaient renversés. Aussi, quand il fut de retour à la ville, ne manqua-t-il pas d'aller dire partout que les enfants du bailli n'étaient déjà que trop mal élevés, mais qu'à présent ce Werther les gâtait tout à fait.

Oui, cher Wilhelm, c'est en général aux enfants que mon cœur s'intéresse le plus vivement. Quand j'observe ces pauvres petits êtres et que je découvre en eux le germe de toutes les vertus, de toutes les facultés dont ils auront tant besoin un jour, quand je surprends dans leur obstination ce qui deviendra, par la suite, fermeté et force de caractère; quand je distingue dans leur pétulance l'humeur gaie et légère qui leur aplanira la route à travers les écueils de la vie; quand je contemple enfin tant de franchise et de pureté, alors j'ai sur les lèvres les sublimes paroles du divin maître : « Si vous ne devenez pas semblables à l'un de ces enfants... »

Et pourtant, mon cher, ces êtres qui sont nés nos égaux et que nous devrions si souvent prendre pour modèles, nous les traitons comme nos esclaves, nous ne voulons pas qu'ils aient des volontés! N'en avons-nous pas, nous? où sont nos privilèges? Nous sommes, dites-vous, plus

âgés et plus sages! — Hélas! Seigneur mon Dieu, du haut du céleste séjour, tu ne vois ici-bas que de vieux enfants et de jeunes enfants; rien de plus. Ceux que tu préfères dans ce nombre, ton divin fils nous l'a fait connaître depuis bien longtemps... Mais nous croyons en lui et nous ne l'écoutons pas, — encore une vérité bien vieille! — et nous élevons nos enfants à notre image... et... mais, adieu, Wilhelm, assez de divagations.

Am. 1^{er} juillet.

Ce que Charlotte doit être près d'un malade, je le sens à mon pauvre cœur, bien plus malade, hélas! que mainte personne étendue dans son lit. Elle va passer quelques jours à la ville, chez une bien digne femme qui, d'après le dire des médecins, touche à sa fin, et qui voudrait avoir Charlotte à côté d'elle à ses derniers moments.

La semaine dernière, j'ai été avec Charlotte rendre visite au pasteur de S***, petit endroit situé dans les montagnes, à une lieue d'ici. Nous y arrivâmes vers quatre heures. Elle avait amené sa seconde sœur. En entrant dans la cour du

presbytère, ombragée par deux gros noyers, nous aperçûmes le bon vieillard assis sur un banc à la porte de la maison. Dès qu'il vit Charlotte, il sembla retrouver une nouvelle vie, et sans songer à prendre son bâton noueux, il se leva pour aller au devant d'elle. Elle courut vivement à lui, le força de se rasseoir, se mit à côté de lui en lui présentant les compliments de son père, et embrassa le plus jeune garçon du vieillard — son enfant gâté — si laid et si malpropre qu'il fût. Ah! si tu avais vu comme elle s'occupait du bon vieux, comme elle élevait la voix pour qu'il pût bien l'entendre malgré sa surdité, comme elle lui parlait de jeunes gens forts et robustes enlevés subitement, comme elle vantait la vertu des eaux de Carlsbadt en apprenant son projet d'y aller passer l'été prochain, comme elle prétendait lui trouver meilleure mine depuis sa dernière visite; de mon côté, j'avais présenté mes respects à la femme du pasteur. Cependant le vieillard était tout regaillard, et comme j'admirais les beaux noyers qui nous prêtaient un si délicieux ombrage, il nous raconta, non sans quelque difficulté, l'histoire de ces arbres. « Nous ignorons, dit-il, qui a planté le plus vieux; les uns prétendent que ce fut tel pasteur, les autres tel autre;

mais le plus jeune, là-bas, est de l'âge de ma femme, qui, au mois d'octobre, aura cinquante ans. Son père l'avait planté le matin, et elle vint au monde le soir. C'est lui qui m'a précédé ici comme pasteur. On ne saurait dire combien il aimait cet arbre... qui ne m'est pas moins cher non plus. Ma femme était assise là, sur une poutre, à l'abri de son épais feuillage et tricotait, il y a vingt-sept ans de cela, lorsque, pauvre étudiant, j'entrai pour la première fois dans cette cour... »

Ici Charlotte lui demanda où était sa fille; on lui dit qu'elle était allée à la prairie voir les ouvriers avec un certain M. Schmidt. Puis le vieillard, continuant son récit, nous apprit comment il avait gagné l'affection de son prédécesseur, puis ensuite de la jeune fille, et comment, devenu le vicaire du père, il lui avait enfin succédé.

Il avait à peine achevé, lorsque la fille du pasteur revint du jardin, accompagnée de M. Schmidt. Elle fit à Charlotte l'accueil le plus gracieux et le plus cordial, et je dois dire qu'elle me plut dès le premier abord. C'est une petite brune, piquante et bien faite, fort capable de faire rêver ses voisins de campagne. Son amoureux (car M. Schmidt se posa aussitôt comme tel), jeune homme dis-

lingué, mais froid, ne se mêla point à notre conversation, bien que Charlotte fit tout son possible pour l'y engager. Ce qui me contrarie le plus, c'est que je crus deviner, à sa physionomie, que cette réserve provenait d'un caprice d'humeur plutôt que d'un manque d'esprit. La suite le prouva plus clairement encore. Frédérique et Charlotte ayant fait un tour de promenade auquel j'avais trouvé tout simple de me joindre, le visage du monsieur, déjà naturellement brun, prit une teinte tellement sombre que Charlotte crut devoir me tirer par la manche pour me faire comprendre que j'avais été trop galant avec Frédérique; or, il n'y a rien qui me soit plus pénible que de voir les hommes prendre à tâche, en quelque sorte, de se heurter réciproquement par une attitude hostile, surtout les jeunes gens qui, au lieu de se laisser aller à tous les plaisirs de leur âge, gâtent trop souvent, par de niaises susceptibilités, le peu d'heureux jours qui leur sont donnés, sauf à s'apercevoir de leur folie, quand il n'est plus temps de la réparer. J'en étais mortifié; si bien que le soir, revenus dans la cour du presbytère. Quand nous fûmes attablés là pour prendre du lait, et que la conversation vint à tomber sur les peines et les plaisirs

de la vie, je ne pus m'empêcher de saisir cette occasion de m'élever avec vivacité contre la mauvaise humeur.

« Nous nous plaignons souvent, dis-je, d'avoir peu de beaux jours et beaucoup de mauvais; mais, selon moi, nous avons tort. Si notre âme était toujours ouverte au bonheur que le ciel nous dispense, nous aurions alors assez de force pour supporter le malheur lorsqu'il se présente.

— Le fâcheux, dit la femme du pasteur, c'est que nous ne sommes pas maîtres de notre humeur; elle dépend souvent de notre tempérament: éprouvons-nous quelque malaise? rien ne nous plaît; nous sommes mécontents de tout.

— Soit, lui dis-je, regardons la mauvaise humeur comme une maladie; mais alors demandons-nous s'il n'y a pas quelque remède à y appliquer.

— Il doit y en avoir, dit Charlotte, et pour ma part, je crois que la volonté y est pour beaucoup, du moins, si j'en juge d'après moi. Lorsque je me sens inquiète ou disposée à la tristesse, je me lève vivement, je chante deux ou trois airs de contredanse en parcourant le jardin et tout est dissipé.

— C'est précisément ce que je voulais dire, re-

pris-je, il en est de la mauvaise humeur comme de la paresse; notre nature penche volontiers vers l'apathie; mais si nous avons une fois l'énergie de la secouer, l'amour du travail reprend le dessus et nous trouvons un vrai plaisir dans l'activité. »

Frédérique m'écoutait avec attention et le jeune homme m'objecta de nouveau que si l'on était maître de ses actions on ne pouvait pas toujours commander à ses sentiments.

« Il s'agit ici, répliquai-je, d'un sentiment désagréable dont chacun doit vouloir se défendre, et quant aux forces morales, personne ne connaît la mesure des siennes, avant de les avoir essayées. Celui qui est malade ne désirera-t-il pas consulter tous les médecins? Ne prendra-t-il pas docilement tous les médicaments, quelque amers qu'ils puissent être, dans l'espoir de recouvrer la santé? »

Je m'aperçus que le bon vieillard tendait l'oreille pour prendre part à notre discussion, et j'élevai la voix, en m'adressant à lui.

« On prêche contre tant de vices! m'écriai-je, je n'ai jamais entendu dire que l'on se soit occupé, en chaire, de condamner la mauvaise humeur ¹.

1. Nous avons maintenant un excellent sermon de Lavater sur ce sujet, parmi ses discours sur le livre de Jonas.

— C'est aux prédicateurs des villes de prendre ce soin, répondit le vieillard; les gens de la campagne ne connaissent guère la mauvaise humeur; pourtant il ne sera pas mal d'en parler de temps en temps; ce serait toujours une petite leçon pour nos femmes et pour M. le bailli. »

Tout le monde se mit à rire, et lui aussi, du meilleur cœur, jusqu'à ce qu'il lui prit une toux qui interrompit la conversation. A la fin le jeune homme reprit la parole :

« Vous avez appelé la mauvaise humeur un vice; ceci me semble exagéré, dit-il.

— Nullement, répondis-je, si ce qui nuit au prochain et à nous-mêmes mérite ce nom. N'est-ce donc pas assez que nous ne sachions pas nous rendre mutuellement heureux? Faut-il encore que nous détruisions les uns chez les autres le peu de plaisirs qu'il nous est permis de goûter? Montrez-moi l'homme assez maître de sa mauvaise humeur pour savoir la cacher et la garder pour lui seul, sans troubler la joie de ceux qui l'entourent. Ou plutôt n'est-ce pas trop souvent l'effet d'un dépit intérieur, d'un sentiment d'infériorité, d'une sorte de honte de nous-mêmes, jointe à l'envie que suggère une folle vanité? Nous voyons des gens heureux qui ne nous doi-

vent en rien leur bonheur, et ce spectacle nous est insupportable. »

Charlotte sourit de l'animation que je mettais dans la discussion ; mais une larme que j'aperçus dans les yeux de Frédérique m'excita à continuer.

« Malheur à ceux, m'écriai-je, qui abusent de l'ascendant qu'ils exercent sur un cœur faible, pour y corrompre dans leurs germes les naïves jouissances, prêtes à s'y épanouir ! Tous les présents, toutes les complaisances du monde ne rachèteront pas cette source de bonheur empoisonnée par l'envieuse et cruelle fantaisie d'un tyran ! »

Tout mon cœur débordait en ce moment, oppressé par le souvenir de tant de chagrins passés, et mes yeux se remplirent de larmes.

« Si du moins, repris-je, chacun de nous se disait tous les jours : Tu ne peux rien de mieux pour tes amis que de leur laisser leur joie, ou de l'augmenter en la partageant. Sais-tu s'il sera en ton pouvoir, quand le fond de leur âme aura été bouleversé par le désespoir ou flétri par la douleur, d'y verser la moindre consolation ? Et lorsqu'un jour la plus terrible maladie, la dernière, atteindra l'infortunée que tu auras minée dans la fleur de son âge, quand elle sera couchée là, épuisée, abattue, levant au ciel ses yeux

presqu'éteints, la sueur de la mort sur le visage, et toi, debout devant son lit, pareil à un damné, bien convaincu que tu ne peux plus rien pour elle, si grand qu'ait été ton pouvoir, alors, déchiré de remords, tu donnerais tout au monde pour faire passer dans l'âme de cette pauvre créature mourante une parcelle de force, une étincelle de courage !... »

Le souvenir d'une pareille scène, dont j'ai été le témoin, se retraçait alors dans toute son horreur à mon imagination. Je me couvris la figure de mon mouchoir et je quittai la société. Je fus rappelé à moi-même par la voix de Charlotte qui me criait : Il faut partir. Comme elle me reprit en route sur mon penchant à l'exaltation !

« J'en deviendrai victime, dit-elle, et je dois me ménager... ô cher ange ! pour toi je veux, oui, je dois vivre ! »

6 juillet.

Elle est encore au chevet de son amie mourante... toujours la même, toujours cette créature bien-faisante dont la présence suspend les souffrances et apporte le plus doux soulagement !

Hier au soir elle alla se promener avec Marianne et la petite Amélie. Comme je le savais, je la rejoignis et nous continuâmes de cheminer ensemble. Après avoir fait une lieue et demie, nous arrivâmes du côté de la ville jusqu'à cette fontaine qui déjà me plaisait tant et qui maintenant m'est mille fois plus chère encore.

Charlotte s'assit sur le petit mur; nous étions debout devant elle. Je regardais autour de moi et je me rappelais le temps où mon cœur se sentait si isolé. « Chère fontaine, pensai-je, depuis lors je ne me suis jamais reposé sous tes frais ombrages et souvent même j'ai passé près de toi distrait et préoccupé. »

En abaissant les yeux sur les marches, je vis monter la petite Amélie qui tenait avec précaution un verre plein d'eau; puis je reportai ma vue sur Charlotte que je ne me lassais pas de contempler en me figurant tout ce qu'elle était pour moi. Pendant ce temps, arriva Amélie avec son verre; Marianne voulut le lui prendre. « Non, s'écria l'enfant avec une charmante expression de tendresse, non, il faut que Charlotte boive la première! » Ravi de cet accent du cœur, je ne trouvai rien de mieux, pour le témoigner, que de soulever l'enfant et de l'embrasser, avec tant de

force qu'elle se mit aussitôt à pleurer et à crier. « Vous lui avez fait mal, dit Charlotte. » J'en fus tout ému. « Viens, Amélie, continua Charlotte en prenant la petite par la main pour descendre les marches, lave-toi vite avec de l'eau fraîche, et ce ne sera rien. » Je restai là à observer quel soin mettait l'enfant à se frotter les joues avec ses petites mains mouillées, convaincue que la vertu de cette fontaine merveilleuse enlevait toutes les meurtrissures et toutes les souillures, et lui épargnerait la honte de se voir pousser une vilaine barbe. Charlotte avait beau dire : « C'est assez, » l'enfant continuait à frotter de plus belle, pensant que plus elle frotterait, mieux cela vaudrait. Sainte confiance ! Je t'assure, Wilhelm, que je n'assistai jamais avec plus de respect à un baptême, et quand Charlotte remonta, je me serais volontiers prosterné à ses pieds, comme devant un prophète qui venait de laver les iniquités d'une nation.

Le soir, je ne pus m'empêcher, dans la joie de mon âme, de raconter cette petite scène devant un homme à qui je supposais de la sensibilité, parce qu'il avait de l'esprit. Mais que je tombais mal ! il prétendit que Charlotte avait eu grand tort, que l'on ne devait jamais rien faire

accroire aux enfants, que c'était donner naissance à une infinité de préjugés et ouvrir la voie à des superstitions dont on devait au contraire s'appliquer de bonne heure à les détourner. Je me souvins alors que cet homme avait fait baptiser, quelques jours auparavant, un de ses enfants, et je le laissai dire, bien pénétré de la vérité de cette maxime : c'est que nous devons en user avec les enfants, comme Dieu en use avec nous; lui qui ne nous rend jamais plus heureux que lorsqu'il nous permet d'errer avec insouciance dans le domaine béni des illusions!

8 juillet.

Enfants que nous sommes! Comme on est jaloux d'un regard! — Nous étions allés à Wahlheim; les dames étaient en voiture, et pendant notre promenade, je crus remarquer dans les yeux noirs de Charlotte... Ah! je suis fou! Pardonne-moi, ami; si tu les avais vu, ces yeux! — Pour être bref, car je tombe de sommeil... ces dames, te disais-je, montèrent en voiture; autour d'elles se tenaient le jeune W***, Selstadt, Audran

et moi. Elles causaient par la portière avec ces messieurs, qui ne se faisaient faute ni de légèreté ni d'étourderie. Moi, je cherchais les yeux de Charlotte... Hélas! ils allaient de l'un à l'autre... mais sur moi, sur moi qui étais là, uniquement occupé d'elle et absorbé par elle, hélas! ils ne s'arrêtaient pas! mon cœur lui disait mille fois adieu, et elle ne me regardait pas!.. la voiture partit... et je sentis une larme dans mes yeux. — Comme je suivais la voiture du regard, je vis, par la portière, passer la coiffure de Charlotte...; elle se penchait pour regarder... hélas! était-ce moi? Ah! cher ami, je flotte dans l'incertitude... et le doute est aussi une consolation...; peut-être était-ce moi que cherchait son regard..., peut-être!... — Adieu, bonne nuit — oh! quel enfant je suis!

10 juillet.

Si tu voyais la sotte figure de ton ami, lorsque dans le monde on vient à parler d'elle et qu'on me demande gravement si elle me *plait*. — Plaire! Je hais ce mot-là à la mort. — Quel homme ce serait que celui à qui Charlotte ne

ferait que plaire! celui dont elle n'absorberait pas toute l'existence! — *Plaire!* — Dernièrement un de ces gens-là me demandait aussi si Ossian me plaisait.

11 juillet.

Madame M*** est au plus mal... Je prie Dieu pour qu'elle vive; car je souffre du chagrin de Charlotte. Je ne la vois que rarement chez une de ses amies. C'est là qu'aujourd'hui elle m'a raconté un fait fort singulier. Le vieux M*** est un sordide avare qui a cruellement tourmenté et tenu à la gêne sa pauvre femme pendant toute sa vie. Pourtant elle a toujours su se tirer d'affaire honorablement. Il y a quelques jours, quand le médecin lui eut annoncé sa fin prochaine, elle fit appeler son mari — Charlotte était présente — et elle lui parla ainsi : « Je dois t'avouer, mon ami, une chose qui pourrait, après ma mort, devenir chez toi une cause de trouble et de chagrin. J'ai dirigé jusqu'à ce jour le ménage avec le plus d'ordre et d'économie possible; seulement pardonne-moi de t'avoir trompé depuis trente ans. Tu avais fixé, dès les premiers jours

de notre mariage, une somme modique pour les dépenses courantes, nourriture, etc. Lorsque notre maison s'accrut et que notre commerce s'étendit, je ne pus obtenir de toi une augmentation proportionnée à nos nouveaux besoins. Enfin, tu te rappelles qu'à l'époque où nos dépenses étaient le plus considérables, tu me déclaras qu'il fallait y suffire avec sept florins par semaine. Je me soumis à ta volonté, sans faire la moindre observation. Mais je trouvai moyen de tirer de ta caisse le supplément qui m'était nécessaire, et ce fut facile; car personne n'aurait soupçonné la maîtresse de la maison de commettre des soustractions chez elle. Je n'ai rien dissipé mal à propos; aussi serais-je partie de ce monde sans te faire cet aveu et sans éprouver le moindre remords, si je n'eusse pensé à celle qui dirigera le ménage après moi; il lui serait impossible d'en venir à bout avec la faible somme que tu donnes, et tu ne manquerais pas de lui soutenir que ta première femme n'avait besoin de rien de plus. »

A ce propos, je me récriai avec Charlotte sur l'aveuglement de certains esprits. Comment un homme ne soupçonne-t-il pas qu'il faut bien recourir à des ressources secrètes, lorsque avec

sept florins on fait face à des dépenses du double? et pourtant, moi aussi, j'ai connu de braves gens qui auraient vu sans le moindre étonnement fonctionner dans leur maison l'inépuisable cruche d'huile du prophète.

15 juillet.

Non! je ne me trompe pas... Je lis dans ses yeux le sincère intérêt qu'elle prend à moi et à mon sort!.. oui, je sens... et, sur ce point j'ose me fier à mon cœur... je sens qu'elle — oh! l'oserai-je prononcer, ce mot qui ouvre le ciel? — qu'elle m'aime! être aimé d'elle! ah! combien je deviens fier de moi-même! Combien... oui, je puis te le dire, à toi, qui me comprendras... combien je m'adore depuis qu'elle m'aime! Est-ce une ridicule présomption? ou plutôt n'est-ce pas la conscience profonde de la valeur qu'un tel amour me donne? — Je ne connais pas celui dont je craignais l'empire sur le cœur de Charlotte; mais lorsqu'elle parle de son fiancé avec un peu de chaleur et d'affection, je me fais l'effet d'un homme que l'on dégraderait de ses titres et de ses honneurs, et que l'on forcerait de rendre son épée.

15 juillet.

Ah! quel feu dévorant court dans toutes mes veines, si par hasard ma main effleure la sienne, si nos pieds se rencontrent sous la table, je me retire frémissant comme au contact de la flamme; mais une force secrète me ramène vers elle et le vertige s'empare de tous mes sens!.. Naïve et pure, elle ignore, dans son innocence, à quel point les plus légères familiarités me torturent. Lorsque, tout en causant, elle pose sa main sur la mienne, ou qu'entraînée par la conversation, elle s'approche encore plus près de moi et que je respire sa délicieuse haleine, il me semble que je vais m'anéantir comme frappé de la foudre! Ah! Wilhelm, si j'osais jamais!.. cette pureté céleste, cette confiance!... non, mon cœur n'est pas si corrompu!.. corrompu, non; mais faible, bien faible!... eh! n'est-ce pas encore là de la corruption? — elle est sacrée pour moi; tout désir se tait en sa présence. — Auprès d'elle je perds toute conscience de moi-même...; c'est comme si mon âme passait tout entière dans mon existence machinale, il y a une mélodie qu'elle joue sur le

clavecin avec une suavité angélique; elle y met autant d'âme que de simplicité; c'est d'ailleurs son air favori. Et quant à moi, à peine en a-t-elle joué la première note que je sens mon trouble s'apaiser, mes chagrins se calmer et mes idées sombres s'adoucir. Aucun des prodiges attribués par l'antiquité à la musique ne me paraît invraisemblable. Combien ce simple chant a sur moi de puissance! et comme elle sait bien me le faire entendre à propos, dans ces cruels moments où je serais tenté de m'envoyer une balle dans la tête! Alors les ténèbres de mon âme et mon égarement se dissipent, et je recommence à respirer librement.

18 juillet.

Wilhelm, que serait le monde, sans l'amour? Absolument ce que serait une lanterne magique sans lumière : néant complet; mais à peine y avez-vous introduit la petite lampe, qu'aussitôt les figures les plus bariolées se peignent sur la muraille blanche. Et quand même ce ne seraient que des fantômes prêts à disparaître, ces fantômes n'en font pas moins notre bonheur, tant

que nous restons là, comme des enfants, à nous extasier sur leur apparition merveilleuse.

Aujourd'hui, il me fut impossible d'aller voir Charlotte. Une société me retint, dont je ne pus me débarrasser. Que faire? J'envoyai chez elle mon domestique, afin d'avoir au moins quelqu'un qui se fût approché d'elle dans la journée. Avec quelle impatience j'attendais son retour et quelle joie j'éprouvai en le revoyant! Si je l'avais osé, je crois que je me serais jeté à son cou et que je l'aurais embrassé! On prétend que la pierre de Bologne, lorsqu'on l'expose au soleil, s'empare des rayons de l'astre lumineux et les reflète pendant la nuit; ainsi en était-il pour moi de ce garçon! L'idée que les yeux de Charlotte s'étaient arrêtés sur ses traits, sur sa personne, même sur ses vêtements, cette idée le rehaussait étrangement dans mon esprit! Je ne l'aurais pas cédé en ce moment-là pour mille écus; sa présence me faisait tant de bien! — Ne va pas rire de cela, Wilhelm! — Fantômes, diras-tu? Fantômes, soit! Qu'importe, s'ils nous rendent heureux?

19 juillet.

Le matin, quand je m'éveille et que je contemple avec un ravissement indicible le soleil levant, la première parole qui m'échappe c'est : « Je la verrai ! je la verrai ! » Et dès lors je n'ai plus d'autre idée, d'autre désir, de toute la journée. Tout s'absorbe dans cette bienheureuse perspective !

20 juillet.

Votre idée de me faire partir pour *** avec l'ambassadeur de *** ne me sourit pas. Je n'aime guère la dépendance, et en outre, nous savons tous que ce personnage est des plus difficiles à vivre ; tu me dis que ma mère désirerait me voir adonner à quelque occupation sérieuse ? franchement, cela m'a fait rire. Ne suis-je donc pas occupé à présent ? Que je compte des pois ou des lentilles, comme on dit, au fond n'est-ce pas la même chose ? Tout dans ce monde aboutit à des futilités, et celui qui, dans le but de plaire aux autres et sans y être entraîné par ses propres

goûts, ni forcé par ses besoins, se tue à travailler pour de l'argent, pour des honneurs ou pour n'importe quoi, celui-là est à coup sûr une dupe ou un insensé.

24 juillet.

Puisque tu tiens tant à ce que je ne néglige pas le dessin, je ferais peut-être bien de ne t'en rien dire, au lieu de t'avouer que depuis longtemps je ne m'en suis guère occupé. Jamais, heureux comme je le suis, jamais mon amour pour la nature, interrogée dans ses moindres détails, jusqu'aux cailloux, jusqu'aux brins d'herbe, ne fut plus vif et mieux senti, et pourtant — je ne sais comment t'exprimer cela — mon imagination est si vague, tout vacille et voltige si confusément devant moi, que je ne puis saisir aucun contour précis... Il me semble que si j'avais de la terre glaise ou de la cire, je les jetterais en moule... Oui, si cela continue, je prendrai de l'argile et je la pétrirai, dussé-je n'en fabriquer que des boulettes.

J'ai commencé trois fois le portrait de Charlotte et trois fois j'ai échoué ; j'en ai éprouvé

d'autant plus de dépit, qu'il y a peu de temps encore, j'étais très-habile à saisir la ressemblance. Je me suis donc borné à prendre sa silhouette, et il faudra bien que je m'en contente.

26 juillet.

Oui, chère Charlotte, je remplirai toutes vos commissions; seulement il faut m'en donner plus souvent. Encore une prière : dorénavant, ne mettez plus de sable sur les billets que vous m'écrivez; ce matin, j'ai porté vivement votre lettre à mes lèvres, et je sentais le sable craquer sous mes dents.

26 juillet.

Plus d'une fois déjà, j'ai pris la résolution de la voir moins souvent; mais le moyen de tenir parole? Tous les jours je succombe à la tentation, et ensuite je me dis avec serment: demain tu n'iras pas. Le lendemain arrive et je trouve toujours quelque raison irrésistible pour y retourner, et je suis auprès d'elle avant même de m'en être aperçu. Tantôt c'est parce qu'elle m'a dit le

soir : « Vous viendrez demain, n'est-ce pas? » Comment alors pourrais-je y manquer? — Tantôt elle m'a chargé d'une commission, et je trouve plus convenable de lui porter la réponse moi-même. Tantôt enfin la journée est des plus belles, je vais à Wahlheim, et une fois là, je n'ai plus qu'une demi-heure de chemin. Je me suis trop approché de sa sphère... et zest! me voilà entraîné. — Ma grand'mère nous racontait une vieille histoire sur une montagne d'aimant; les vaisseaux qui s'en approchaient de trop près étaient soudain dégarnis de tous les objets en fer qu'ils avaient à bord; les clous volaient vers la montagne et les pauvres matelots périssaient entre les planches disjointes, qui s'effondraient de toutes parts.

30 juillet.

Albert est arrivé! et moi, je vais partir! Fût-il le meilleur et le plus généreux des hommes, fussé-je prêt à reconnaître sa supériorité sur moi en toutes choses, il me serait impossible de le voir posséder tant de perfections... posséder!.. — Enfin, Wilhelm, le fiancé est là. — C'est un homme honnête et bon, qu'on est forcé de res-

pecter. — Heureusement je n'étais pas présent quand il fut introduit; j'aurais eu le cœur déchiré. — Pourtant il est si bon! pas une seule fois encore il n'a embrassé Charlotte devant moi... Que Dieu l'en récompense! Rien que pour le respect qu'il témoigne à cette jeune fille, je dois l'aimer. Il semble me voir avec plaisir et je présume que je dois ce bon accueil à Charlotte plutôt qu'à son propre mouvement... En pareil cas, les femmes sont si adroites... et elles ont raison; quand elles peuvent maintenir la bonne intelligence entre deux adorateurs, c'est tout profit pour elles, et il est rare pourtant qu'elles y réussissent. Du reste, je ne puis refuser mon estime à Albert. Son calme parfait offre un merveilleux contraste avec cette agitation de mon caractère que je ne saurais dissimuler! Il a beaucoup de sensibilité et paraît apprécier le trésor qu'il possède en Charlotte. Il ne paraît guère enclin à la mauvaise humeur, et tu sais que c'est le défaut que je déteste le plus chez les hommes.

Il me regarde comme un homme de mérite, et mon attachement pour Charlotte, le vif intérêt que je prends à elle, rehaussent son propre triomphe; il n'en est que plus disposé à l'aimer... Je ne veux pas rechercher si parfois il

ne la tourmente pas par quelques accès de jalousie; il est certain qu'à sa place, j'aurais bien de la peine à me soustraire entièrement aux suggestions de ce noir démon.

Quoi qu'il en soit, voilà le bonheur dont je jouissais auprès de Charlotte, évanoui. Comment dois-je appeler ma conduite? folie ou aveuglement? Qu'importe le nom! le fait parle de lui-même. Je savais déjà, avant l'arrivée d'Albert, tout ce que je sais aujourd'hui; je savais que je n'avais aucune prétention à faire valoir, aussi n'en élevais-je aucune, autant du moins qu'il est possible de ne rien souhaiter à la vue de tant d'attraits. — Et maintenant, sot que je suis, j'ouvre de grands yeux parce que l'autre arrive en effet et m'enlève la jeune fille! Je grince des dents et je m'indigne contre ceux qui m'engagent à me résigner; puisque les choses ne peuvent être autrement et pour me dérober aux conseils de ces gens sans cœur, je me mets à parcourir les forêts, et lorsque je reviens vers Charlotte, et que trouvant Albert assis près d'elle, dans le petit jardin, sous le berceau, j'ose à peine m'approcher d'elle, je deviens fou à lier et je commets mille extravagances! « Pour l'amour de Dieu! me disait aujourd'hui Charlotte, je vous en prie,

plus de scène comme celle d'hier soir; vous êtes effrayant quand vous êtes si gai! » Entre nous, je guette le moment où les affaires d'Albert l'appellent au dehors, et tout de suite je me glisse près d'elle; j'éprouve tant de bien-être quand je la trouve seule!

8 août.

Je te prie de ne pas croire, cher Wilhelm, que ce soit toi que j'ai eu en vue, quand je traitais d'insupportables les gens qui exigent de la résignation pour les malheurs inévitables. Je ne songeais pas, en vérité, que cette opinion pût être la tienne. Au fond, tu as raison, seulement permets-moi une observation. Il est très-rare, dans le monde, que tout s'arrange par le rigoureux dilemme : *ou ceci, ou cela*. Il y a toujours, dans les sentiments et dans les manières d'agir, autant de nuances qu'il existe de degrés entre un nez aquilin et un nez camus. Tu ne prendras donc pas en mauvaise part les efforts que je ferai pour échapper à ton dilemme, tout en reconnaissant la justesse de ton argument, *ou bien*, dis-tu, tu as quelque espoir de réussir auprès de Charlotte, ou bien tu n'en as pas. Dans le premier cas, cherche

à réaliser cet espoir et à obtenir l'accomplissement de tes vœux. Dans le second cas, affermis ton courage et cherche à te dégager d'une malheureuse passion qui finira par épuiser tes forces.

Cher ami, tout cela est bien dit, et bientôt dit.

Eh! peux-tu exiger par exemple du malheureux dont la vie s'éteint lentement, minée par une incurable maladie, qu'il mette fin à ses douleurs par un coup de poignard? Est-ce que le mal qui lui enlève ses forces, ne lui ravit pas en même temps le courage?

Tu me répondras sans doute par quelque comparaison du même genre : « Qui n'aimerait pas mieux, diras-tu, se faire couper un bras que de mettre sa vie en péril par la peur ou l'hésitation? »

Crois-moi, cessons de nous jeter des comparaisons à la tête, et tenons-nous-en là. Oui, Wilhelm, j'ai quelquefois un accès de courage désespéré, exalté, furieux... et alors!.. si je savais seulement où nous allons — j'irais.

Le soir du même jour.

Mon journal, que j'ai négligé depuis quelques temps, m'est tombé aujourd'hui sous la main,

et je m'étonne de voir comment, pas à pas et en pleine connaissance de cause, j'ai pu m'avancer si loin ! Bien que j'aie toujours envisagé nettement ma situation, je n'en ai pas moins agi comme un enfant. Aujourd'hui encore, je n'y vois pas moins clair... Et pourtant il n'y a pas d'apparence que je me corrige.

10 août.

Je pourrais mener ici la vie la plus douce et la plus heureuse, si je n'étais pas un insensé. Rarement des circonstances aussi favorables que celles où je me trouve, se sont réunies pour combler la félicité d'un homme; tant il est vrai, hélas, que le bonheur ou le malheur prennent leur source dans notre âme ! Faire partie d'une charmante famille, me voir aimé du père comme un fils, chéri des enfants comme un père, et de Charlotte... et ce noble et digne Albert qui ne trouble cette vie calme par aucun mouvement d'humeur, qui m'a voué une amitié si cordiale, pour qui je suis peut-être, après Charlotte, ce qu'il aime le mieux au monde ! — Wilhelm, il y aurait plaisir à nous entendre, lorsque nous nous promenons tous les deux et que nos entre-

tiens roulent sur Charlotte. Le monde peut-être ne trouverait rien de plus ridicule que notre situation; et cependant il y a de ces moments d'épanchements où les larmes me viennent aux yeux, c'est quand il me parle de la digne mère de Charlotte, et qu'il me raconte comment, à son lit de mort, elle confia à sa fille son ménage et ses enfants, en lui recommandant à lui, Albert, cette fille bien-aimée; comment, depuis ce jour, Charlotte parut animée d'un nouvel esprit et devint, pour les soins de l'intérieur, comme pour toute chose, une véritable mère de famille; comment enfin, loin de perdre son temps à des futilités, elle se montre sans cesse active et laborieuse, sans que sa bonne humeur l'abandonne jamais. — Pendant qu'il me parle ainsi, je marche à côté de lui, je cueille des fleurs sur la route et j'en compose avec soin un bouquet; puis je les jette dans le torrent et je me plais à les suivre des yeux, quand elles descendent lentement au fond de l'abîme. — Je ne sais si je t'ai écrit qu'Albert doit rester ici; car il obtiendra de la cour, où il paraît être fort bien vu, un emploi d'un revenu assez honnête. Pour l'ordre et l'aptitude aux affaires, je connais peu de personnes qui lui soient comparables.

19 août.

Albert est certainement le meilleur homme qui soit au monde. J'ai eu hier avec lui une singulière scène. J'étais allé le voir pour lui dire adieu, car il m'était venu l'idée de faire une excursion à cheval dans les montagnes — c'est même de là que je t'écris. — En allant et venant dans sa chambre, j'aperçus ses pistolets : « Prête-moi ces armes pour mon voyage, lui dis-je. — Je ne demande pas mieux, répondit-il, si tu veux te donner la peine de les charger toi-même, car elles ne sont là que pour la forme. » Je détachai un des pistolets pendant qu'il continuait ainsi : « Depuis que ma prévoyance m'a joué un vilain tour, je ne veux plus m'occuper de ces instruments dangereux. »

Je fus curieux de savoir ce qui lui était arrivé.

« J'étais allé passer, me dit-il, près de trois mois à la campagne, chez un de mes amis; j'avais une paire de pistolets non chargés; ce qui ne m'empêchait pas de dormir sans crainte des voleurs. Mais un jour que le temps était pluvieux et que je ne savais que faire, j'ignore à quel

propos, il me vint dans l'idée que nous pourrions être attaqués, que j'aurais besoin de ces pistolets et que... — enfin tu sais comment ces idées-là nous viennent — je les donnai donc au domestique pour les nettoyer et les charger. Tout en s'acquittant de cette besogne, cet homme se mit à jouer avec une servante, et le voilà qui veut lui faire peur; tout à coup, Dieu sait comment, le pistolet part, pendant que la baguette était encore dans le canon, et cette baguette va frapper la servante à la main droite, où elle lui fracasse le pouce. J'ai eu le chagrin d'entendre les lamentations de la pauvre fille, et par dessus le marché j'ai dû payer le chirurgien; aussi, depuis cette époque, mes armes ne sont jamais chargées. Je te demande donc, mon cher, à quoi sert la prévoyance; le malheur qui arrive n'est jamais celui qu'on a prévu. Cependant... »

Tu sais, Wilhelm, que j'aime beaucoup Albert, mais je ne digère pas ses *cependant*. Je veux bien que toute règle générale ait des exceptions; mais tel est l'esprit de justice et de bonne foi de cet excellent homme, que lorsqu'il craint d'avoir avancé quelque chose d'exagéré, de trop général ou de douteux; il ne cesse de limiter sa proposition, de la modifier, d'y ajouter, d'y retrans-

cher, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien. Or, en cette occasion, il finit par se perdre dans ses commentaires; mais je ne l'écoutais plus et je tombai dans mes rêveries; puis, tout à coup, je m'appliquai machinalement le canon du pistolet sur le front, au-dessus de l'œil droit.

« Fi! s'écria Albert en me prenant le pistolet des mains, qu'est-ce que cela signifie? — Bon! il n'est pas chargé, répondis-je. — Eh! qu'importe? reprit il avec impatience; je ne comprends pas qu'un homme soit assez fou pour avoir l'idée de se brûler la cervelle; le simulacre seul m'irrite malgré moi.

— Bon! lui répliquai-je, vous voilà bien tous tant que vous êtes! Vous ne pouvez raisonner d'une chose sans déclarer tout d'abord, d'un ton d'oracle: *Ceci est fou; cela est sage; ceci est bon; cela est mauvais*. Que veut-on dire par là? Avez-vous commencé par approfondir les secrets motifs d'une action humaine? Savez-vous démêler avec certitude les raisons qui l'ont fait commettre, qui ont dû forcément la faire commettre? Si vous preniez d'abord ce soin, vous seriez moins prompts dans vos jugements.

— Tu conviendras pourtant avec moi, dit Albert, qu'il y a de certaines actions qui sont et

restent toujours criminelles, quels que soient les motifs qui les ont déterminés. »

Je voulus bien lui accorder ce point, tout en haussant les épaules.

« Cependant, mon cher, continuai-je, à cet égard même tu admettras bien encore quelques exceptions. Ainsi, le vol est certainement un crime; mais le malheureux qui, pour ne pas mourir de faim, lui et sa famille, se laisse aller à voler, mérite-t-il le châtement ou la pitié? Qui jettera la première pierre à l'époux outragé qui, dans sa juste fureur, tue une femme infidèle et avec elle l'infâme séducteur? A la jeune fille qui, dans un moment de délire, s'abandonne aux enivrantes séductions de l'amour? Nos lois mêmes, si froidement sévères, se laissent toucher et modèrent leur rigueur.

— Ceci est tout autre chose, reprit Albert; l'homme emporté par une passion violente, perd la faculté de réfléchir, et peut, dès lors, être considéré comme un insensé ou comme un être en état d'ivresse.

— Oh! les gens raisonnables! m'écriai-je, les voilà bien! passion! ivresse! folie! Voyez-vous ces hommes sages et moraux injurier sans pitié l'ivrogne et se détourner avec horreur de l'insensé! passer outre, comme le prêtre, ou remer-

cier Dieu, comme le pharisien, de ne les avoir pas faits semblables à l'un d'eux? Moi aussi, j'ai été plus d'une fois ivre, et plus d'une fois aussi mes passions ont touché à la démence, et je ne regrette pas d'avoir passé par ces deux états; car j'ai appris à comprendre, par l'exaltation qu'ils inspirent, comment tous les hommes de haute portée qui ont fait quelque chose de grand, quelque chose qui paraissait impossible, ont pu être honnis par la foule comme des ivrognes ou des aliénés. — Et même, à ne prendre que la vie ordinaire, quand quelqu'un conçoit une entreprise généreuse, hardie, qui étonne, n'est-il pas insupportable d'entendre dire autour de soi; il faut que cet homme soit ivre ou fou! — Ah! rougissez donc alors, vous qui n'êtes pas ivres! rougissez donc, vous qui êtes sages!

— Voilà encore de tes extravagances! dit Albert; tu exagères toujours! En tout cas, tu aurais au moins tort d'assimiler le suicide, dont nous nous occupons en ce moment, à des actions grandes et héroïques, le suicide qu'on ne peut considérer que comme une lâcheté; car il est certes plus facile de se débarrasser de la vie que de la supporter avec courage, lorsqu'elle est pleine de tourments.»

J'avais envie de rompre l'entretien; car rien ne m'exaspère davantage que d'entendre débiter un lieu commun de convention, quand je parle, moi, d'abondance de cœur. Pourtant je me contents. C'est que je l'avais déjà entendu tant de fois, ce lieu commun, et tant de fois déjà il m'avait impatienté!

Je lui répliquai avec un peu de vivacité:

« Ah! tu appelles cela une lâcheté! Mais, je t'en conjure, ne te laisse pas abuser par l'apparence. Ce peuple qui gémit sous le joug insupportable d'un tyran, oserais-tu l'appeler lâche, lorsque poussé à bout, il se lève et brise ses chaînes? Un homme voit sa maison envahie par l'incendie; dans cette extrémité, tous ses muscles se roidissent, ses forces sont doublées, et il transporte aisément des fardeaux que de sang-froid il aurait eu peine à soulever! Et cet autre qui, bouillant d'indignation pour un outrage, se bat contre six hommes et les met en fuite, iras-tu aussi l'appeler lâche? — Eh! mon cher, si une suite d'effets ordinaires constitue le courage, comment des efforts surnaturels impliqueraient-ils le contraire?

— Je te demande pardon, dit Albert en me regardant fixement; mais les exemples que tu viens

de me citer ne me semblent pas du tout applicables à la question.

— C'est possible, répondis-je; souvent déjà on a reproché à ma logique de toucher à la divagation. Voyons donc si nous pourrions nous représenter d'une façon plus nette ce qui se passe dans l'esprit de l'homme, quand il se décide à rejeter le fardeau de la vie, ce fardeau si doux pour tant d'autres; car nous n'avons réellement le droit de juger une chose, que lorsque nous sommes bien en état de la comprendre.

» La nature humaine, poursuivis-je, a ses bornes; elle peut tout supporter jusqu'à un certain point : joie, douleur, souffrances; mais ce point dépassé, elle succombe. Il n'est donc pas question de savoir ici si une personne est faible ou forte en général, mais si elle est capable de supporter telle ou telle somme de souffrances — physiques ou morales, peu importe — il est donc, selon moi, aussi ridicule de dire d'un homme qui se débarrasse de la vie : c'est un lâche, que d'appeler ainsi celui qui meurt d'une fièvre maligne.

— Voilà bien le plus étrange paradoxe! s'écria Albert.

— Pas si étrange que tu veux bien le croire, répondis-je. Tu conviens, n'est-ce pas, que l'on

appelle maladie mortelle celle qui attaque le corps avec une violence telle que les forces vitales sont en partie détruites et en partie affaiblies, de sorte qu'aucune crise salutaire ne saurait rétablir l'équilibre d'où dépend le cours régulier de la vie. Eh bien, mon cher ami, appliquons la même observation à l'esprit; considérons l'homme dans sa faiblesse; remarquons comment certaines impressions agissent sur lui, comment certaines idées le pénètrent et l'envahissent, jusqu'à ce que la passion, toujours plus puissante, annihile toute sa force de volonté et le terrasse, et vainement des gens raisonnables et de sang-froid, voyant le péril moral de cet infortuné, essayeront de lui donner des conseils; ils ne lui seront pas plus utiles qu'un homme en bonne santé ne le serait à un malade, à qui il voudrait communiquer une parcelle de sa propre force. »

Mais je m'aperçus que j'avais trop généralisé mes idées pour Albert. Je lui rappelai la mort récente d'une jeune fille qui s'était noyée, et je lui racontai cette douloureuse histoire.

« C'était une bonne et simple créature, vivant dans le cercle étroit de ses occupations domestiques, travaillant toute la semaine, et ne connaissant pas d'autre plaisir que de se parer le di-

manche de quelques modestes atours, pour aller se promener avec ses compagnes aux environs de la ville, et quelquefois peut-être danser les jours de grandes fêtes. Elle passait le reste de ses heures de loisir à jaser avec des voisines, sur les suites de telle rixe entre les gens du pays, ou à écouter tel propos médisant. Cependant la force de l'âge développe chez elle des aspirations toutes nouvelles, qu'encouragent les cajoleries des hommes. Peu à peu, ses premiers plaisirs lui deviennent insipides, jusqu'à ce qu'enfin elle rencontre un homme, vers lequel un sentiment inconnu l'entraîne avec une force irrésistible. Elle met en lui toutes ses espérances, elle oublie tout ce qui l'entoure; elle ne voit plus, n'entend plus, ne cherche plus que lui seul, elle ne respire que pour lui. Comme elle n'a pas été corrompue par les frivoles jouissances de la vanité et de la coquetterie, ses désirs ne s'égareront pas et vont droit à leur but avoué. Elle veut être unie à lui par un lien indissoluble, trouver dans cette union tout le bonheur qui lui manque, et réaliser ainsi l'unique rêve de sa vie. Des promesses, mille fois renouvelées, changent ses espérances en certitudes, de tendres caresses avivent la flamme de son cœur et exaltent sa tête; enivrée de délices, elle nage

au sein des félicités dont le mirage la transporte, elle tend les bras pour les saisir... et c'est alors que son amant l'abandonne!.. Attérée, glacée d'épouvante, elle est tout à coup devant un abîme... une obscurité profonde, l'environne... aucun espoir, aucun avenir, aucune consolation! Car celui qui est parti était sa vie, toute sa vie. Elle ne voit pas tout ce vaste monde qui est autour d'elle, ni la foule des êtres qui pourraient remplir la place vide; elle se sent isolée, abandonnée dans un désert... et alors, aveuglée par le désespoir, hâlante sous son fardeau d'angoisses, elle se précipite tête baissée dans la mort, refuge suprême de tous les êtres, terme de toutes les agonies.

» Voilà, Albert, voilà l'histoire de bien des créatures, et dis-moi maintenant si la passion ne suit pas ici la même marche que la maladie. La nature, tu le vois, ne trouve aucune issue au labyrinthe que tracent autour d'elle les actions combinées des forces destructives, poussées à leur dernière puissance. Il faut bien alors que l'homme meure.

» Malheur à qui oserait dire de cette femme : « L'insensée! si elle eût laissé faire le temps, son désespoir se serait calmé, elle aurait trouvé bientôt quelqu'autre amour pour la consoler! » —

C'est absolument comme si on disait : « L'insensé qui meurt de la fièvre ! S'il avait attendu que ses forces fussent revenues, que son sang se fût purifié, tout le désordre de l'organisme se serait apaisé, et aujourd'hui il vivrait encore. »

Albert, qui ne trouvait pas non plus cette comparaison assez concluante, me fit plusieurs objections, celle-ci entre autres : je ne lui parlais là que d'une jeune fille simple et bornée ; mais il ne pouvait admettre qu'on fit valoir des excuses analogues pour un homme d'esprit et de tête, dont les facultés plus étendues lui permettent d'examiner les choses à tous leurs points de vue.

— Eh ! mon ami, m'écriai-je, l'homme est toujours l'homme ! la petite dose d'esprit que l'un possède plus que l'autre, pèse de bien peu dans la balance, quand les passions sont en jeu et que les bornes assignées à la nature humaine sont dépassées ! Il y a plus, c'est que... mais nous discourrons de cela un autre jour, lui dis-je en prenant mon chapeau. — Oh ! mon cœur était si plein !.. — C'est ainsi que nous nous séparâmes... sans nous être entendus. — Il est bien difficile, en ce monde, de s'entendre !..

15 août.

Une vérité incontestable, c'est que rien dans ce monde ne nous rend nécessaire les uns aux autres comme l'amour. Je sens que Charlotte souffrirait de me perdre... et les enfants?... ils ne comprennent pas comment il pourrait se faire que je ne revinsse pas le lendemain. J'étais venu aujourd'hui pour entendre Charlotte jouer du clavecin ; mais les enfants ne m'en laissèrent pas le loisir. Ils me tourmentèrent en me demandant un conte de fée... et Charlotte elle-même se joignit à eux. Je leur distribuai leur goûter, qu'ils acceptent maintenant aussi volontiers de ma main que de celle de Charlotte ; puis, je leur racontai l'histoire de la belle princesse, servie par des mains enchantées. J'apprends beaucoup à cet exercice-là, je t'assure, et je m'étonne toujours de l'impression que produisent sur les enfants ces sortes de récits. Comme il m'arrive quelquefois d'inventer un incident que j'oublie, si, par hasard, je répète plus tard le même conte, les enfants en font la remarque et s'écrient : C'était autrement la dernière fois ! — Aussi, je m'appli-

que maintenant à réciter mes contes sans variation aucune, avec les mêmes intonations et les mêmes gestes. Ceci m'a fait comprendre qu'un auteur nuit indubitablement au succès de son œuvre, lorsqu'il y fait des changements à une seconde édition, quand bien même ces retouches la rendraient meilleure. La première impression nous trouve toujours faciles, et l'homme est ainsi fait qu'on peut lui faire accepter d'emblée les choses les plus romanesques et les plus incroyables; mais une fois qu'il s'en est accommodé, malheur à celui qui voudrait les altérer ou les amoindrir dans son esprit!

18 août.

Est-il donc de nécessité absolue, que ce qui fait la joie de l'homme doive être aussi la source de ses maux?

Cette vive et ardente sensibilité de mon âme, qui se répandait sur toute la nature vivante et qui m'inondait d'une telle volupté que tout l'espace embrassé par ma vue me semblait un paradis, est devenu pour moi un cruel instrument de supplice, c'est comme une sorte de mauvais gé-

nie, dont l'obsession ne me laisse plus de repos! Naguère encore, lorsque du haut du rocher, je contempiais au delà du fleuve, la fertile vallée se déployant jusqu'à la chaîne des collines, quand je voyais tout germer, tout éclore. Quand j'admirais ces montagnes ombragées de grands arbres touffus depuis leur pied jusqu'à leur cime, ces vallons semés de riants bosquets, l'eau limpide de la rivière coulant doucement entre des roseaux agités, et réfléchissant le léger nuage que la brise du soir balance dans les airs; quand j'entendais le gazouillement de ce peuple d'oiseaux qui anime la forêt, et le bourdonnement des essaims de mouches qui voltigent joyeusement dans le dernier rayon du soleil couchant, dont les reflets empourprés dorent les lourdes ailes du hanneton qui s'élève de l'herbe; tout ce bruissement, tout ce mouvement dont j'étais entouré, ramenaient ma pensée sur mon rocher, où la mousse qui arrache sa nourriture à la pierre, où le genêt qui s'étire le long d'un aride bloc de sable, me révélaient aussi cette vie intérieure, mystérieuse et toute-puissante de la nature! Comme mon âme ardente embrassait bien alors ce magnifique ensemble! Comme au spectacle de cette surabondance de vitalité, elle se sentait illuminée! et

comme les majestueuses formes du monde infini se réfléchissaient et s'agitaient en elle! — Oui, d'énormes montagnes me dominaient, des précipices se creusaient à mes pieds, des torrents formés par les orages venaient s'y perdre, et partout, dans la profondeur des monts et des forêts, je voyais à l'œuvre les forces merveilleuses de la création; partout, sur la terre et sous le ciel, je voyais fourmiller les innombrables espèces d'êtres vivants! Tout, tout est peuplé sous mille aspects différents? — Et puis, les hommes, dans leurs chétives maisonnettes, vont se pavanant, se faisant illusion les uns aux autres, et s'imaginent gouverner ce vaste univers! Pauvre insensé qui mesure tout à ta propre taille, et qui estimes le monde si peu de chose, parce que tu es si petit! Depuis les pics inaccessibles où jamais le pied de l'homme n'a posé son empreinte, jusqu'aux extrémités de l'Océan inconnu, souffle l'esprit de celui qui crée éternellement! et ce souffle réjouit chaque atome qui le sent et qui vit! — Oh! dans ces temps heureux, combien de fois ai-je désiré m'élancer sur les ailes de l'oiseau qui passait au-dessus de ma tête, jusqu'aux rivages du fleuve immense de la création, pour aller boire la vie dans la coupe écumante de l'infini et faire descendre, ne fût-ce

qu'un moment, dans mon étroite poitrine, une seule goutte de la félicité ineffable de l'Être qui produit tout en lui-même et par lui-même!

Ah! frère, le souvenir seul des heures que j'ai passées ainsi me soulage! Mes efforts pour me rappeler et pour rendre ces sensations inexprimables élèvent mon âme au-dessus d'elle-même...; mais en même temps ils me font mieux sentir peut-être les angoisses de mon état présent.

Un rideau s'est tiré devant moi... le spectacle de la vie infinie s'est changé en une tombe éternellement ouverte! Peut-on dire : ceci est, quand tout passe, quand tout passe et s'écroule avec la rapidité de l'éclair, quand tout être conserve si peu de temps la somme de forces vitales qu'il possédait, et se voit entraîné par le courant, englouti par l'abîme, écrasé contre le rocher? Il n'y a pas une seconde qui ne te dévore, toi et les tiens, pas une seconde qui ne te rende à ton tour et qui ne doive te rendre destructeur! Ta plus innocente promenade coûte la vie à mille pauvres insectes; un seul de tes pas bouleverse le long travail des fourmis et détruit tout un petit monde. Ah! ce qui m'émeut, ce qui me mine le cœur, ce ne sont pas ces grandes et rares catastrophes, les inondations, les tremblements de

terre qui engloutissent nos villes; non? c'est cette force d'anéantissement que la nature contient en elle-même, en vertu de laquelle toute chose créée est aussitôt détruite, ou par soi-même, ou par ce qui l'entoure... Voilà ce qui me condamne à errer en proie à mille tourments! Cieux, terre, puissances actives qui m'environnez, je ne vois en vous qu'un monstre sans cesse dévorant et sans cesse affamé!

21 août.

Vainement le matin, quand je m'arrache à un pénible rêve, je tends les bras vers elle; et la nuit, lorsqu'un songe heureux et innocent m'a abusé, quand j'ai cru être assis près d'elle sur la prairie, tenant sa main et la couvrant de baisers, vainement je la cherche à côté de moi... hélas!.. quel réveil! un torrent de larmes s'échappe de mes yeux, et je pleure sur le sombre avenir qui m'attend!

22 août.

Je suis bien malheureux, Wilhelm; j'ai perdu toute mon énergie, je suis tombé dans une sorte d'abattement inquiet... Je ne puis rester inactif, et cependant je ne me sens capable de rien faire. Je n'ai plus d'imagination, plus de sensibilité; la nature ne m'impressionne plus, et les livres m'inspirent du dégoût. Ah! quand nous nous manquons à nous-mêmes, tout nous manque! Bien souvent, je te le jure, j'ai désiré être un simple journalier, afin d'avoir le matin en me réveillant, un but, une perspective, une espérance pour la journée. Souvent aussi j'envie le sort d'Albert, que je vois plongé dans ses parchemins, il me semble que si j'étais occupé comme lui, je me trouverais heureux! L'idée m'est déjà venue plusieurs fois de t'écrire, et de m'adresser aussi au ministre pour redemander cette place à l'ambassade, puisque tu m'assures qu'on ne me la refuserait pas. Je le crois aussi; car le ministre m'a témoigné autrefois de l'intérêt; souvent même il m'a engagé à prendre quelque emploi. Il m'arrive parfois d'y être tout

disposé pendant une heure ou deux; mais ensuite quand je réfléchis, je me rappelle la fable du cheval qui se laisse seller et brider, pour n'en venir qu'à être excédé de fatigue, et alors je ne sais plus à quoi me résoudre... — Hélas, mon cher, cette velléité qui me prend par instants de changer de position, ne vient-elle pas d'une agitation intérieure qui, je le crains bien, me suivra partout?

28 août.

Il est évident que si ma maladie était susceptible de guérison, ces braves gens en viendraient à bout. C'est aujourd'hui l'anniversaire de ma naissance, et j'ai reçu de grand matin un petit paquet de la part d'Albert. Je l'ouvre, et la première chose qui frappe mes yeux, c'est un des nœuds de rubans roses que Charlotte portait lorsque je la vis pour la première fois. — Je les lui avais bien souvent demandés depuis. — J'y trouvai aussi deux petits volumes in-12; c'était l'Homère, de Welstein, édition que j'avais souvent souhaitée, pour ne pas me charger, à la promenade, de celle d'Ernesti. Tu vois comme ils pré-

viennent mes désirs, comme ils me prodiguent ces petites attentions délicates et amicales, bien autrement précieuses que certains présents magnifiques, dont la vanité du donateur se plaît souvent à nous humilier. Je baise ce nœud mille et mille fois, et dans chaque baiser j'aspire le souvenir des délices que je goûtai pendant ce peu de jours si rapides, hélas! et à jamais passés! Wilhelm, il faut l'avouer, et je n'en murmure pas, les fleurs de la vie ne sont que des illusions. Combien se fanent sans laisser le moindre vestige! qu'il y en a peu qui produisent des fruits; et parmi ces fruits, combien y en a-t-il qui parviennent à la maturité! — et pourtant, s'il s'en trouve quelques-uns... Ah! frère, pouvons-nous bien voir des fruits mûrs et les dédaigner, les laisser se flétrir sans en jouir!..

Adieu, — l'été est superbe. Je grimpe parfois sur les arbres du verger de Charlotte, je prends une longue perche pour atteindre les branches les plus élevées, et j'abats les fruits. Charlotte est au pied de l'arbre, et les reçoit à mesure que je les jette.

30 août.

Malheureux! n'es-tu pas en démence? ne cherches-tu pas à te tromper toi-même? où te mènera cette passion frénétique et sans but? Je n'adresse plus de prières qu'à elle; mon imagination ne me représente plus d'autre image que la sienne; et tous les objets qui m'entourent n'existent à mes yeux que par leurs rapports avec elle! C'est ainsi seulement que je me crée quelques instants de bonheur... jusqu'à ce que je sois forcé d'abandonner ma chimère. — Ah! Wilhelm, où m'emporte souvent mon cœur! Lorsque, assis à côté d'elle, j'ai passé deux ou trois heures à contempler ses traits, son maintien, à m'enivrer de l'accent céleste de ses paroles, peu à peu tous mes sens s'embrasent, ma vue se trouble, je n'entends plus qu'à peine, ma gorge se serre, comme sous une étreinte violente, et mon cœur par ses battements multipliés cherche à donner de l'air à ma poitrine comprimée... elle, cependant, augmente innocemment mon trouble... — c'est au point, Wilhelm, que je ne sais souvent si j'existe encore! — et dans de pareils moments, si la

douleur ne se fait pas jour, si Charlotte ne m'accorde pas la misérable consolation de pleurer sur ses mains et de soulager un peu mon cœur oppressé, il faut que je m'éloigne, que je fuie, que j'aille errer dans les champs, que je m'égaré sur quelque montagne escarpée, que je me fraie un passage à travers des taillis inextricables, au risque de me déchirer aux ronces des haies épineuses... alors seulement je me sens un peu mieux... un peu!.. Souvent, accablé de fatigue et de soif, je tombe sur le chemin, et j'y reste étendu... Souvent aussi, la nuit, je m'assieds sur quelque tronc tortueux pour reposer un instant mes pieds meurtris, et là, je m'assoupis, aux rayons de la lune, d'un sommeil haletant et pénible... — O Wilhelm! le réduit solitaire d'une cellule, le cilice et la ceinture d'épines seraient un soulagement après lequel je soupire... — Adieu... je ne vois à tant de misères d'autre terme que la mort.

3 septembre.

Il faut partir! je te remercie, Wilhelm, d'avoir fixé mon irrésolution, voilà quinze jours que j'ai formé le projet de la quitter. Oui, décidément il

faut partir. — Elle est de nouveau à la ville, chez une vieille amie, — et Albert — et... il faut partir!

10 septembre.

Quelle nuit, mon ami, quelle nuit affreuse j'ai passée! à présent je puis supporter, je ne la reverrai plus!.. Oh! que ne puis-je voler dans tes bras, mon ami, et t'exprimer par mon désespoir et mes torrents de larmes, tout ce qui bouleverse mon pauvre cœur!.. me voici seul; je cherche à prendre haleine, à me calmer; j'attends l'aube du jour; car au lever du soleil les chevaux seront à ma porte. Hélas! elle dort d'un sommeil paisible, sans se douter qu'elle ne me reverra jamais! Je me suis arraché d'auprès d'elle; j'ai eu la force. pendant un entretien de plus de deux heures, de ne pas trahir mon projet. — Et quel entretien! — Albert m'avait promis de se trouver au jardin avec Charlotte, aussitôt après le souper. J'étais sur la terrasse, sous les hauts marronniers, contemplant le soleil, que je voyais pour la dernière fois se coucher au fond de cette riante vallée et

réfléchir dans le limpide miroir du fleuve. Je m'étais si souvent trouvé avec elle, admirant ce sublime spectacle, et maintenant!.. — J'allais, je venais dans cette allée que j'aimais tant; un attrait sympathique m'y avait tant de fois amené, même avant que je connusse Charlotte!.. et comme nous fûmes heureux, au commencement de notre liaison, de découvrir mutuellement notre prédilection pour ce site enchanteur, un des plus admirables que jamais la nature et l'art aient créés!

D'abord, entre les marronniers, on découvre un paysage délicieux... mais je me le rappelle, je t'ai déjà parlé de cet endroit; je t'ai déjà décrit cette allée que bordent deux murailles de char mille, et qui va toujours en s'obscurcissant à mesure qu'on approche d'un bosquet qu'elle traverse, pour aboutir à un joli cabinet de verdure qui vous invite à goûter les charmes de la solitude. Je crois sentir encore l'impression qui me saisit lorsque, par un beau soleil de midi, je pénétrai là pour la première fois. Je pressentais vaguement de quelles félicités et de quelles douleurs ce serait pour moi le théâtre.

J'étais depuis une demi-heure environ livré tour à tour aux cruelles et aux douces pensées de

l'absence et du retour, quand je les entendis monter sur la terrasse. Je courus au devant d'eux, je saisis sa main en tremblant, et je la portai à mes lèvres. A peine fûmes-nous en haut que la lune apparut derrière les buissons des collines. Tout en causant de choses et d'autres, nous arrivâmes insensiblement jusqu'à l'asile sombre dont je viens de te parler. Charlotte y entra et s'assit, Albert se plaça près d'elle, et moi de l'autre côté, mais mon agitation m'empêcha de rester longtemps en place; je me levai, je me tins debout devant elle, puis je fis quelques pas, puis enfin je me rassis. L'état de mon cœur était inexprimable. Charlotte me fit remarquer le superbe effet de lune, qui, à l'extrémité de la charmille, inondait de clarté toute la terrasse; coup d'œil magique, d'autant plus saisissant que nous étions nous-mêmes enveloppés d'obscurité. Nous gardâmes quelque temps le silence, et Charlotte le rompit la première : « Jamais, dit-elle, non, jamais je ne me promène au clair de lune, sans songer à ceux des miens qui ne sont plus, et sans concevoir, avec l'idée de la mort, le sentiment d'un avenir éternel. Nous renaîtrons au delà de la tombe, ajouta-t-elle d'un accent sublime d'émotion, mais nous retrouverons-nous, Werther? nous

reconnaitrons-nous? qu'en pensez-vous, mon ami? qu'en dites-vous?

— Charlotte! m'écriai-je en lui tendant la main, tandis que mes yeux se remplissaient de larmes, nous nous reverrons... oui, nous nous reverrons dans cette vie et dans l'autre!

Je ne pus en dire davantage.

Ah! Wilhelm! fallait-il qu'elle me fit une pareille question, au moment où j'avais le cœur déchiré par l'idée d'une séparation si cruelle?

« Ces chers amis dont nous sommes séparés, continua-t-elle, savent-ils quelque chose de nous? savent-ils si nous sommes heureux, si nous nous souvenons d'eux, si nous les aimons toujours? Oh! l'image de ma mère est toujours auprès de moi, lorsque le soir je suis tranquillement assise au milieu de ses enfants, de ses enfants devenus les miens; car ils sont là autour de moi, comme autrefois ils étaient autour d'elle. Émue jusqu'aux larmes, je lève alors les yeux au ciel, en souhaitant que de là-haut elle puisse un moment jeter un regard sur nous, et se réjouir en me voyant tenir la promesse que je lui ai faite à son heure dernière, de servir de mère à ses enfants! Avec quelle émotion je m'écrie alors : pardonne, chère mère, si je te remplace si imparfaitement! hélas!

je fais tout ce que je puis ; ils sont vêtus et nourris, et ce qui vaut mieux encore, chéris et bien choyés. Chère sainte, puisses-tu voir la douce union qui règne entre nous, et tu rendras alors de ferventes actions de grâces à ce Dieu que tu implorais à l'heure suprême, avec des larmes amères, pour le bonheur de tes enfants ! »

Voilà ce qu'elle disait, Wilhelm ; mais qui pourrait te répéter comment elle le disait ? Quelle plume pourrait te rendre, par des lettres froidement tracées, ces effusions d'une tendresse inspirée ?

Albert l'interrompit avec douceur : « Cela vous émeut trop, dit-il, chère Charlotte ; je sais que votre cœur se complait dans ces idées, mais, je vous en prie... »

— O Albert ! reprit-elle, je sais, moi, que vous n'avez pas non plus oublié ces soirées, où nous étions assis avec elle autour de notre petite table ronde, pendant que mon père était en voyage. — Les enfants étaient couchés ; vous aviez souvent un bon livre devant vous ; mais il vous arrivait rarement de nous en lire quelques passages ; l'entretien de cette âme d'élite, de cette femme si noble, si douce et en même temps si enjouée, n'était-il pas préférable à tout ? Dieu voit les lar-

mes secrètes dont j'accompagne souvent mes prières pour qu'il daigne me rendre semblable à ma mère !

— Charlotte ! m'écriai-je en me jetant à ses pieds et en saisissant sa main que j'arrosai de mes pleurs, Charlotte ! la bénédiction de Dieu plane sur vous avec l'esprit de votre mère !

— Si vous l'aviez connue ! dit-elle en me serrant la main !.. elle était digne d'être connue de vous.

Je crus que j'allais succomber à mes sensations... jamais parole plus grande, plus glorieuse n'a été prononcée sur moi.

« Et cette femme, continua-t-elle, fut enlevée à la fleur de l'âge, quand son plus jeune fils avait à peine six mois ! Sa maladie ne fut pas longue. Elle était calme, résignée. Ses enfants seuls l'inquiétaient, le dernier surtout. Quand elle sentit sa fin s'approcher, elle me dit : « Sois leur mère ! » Je le lui promis en lui donnant la main. « Tu promets beaucoup, ma fille, me dit-elle ; le cœur d'une mère et l'œil d'une mère ! Mais j'ai vu souvent, à tes pieuses larmes de reconnaissance, que tu comprenais la valeur de ces mots... Sois donc pour tes frères et sœurs une mère... et supplée, auprès de ton père, à la foi, à la soumission

d'une épouse... tu seras sa consolation... « Elle demanda après lui; mais il était sorti pour nous cacher la violente douleur qu'il ressentait. Pauvre père! il était anéanti! Vous étiez là, Albert, là; elle entendit quelqu'un marcher, demanda qui c'était, et vous fit approcher de son lit; comme elle nous regarda longtemps tous les deux, avec la douce et consolante pensée que nous serions heureux l'un par l'autre! Albert la saisit par la main et l'embrassa en s'écriant: « Heureux! oui, nous le serons! » et lui, si calme, il était tout ému, et moi, je me sentais hors de moi...

— Werther, reprit Charlotte, cette femme n'est plus! Mon Dieu, que cette pensée terrible me revient souvent! Se voir ainsi enlever ce qu'on a de plus cher dans la vie, personne ne le sent aussi vivement que les enfants. Les nôtres, bien longtemps après, se plaignaient encore *des hommes noirs qui avaient emporté maman*.

Charlotte se leva. Je n'étais plus à moi... je tremblais. Je restai assis, en retenant sa main. — Il faut rentrer, dit-elle, il est temps.

Elle voulut retirer sa main; je la retins avec plus de force. « Nous nous reverrons, m'écriai-je, oui, nous nous retrouverons, et sous quelque apparence que ce puisse être, nous nous re-

connaîtrons! Je m'en vais, continuai-je, je vous quitte, — lui dire pour toujours eût été au-dessus de mes forces — Adieu, Charlotte... adieu, Albert... nous nous reverrons.

— Demain, je pense, répondit-elle en plaisantant.

Ce *demain* me brisa le cœur. Ah! elle ne se doutait guère, quand elle retirait sa main de la mienne...

Ils redescendirent l'allée... Je les suivis du regard, à la clarté de la lune. Puis je tombai par terre en sanglotant. Je me relevai aussitôt, et je courus sur la terrasse, d'où j'aperçus encore, en bas, à la porte du jardin, sa robe blanche qui flottait dans l'ombre des hauts tilleuls. J'étendis les bras... et tout disparut.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

connaître! Je m'en vais, cependant, je vous
qu'elle... — Au dire pour toujours est au-dessus
de nos forces — Adieu Charlotte... adieu Albert...

nous nous reverrons.

— Adieu, je pars, répondit-elle en pleurant.

— Adieu, dit-il, en la regardant s'éloigner.

Le dernier me prit le cœur. Ah! elle ne se

doutait point d'être partie, elle était si sûre de la

suivre.

Le lendemain même l'aller... Je lui suivis du

gard à la char de la lune. Les je tombai par

terre en sanglant. Je me relevai aussitôt, et je

courus sur la barrière. Les j'aperçus encore, et

pas à la porte de l'église, sa robe blanche qui

flottait dans l'angle des hautes vitraux. L'église

est dans... et tout disparaît.

— Adieu, dit-il, en la regardant s'éloigner.

— Adieu, dit-il, en la regardant s'éloigner.

— Adieu, dit-il, en la regardant s'éloigner.

— Adieu, dit-il, en la regardant s'éloigner.

— Adieu, dit-il, en la regardant s'éloigner.

— Adieu, dit-il, en la regardant s'éloigner.

— Adieu, dit-il, en la regardant s'éloigner.

— Adieu, dit-il, en la regardant s'éloigner.

— Adieu, dit-il, en la regardant s'éloigner.

— Adieu, dit-il, en la regardant s'éloigner.

— Adieu, dit-il, en la regardant s'éloigner.

cela, que n'en ai-je pas de beaux! tous les
jours en échange la conscience en moi-même et
les péchés de la terre... — Adieu, dit-il, en la regardant s'éloigner.

SECONDE PARTIE.

— Adieu, dit-il, en la regardant s'éloigner.

20 octobre 1771.

Nous sommes arrivés hier ici. L'ambassadeur est indisposé et ne quittera pas la chambre de quelques jours. Tout irait bien s'il était plus sociable. Je remarque... oui, vraiment, je remarque que le sort m'a réservé à de dures épreuves. Mais bah! bon courage, un esprit léger supporte tout. Un esprit léger! ce mot me fait rire, quand je le trouve au bout de ma plume. Oh! que n'ai-je un peu plus de légèreté! je serais l'homme le plus heureux de la terre! Comment, lorsque tant d'autres, doués de bien peu de force et de talent, se pavanent devant moi, pleins de confiance en eux-mêmes, je désespère, moi, de ma force et de mon talent? Dieu puissant, qui m'as doté de tout

cela, que n'en as-tu retenu une partie, pour me donner en échange la confiance en moi-même et les bénéfices de la fatuité.

Patience, patience ; cela va déjà mieux ; car, je dois le dire, tu avais bien raison, mon ami. Depuis que je me traîne dans la foule et que j'observe comment les choses s'y passent, je commence à être plus content de moi. Car enfin, puisque nous sommes ainsi faits que nous comparons tout à nous-mêmes et nous-mêmes à tout, il s'ensuit que pour nous le bonheur ou le malheur n'existe que par les contrastes que nous voyons ou que nous croyons voir. Sous ce rapport, il n'est rien de plus dangereux que la solitude. Notre imagination, naturellement encline à s'exalter par la poésie, se crée des êtres chimériques tellement supérieurs à nous-mêmes, que le monde de nos rêves est bien autrement parfait que le monde réel. Et cela est tout simple : comme nous sentons les qualités qui nous manquent, nous sommes portés à attribuer ces qualités à d'autres, à qui nous prêtons, en outre, celles que nous avons nous-mêmes, avec tous les embellissements que l'idéal comporte. C'est ainsi que nous créons bien gratuitement des types de perfection dont la comparaison nous décourage.

Si, au contraire, sans regarder à droite ni à gauche, satisfaits de notre faiblesse et de notre misère, nous ne songeons qu'à arriver à notre but, nous nous trouvons souvent plus avancés en nous laissant porter par le courant, que ceux qui veulent aller contre vents et marées. — Après tout, c'est avoir le digne sentiment de soi-même que de chercher à n'être en arrière de personne, et même à devancer tout le monde.

56 novembre 1774.

Je commence à me trouver passablement bien ici, du moins à quelques égards. L'essentiel, c'est que j'ai beaucoup d'occupation ; et puis, ce grand nombre de personnages nouveaux, ce défilé de visages variés, composent une bigarrure bizarre, qui me distrait et me divertit. J'ai fait la connaissance du comte C***, un homme charmant, pour qui mon estime croît de jour en jour. C'est un esprit solide et vaste que les affaires n'ont rendu insensible ni à l'amitié ni à l'amour. Il s'est intéressé à moi à l'occasion d'une affaire dont j'avais à l'entretenir. Dès les premiers mots, il remarqua que nous nous entendions, et qu'il pouvait parler avec

moi comme il n'aurait pas fait avec tout le monde ; aussi ne puis-je trop me louer de la manière gracieuse et franche dont il en use envers moi. Il n'y a pas au monde de jouissance plus vive ni plus vraie que de voir une belle âme se mettre à découvert devant vous.

24 décembre 1771.

L'ambassadeur m'impatiente. Je l'avais bien prévu. C'est le sot le plus pointilleux qu'il soit possible de rencontrer. Marchant à pas comptés, minutieux comme une vieille femme, c'est un homme qui n'est jamais content de lui-même, et que pour cette raison personne ne peut contenter. J'ai le travail assez facile, et je n'aime guère à revenir sur ce que j'ai écrit ; eh bien, il est de force à me rendre un mémoire, en me disant : « C'est bien, mais revoyez-le ; on trouve toujours un meilleur tour de phrase, une expression plus juste à mettre à la place d'une autre. » — Alors, je l'enverrais de bon cœur à tous les diables. — pas un *et* ne doit être omis, pas une conjonction éludée ; il est l'ennemi juré des inversions ; malheur à moi quand il m'en échappe une par ha-

une par hasard ! Si vous ne construisez pas votre période suivant les vieilles routines de son style, il n'y est plus. C'est un supplice que d'avoir affaire à un pareil homme.

La confiance du comte de C*** est du moins une compensation. Il m'avoua franchement, il y a quelques jours, qu'il était mécontent de la lenteur et des irrésolutions de mon ambassadeur. Les personnes de cette trempe, dit-il, sont incommodées à eux-mêmes et aux autres, mais il faut en prendre son parti. C'est comme un voyageur qui a une montagne à franchir. Certainement, si la montagne n'était pas là, le chemin serait plus court et plus facile ; mais puisqu'elle y est, cette montagne, il faut bien se résigner à la traverser.

Mon ambassadeur s'aperçoit bien de la préférence que le comte me témoigne, et il en conçoit de l'aigreur. Il ne manque pas une occasion de me dire du mal de lui ; naturellement, je riposte à l'attaque, et ce débat envenime encore plus les choses. Hier, par exemple, il m'entreprit sur ce chapitre, et me trouva disposé à lui répondre. « Le comte, me dit-il, connaît assez bien le train des affaires du monde, il travaille avec facilité, c'est fort bien ; mais il manque de connaissances profondes, comme du reste, la plupart des beaux-

esprits. » — Et, sur ces derniers mots, il fit une mine qui voulait dire : « Hein ? sens-tu le trait ? » — Mais cela ne produisit sur moi aucun effet ; je méprise l'homme qui pense et parle de la sorte. Je lui tins tête, et je répondis avec une certaine vivacité que le comte était un de ces hommes dont le caractère aussi bien que les connaissances méritent toute espèce de considération. Je n'ai jamais connu personne, ajoutai-je, qui ait mieux réussi que lui à développer son esprit en l'appliquant à une infinité d'idées spéculatives, sans altérer en rien ses aptitudes à la vie pratique... Tout cela, pour son étroite cervelle, était du véritable hébreu ; et pour ne pas m'exposer à l'entendre déraisonner, je lui tirai ma révérence.

C'est à vous tous que je dois m'en prendre, à vous qui m'avez mis sous le joug, en me chantant sur tous les tons les bienfaits de l'activité. — L'activité ! — Si celui qui plante des pommes de terre et va vendre son blé au marché n'est pas cent fois plus utile que moi, je veux bien ramer encore dix ans sur cette galère où vous m'avez enchaîné.

Et cette pompeuse misère que je vois régner ici ! et l'ennui officiel de cette foule maussade qui se condamne à une gêne réciproque ! et cette

manie d'étiquette, cette jalousie des rangs qui fait que tous ces gens-là se surveillent et s'épient mutuellement pour gagner un peu les uns sur les autres !

Que de mesquines et de pitoyables petites passions, se donnant carrière avec une rare impudence ! Par exemple, il y a ici une femme qui parle à tout venant de sa noblesse et de tout ses grands biens. Un étranger se dirait : Voilà une folle à qui quelques quartiers de noblesse et quelques arpents de terre ont fait tourner la tête... Eh bien, cette femme est tout bonnement la fille d'un greffier au bailliage des environs.

Vois-tu, Wilhelm, je ne comprends rien à cette sottise espèce humaine, dont les prétentions orgueilleuses aboutissent si souvent à des bassesses.

Cependant, mon cher, je sens mieux de jour en jour quelle folie c'est de vouloir se faire juge des autres. J'ai déjà trop à faire à m'occuper de moi-même, moi dont le cœur est si gros d'orages ! Ah ! je laisserais volontiers chacun suivre sa route, pourvu qu'on voulût bien me laisser suivre la mienne !

Ce qui m'irrite le plus, ce sont ces misérables distinctions de classes. Certes, je sais aussi bien que tout autre combien est nécessaire une certaine

inégalité de rangs dans la société. Elle a des avantages dont je profite moi-même. Mais je ne voudrais pas qu'elle vint juste me heurter au moment où je pourrais encore goûter un peu de joie et trouver sur cette terre une ombre de bonheur. Dernièrement je fis connaissance à la promenade d'une demoiselle de B^{***}, charmante personne qui a conservé beaucoup de naturel au milieu de ce monde roide et guindé où elle passe sa vie. Nous prîmes mutuellement plaisir à notre entretien, et quand nous nous séparâmes, je lui demandai la permission d'aller la voir. Elle me l'accorda de si bonne grâce, que j'attendis à peine l'heure convenable pour me rendre chez elle. Elle n'est point de ce pays-ci et demeure chez sa tante. La physionomie de cette tante ne me plut pas. Cependant, je lui témoignai beaucoup de prévenances et je lui adressai constamment la parole. En moins d'une demi-heure, je découvris ce que la jeune fille m'avoua plus tard, c'est que la chère tante était dans un dénûment absolu de toutes les choses nécessaires à la vie, et qu'en fait de ressources, comme en fait d'esprit, elle n'avait qu'une longue suite d'aïeux et son rang, derrière lequel elle se retranche comme à l'abri d'un rempart. Pas d'autre récréation d'ailleurs que de regarder dédai-

gneusement les bourgeois du haut de son balcon. Cette femme a dû être belle dans sa jeunesse; mais elle a gaspillé sa vie, dont la meilleure part s'est passée à désoler par mille caprices plus d'un pauvre jeune homme, et l'autre à ployer à son tour sous le joug d'un vieil officier, compagnon de son âge d'airain, qui partagea avec elle une pension médiocre. Il mourut, et la voilà maintenant seule, dans l'âge de fer; si bien qu'on ne la regarderait même pas, si sa nièce n'était pas charmante.

8 janvier 1772.

Quels pauvres hommes que ceux dont l'âme tout entière réside dans le cérémonial! dont la seule préoccupation, pendant de longues années, est de trouver les moyens de conquérir une place au plus haut bout de la table!

Et ces futilités leur coûtent tant de labeur qu'ils n'ont plus de temps à donner à des affaires réellement sérieuses. La semaine dernière, une niaiserie pareille mit le désordre dans toute une fête.

Bien fous ceux qui ne s'aperçoivent pas que la place ne compte effectivement pour rien, et que

L'homme qui occupe la première joue bien rarement le premier rôle. Combien de rois sont gouvernés par leurs ministres ! combien de ministres par leurs secrétaires ! Et qui donc est le premier ? Je pense, moi, que c'est celui dont l'esprit est supérieur à celui des autres, et qui, par son caractère ou par son adresse, fait servir leur puissance et leurs passions à l'accomplissement de ses propres desseins.

20 janvier.

Il faut que je vous écrive, chère Charlotte, ici, dans la petite chambre d'une auberge de campagne, où j'ai cherché un refuge contre un violent orage. Depuis que je me trouve dans ce triste D***, parmi des gens étrangers, oui, tout à fait étrangers à mon cœur, je n'ai trouvé aucun instant où j'aie senti le besoin impérieux de vous écrire. Mais à peine entré dans cette cabane, dans ce réduit solitaire où la neige et la grêle fouettent les vitres, vous êtes devenue ma première pensée ; votre image s'est présentée devant mes yeux, votre souvenir, ô Charlotte, ce souvenir si vivant, si sacré, s'est emparé de moi tout à

coup et j'ai cru, mon Dieu, ressaisir toutes les joies de la première entrevue !

Si vous pouviez me voir, chère Charlotte, au milieu du flot de distractions qui m'assiège ! Comme toutes mes sensations s'émeussent et se flétrissent. Pas un moment d'abandon intime, pas le moindre épanchement du cœur ! rien ! rien ! Je suis là comme devant un spectacle de marionnettes. Je vois de petits hommes et de petits chevaux passer et repasser devant moi, et je me demande souvent si ce n'est pas une illusion d'optique. Je fais partie des personnages ; je joue aussi mon rôle. Mieux que cela, on me fait jouer, on me fait manœuvrer aussi comme un pantin. Quelquefois j'étreins mon voisin, je sens une main de bois, et je recule en frissonnant.

Le soir, je forme le projet d'aller jouir le lendemain d'un beau lever de soleil ; et le matin venu, je reste au lit. Je me promets, pendant la journée, d'admirer le soir un beau clair de lune, et le soir, je ne bouge pas de ma chambre. Je ne sais pas au juste pourquoi je me lève, ni pourquoi je me couche.

Le ressort qui donnait le mouvement à ma vie est brisé ! Le charme qui me tenait éveillé au

sein des nuits profondes, celui qui m'arrachait le matin au sommeil, est rompu !

Je n'ai rencontré ici qu'une créature digne du nom de femme : c'est mademoiselle de B***; elle vous ressemble, chère Charlotte, si toutefois l'on peut vous ressembler. — Oh ! allez-vous dire, il se mêle aussi de faire des compliments ! Oui, oui, cela est un peu vrai. Depuis quelque temps je suis fort galant... faute de pouvoir être autre chose. Comment donc, mais je fais de l'esprit, et les femmes prétendent que personne ne s'entend aussi bien que moi à louer... — Ajoutez : et à mentir, car l'un ne va pas sans l'autre. — Je vous parlais, je crois, de mademoiselle de B***; elle a beaucoup d'âme, et cette âme se réfléchit tout entière dans ses yeux bleus. Son rang lui pèse, parce qu'elle n'y trouve à satisfaire aucun des désirs de son cœur. Elle aspire à se trouver en dehors du tourbillon du monde, et nous passons des heures à rêver un bonheur sans mélange, au milieu d'un site champêtre... Ah ! combien de fois, Charlotte, ne l'ai-je pas forcée de vous admirer ! — Forcée ? — Non. — Son admiration est toute naturelle... elle a tant de plaisir à m'entendre parler de vous ! — Elle vous aime tant ! — Ah ! si j'étais assis à vos pieds, dans

votre petit parler !... vos chers petits enfants sautant autour de nous ! Et moi, quand ils deviennent trop bruyants, les rendant attentifs à quelque conte de fée bien effrayant. — Mais le soleil se couche majestueusement derrière les collines brillantes de neige... la tempête s'est apaisée... et moi... il faut que je rentre dans ma cage. — Adieu ! — Albert est-il auprès de vous ? — Et comment ? — Dieu me pardonne cette question !

8 février.

Nous avons depuis huit jours un temps affreux, et j'en suis bien aise ; car depuis que je suis ici, il n'a pas fait une seule belle journée sans qu'un importun soit venu me la ravir ou me la gâter. Au moins, quand il pleut à verse, quand il vente, ou gèle ou dégèle, je me dis : Le dedans ne peut pas être plus désagréable que le dehors. Si, au contraire, le soleil en se levant promet un temps superbe, je ne puis m'empêcher de m'écrier : Encore une faveur du ciel que ces gens-là peuvent venir t'enlever ! — Du

reste, il n'est rien ici-bas qu'ils ne s'enlèvent à eux-mêmes : santé, réputation, joie, repos ! Ils sacrifient tout comme à plaisir, et cela, soi-disant, dans les meilleures intentions du monde. — Souvent je serais tenté de les supplier à mains jointes de mettre moins de fureur à déchirer leurs propres entrailles.

17 février.

Je crains bien que mon ambassadeur et moi nous ne soyons pas longtemps d'accord. Cet homme-là est tout à fait insupportable. Sa manière de travailler et de conduire les affaires est si ridicule que je ne puis m'empêcher parfois de le contredire et même, dans l'occasion, d'en faire à ma tête, ce qui naturellement ne lui convient pas. Il s'en est plaint tout récemment à la cour, et le ministre m'a adressé quelques reproches, en termes fort doux, il est vrai ; mais ce n'en étaient pas moins des reproches, et j'étais décidé à donner ma démission, quand je reçus une lettre particulière de Son Excellence, lettre dont j'ai admiré le sens droit, la fermeté

et l'élevation. Tout en louant ma soif d'activité, un peu trop vive, ma disposition à agir sur les autres et à prendre part aux affaires, qu'il qualifie de noble ardeur chez un jeune homme ; il essaie, non de détruire cette ardeur, mais de la modérer et de la diriger dans un sens où elle peut trouver son emploi et produire d'heureux effets. Aussi, me voilà retrempe pour huit jours et réconcilié avec moi-même. Le calme de l'âme est une bien belle chose, mon ami ; malheureusement, c'est un joyau aussi fragile qu'il est rare et précieux.

20 février.

Que le Seigneur vous bénisse, mes chers amis, et qu'il vous accorde tous les jours de bonheur qu'il me retire ! Je te remercie, Albert, de m'avoir trompé. J'attendais l'annonce du jour de votre mariage, et je m'étais promis, ce jour-là, de détacher solennellement de la muraille le portrait de Charlotte pour le serrer. Mais vous voilà mariés, et son image est encore là. Eh bien ! elle y restera. Et pourquoi non ? Je sais

que la mienne est aussi restée près de vous. Mon souvenir n'est-il pas bien inoffensif? T'ai-je fait tort dans le cœur de Charlotte? N'ai-je pas?... oui, j'y tiens la seconde place; je veux, je dois l'y conserver. Oh! je deviendrais fou si elle pouvait oublier!... — Albert, l'enfer est dans cette pensée! — Adieu, Albert. — Adieu, ange du ciel, adieu, Charlotte!

15 mars.

Je viens d'être cruellement mortifié, et me voilà forcé de partir d'ici. J'en suis encore furieux! Maudit soit!... — Il n'y a plus à revenir là-dessus, et c'est encore à vous que je dois m'en prendre, à vous qui m'avez poussé, excité, tourmenté pour me faire accepter un poste qui ne me convenait pas et auquel je ne convenais pas davantage. Eh bien! voilà où j'en suis, et, pour que tu ne viennes pas encore me dire que j'exagère tout par ma susceptibilité, je vais, mon cher, te raconter ici le fait, comme un chroniqueur qui en dresserait procès-verbal.

Le comte de C*** m'aime, me distingue; on

le sait, et je te l'ai déjà dit cent fois; je dînais hier chez lui; c'était le jour de sa grande réception du soir, où ses salons sont ouverts à toute la haute noblesse du pays, circonstance à laquelle je n'avais guère songé; jamais, d'ailleurs, il ne m'était venu à l'esprit que nous autres subalternes nous n'y fussions pas tolérés.

Donc, ayant dîné chez le comte, je passai ensuite avec lui dans le grand salon, où nous causâmes en nous promenant en long et en large. Survint le colonel de B**, qui se mêla à notre conversation; puis, insensiblement, l'heure de la soirée arriva. Dieu sait que je n'y pensais pas le moins du monde. Entre alors très-haute et très-puissante dame de S**, avec son noble époux et leur oison de fille, à la gorge platée et au corps effilé. Ces dames, en passant devant moi, laissent tomber un regard dédaigneux de leurs nobles yeux noblement écarquillés, et me toisent du haut de leurs narines frémissantes. Comme je déteste cordialement cette race d'élite, je me préparai à tirer ma révérence pour sortir; j'attendais seulement que le comte fût délivré du sot bavardage dont on l'accablait, lorsque mademoiselle de B*** entra dans le salon. Sa présence a toujours le don de m'épanouir un peu

le cœur ; je restai donc et j'allai me placer derrière son fauteuil. Je fus quelque temps à m'apercevoir qu'elle me parlait moins intimement qu'à l'ordinaire ; je crus même remarquer chez elle une sorte d'embarras qui me surprit. Serait-elle aussi comme tout ce monde-là ? dis-je en moi-même. Piqué au vif, j'eus l'idée de m'en aller ; pourtant je demeurai encore, espérant qu'elle allait se justifier par quelques paroles bienveillantes ; je ne voulais pas croire qu'elle fût du même bord que les autres. En attendant, le salon continuait de se remplir. M. le baron F*** fit son entrée triomphale, affublé de toute la garde-robe du temps du couronnement de François I^{er}. Puis le conseiller T***, annoncé sous le titre d'Excellence, et accompagné de sa sourde moitié. J'aperçus aussi le ridicule de J***, dont l'accoutrement est un amalgame de tradition gothique et de mode nouvelle. J'adressai la parole à quelques personnes de ma connaissance, qui me répondirent d'une manière fort laconique. Je ne pensais d'ailleurs et ne faisais attention qu'à mademoiselle de B***. Je ne m'apercevais pas que les femmes chuchotaient au bout du salon, que les airs mystérieux se communiquaient aux hommes, et qu'enfin madame de S*** parlait bas au comte

d'un ton fort animé. (Tout cela, je ne l'ai su que depuis, par mademoiselle de B***.) Enfin, le comte vint à moi et me tira dans l'embrasement d'une croisée :

« Vous connaissez, me dit-il, notre bizarre étiquette... Je m'aperçois que la société n'est pas satisfaite de vous voir ici... Je ne voudrais pas pour tout au monde...

— Excellence, dis-je en l'interrompant, je vous demande mille excuses ; j'aurais dû y songer plus tôt ; je suis sûr que vous me pardonnerez cette inadvertance. J'avais déjà pensé à me retirer ; mais, ajoutai-je en riant, un mauvais génie m'a retenu. »

Et je le saluai.

Le comte me serra la main avec une expression qui trahit ses sentiments secrets. Je me retirai doucement de l'auguste cercle, je sortis, je montai dans un cabriolet et je me fis conduire à M*** pour voir, du haut de la colline, le soleil se coucher, tout en lisant ce beau chant d'Homère où il raconte comment Ulysse fut hébergé par le digne porcher. Jusque-là, rien de mieux.

Je revins le soir souper à mon hôtel. Il n'y avait encore que peu de monde dans la salle à

manger. On jouait aux dés sur un coin de la table, dont on avait soulevé la nappe. Je vois entrer l'honnête A***. Il pose son chapeau, me regarde et vient à moi.

— « Eh bien ! me dit-il tout bas, on t'a donc fait un affront ? »

— A moi ? lui dis-je.

— Le comte t'a mis à la porte de son salon.

— Eh ! que le diable soit de son salon ! répondis-je ; j'étais bien aise de sortir et de prendre l'air, voilà tout.

— C'est bien, reprit-il, tu as raison d'en rire ; je suis seulement fâché que cette affaire soit ébruitée. »

Ceci commençait à me piquer au vif. Tous nos convives, en venant se mettre à table, me regardaient et paraissaient au fait de ce qui s'était passé. Je me sentis bouillir le sang.

Et maintenant, partout où j'entre, j'apprends que mes ennemis triomphent et disent tout haut que pareille leçon est due à ces impertinents qui, grâce à quelques grains d'esprit, se croient en droit de braver toutes les bienséances — et autres clabauderies pareilles. — N'est-cè pas à se donner un coup de couteau. — Dites tout ce qu'il

vous plaira en l'honneur du calme philosophique, je voudrais bien voir celui qui souffrirait froidement que des misérables s'amussent à gloser sur lui pour si peu qu'il y eût donné prise. Passe encore quand les propos sont tout à fait dénués de fondement ; on peut alors n'en tenir aucun compte.

16 mars.

Tout conspire contre moi ; j'ai rencontré aujourd'hui mademoiselle de B*** à la promenade. Je n'ai pu m'empêcher de l'aborder et de lui témoigner, dès que nous nous trouvâmes un peu éloignés de sa société, combien j'avais été peiné de sa conduite de la veille.

« Werther, me dit-elle d'un ton pénétré, avez-vous pu, vous qui connaissez mon cœur, interpréter ainsi le trouble que j'ai laissé voir ? Je ne puis vous dire combien j'ai souffert pour vous, dès le moment où je suis entrée dans le salon. Je prévis tout ce qui allait se passer. Cent fois j'ai été sur le point de vous prévenir. Je savais que les orgueilleuses S*** et T*** quitteraient

le salon avec leurs maris plutôt que de vous souffrir dans leur compagnie; je savais aussi que le comte n'oserait pas se brouiller avec eux; et, aujourd'hui, quel esclandre!

— Comment, mademoiselle! lui dis-je en cachant mon trouble... car tout ce qu'A*** m'avait dit la veille me revenait à l'esprit et me faisait de nouveau bouillir le sang.

— Que de chagrin j'en ai déjà éprouvé! reprit cette angélique créature, et des larmes coulaient le long de ses joues. Cette vue me mit hors de moi et je fus sur le point de me jeter à ses pieds.

— De grâce, expliquez-vous, lui dis-je.

Ses pleurs l'en empêchèrent; elle les essuya sans essayer de les cacher.

— Ma tante, dit-elle enfin, vous la connaissez!... elle était là... elle a vu cette scène... et de quel œil, bon Dieu! Werther, j'ai essuyé hier soir et ce matin un rude sermon sur ma liaison avec vous, et il m'a fallu vous entendre rabaisser, humilier, sans pouvoir à peine risquer un mot pour vous défendre. »

Chaque parole qu'elle prononçait m'entraînait dans le cœur comme un poignard. Elle ne se doutait pas qu'il eût été plus charitable à elle de m'épargner la vérité. Elle y ajouta tous les pro-

pos qui avaient cours sur mon aventure, sans me dissimuler le triomphe auquel certaines gens allaient se livrer. Hélas! comme ils crieraient sur tous les tons que mon orgueil et mon dédain pour les autres (crimes qu'on me reprochait depuis longtemps), avaient enfin trouvé leur juste punition.

J'étais atterré, Wilhelm; entendre ces paroles sortir d'une telle bouche et sur ce ton de compassion! Oh! j'en ai encore la rage dans le cœur! Je voudrais qu'un homme osât me jeter toutes ces insultes à la face, pour pouvoir lui passer mon épée au travers du corps! Il me semble que la vue du sang me soulagerait. Mille fois j'ai été tenté de saisir un couteau pour me le plonger dans la poitrine! — On raconte qu'il existe une noble race de chevaux, qui, lorsqu'on les a surmenés, tout haletants de fatigue et d'irritation, ont l'instinct de se déchirer une veine avec leurs dents pour respirer plus librement. J'éprouve souvent un besoin pareil. Moi aussi, je voudrais m'ouvrir une veine, pour dégager mes aspirations vers la liberté éternelle!

24 mars.

J'ai envoyé ma démission à la cour, et j'espère qu'elle sera acceptée. Vous me pardonnerez si je ne vous ai pas consultés; mais il faut que je parte, et je sais d'avance tout ce que vous m'auriez dit pour m'engager à rester. Ainsi, mon ami, tâche de faire comprendre tout doucement à ma mère que ce dénouement était inévitable. Dans ma situation, rien ne pouvait plus me contenter; qu'elle ne m'en veuille donc pas de ne pouvoir la contenter elle-même. Je sais ce qu'il y a de triste pour elle à voir son fils s'arrêter brusquement au beau milieu d'une carrière qui pouvait le conduire au Conseil d'État, aux ambassades, aux honneurs, pour revenir l'oreille basse et faire rentrer son cheval à l'écurie. — Tirez de là toutes les conséquences que vous voudrez, combinez tous les cas possibles où j'aurais pu rester à mon poste, peu m'importe; je pars, et, afin que vous sachiez où je vais, je vous dirai qu'il y a ici le prince de **, à qui ma société paraît plaire beaucoup. Dès qu'il a su mon projet, il

m'a prié de l'accompagner dans ses terres et d'y passer le printemps. Il m'a promis que j'aurais ma liberté pleine et entière; et comme, en général, nous nous entendons fort bien ensemble, j'en courrai la chance et je partirai avec lui.

P. S.

19 avril.

Je te remercie de tes deux lettres; si je n'y ai pas répondu, c'est que j'ai différé jusqu'à ce jour de t'envoyer le billet ci-dessus jusqu'à ce que j'eusse reçu avis que ma démission était acceptée par la cour. Je craignais que ma mère ne s'adressât au ministre et ne contrariât ma résolution. Mais à présent, c'est une affaire finie; l'avis que j'attendais est arrivé. Inutile de te dire qu'on n'a accepté ma démission qu'à contre-cœur, et si je te transmettais tout ce que le ministre m'a écrit d'obligeant à ce sujet, tu recommencerais tes lamentations. Le prince héréditaire m'a envoyé une gratification — vingt-cinq ducats — accompagnée d'un mot qui m'a ému jusqu'aux larmes; ainsi, je n'ai plus besoin de l'argent que j'avais dernièrement demandé à ma mère.

Je pars demain, et comme le lieu où je suis né n'est guère qu'à six milles de la route que je vais prendre, j'ai l'intention d'aller le revoir. Je me rappellerai les jours heureux d'autrefois, évanouis maintenant comme un songe. Je veux franchir cette porte par où ma mère sortit autrefois, après la mort de mon père, lorsqu'elle abandonna cette demeure si chère pour aller s'enfermer dans votre affreuse ville. Adieu, Wilhelm; tu auras bientôt des nouvelles de mon voyage.

J'ai visité ce séjour de mon enfance avec le pieux recueillement d'un pèlerin, et j'ai trouvé là mille impressions auxquelles je ne m'attendais pas. A un quart de lieue de la ville, près d'un grand tilleul, je fis arrêter, je descendis et je dis au postillon de continuer sa route, pendant que je

cheminerais à pied. Mes souvenirs ainsi seraient plus vifs et doubleraient mes émotions. Je fis halte sous ce tilleul qui avait été dans mon enfance le but et le terme de mes promenades. Quel changement, hélas! — Alors, dans mon heureuse ignorance, je m'élançais plein d'ardeur vers un monde inconnu, où tant de pures jouissances promettaient de satisfaire et de combler mes vœux! et maintenant je revenais de ce monde... Ah! mon ami, avec combien d'espérances déçues et combien d'illusions détruites! — Je voyais devant moi cette chaîne de montagnes que, tout enfant, j'ai si souvent regardée comme l'unique barrière qui arrêta mes désirs. Je me rappelle que je restais là, assis, des heures entières, franchissant en idée ces masses gigantesques, promenant mon imagination sur ces forêts, sur ces vallées qui, de loin, semblaient me sourire en entr'ouvrant leur voile de vapeurs. Et quand venait l'heure de rentrer, que j'avais de peine à m'arracher à cette place chérie! — Je m'approchai du bourg, saluant sur mon chemin les jardins et les vieilles maisons basses que je reconnaisais. Les édifices nouveaux me déplurent. Il en fut de même de tous les changements que je remarquais. Enfin, j'arrivai à la porte, et là je me

retrouvai tout entier. Je n'entrerais, mon ami, dans aucun détail, quel que fût le charme répandu sur tout ce qui s'offrait à mes regards; ma description risquerait de te paraître monotone. J'avais résolu de me loger sur la place, à côté de notre ancienne maison. En passant, je vis que l'école où, pendant notre enfance, nous étions parqués sous la garde d'une vieille bonne femme, avait été métamorphosée en une boutique d'épicier. Cependant je me rappelais l'inquiétude, les émotions, la mélancolie, les serremments de cœur que j'avais éprouvés dans ce pauvre trou; chaque pas que je faisais me ramenait vers quelque souvenir plein d'intérêt. Un pèlerin à la Terre-Sainte trouve moins d'endroits consacrés par de pieuses traditions; il est difficile que son âme soit ouverte à plus d'affections sacrées. Encore un exemple entre mille: je descendis la rivière jusqu'à une certaine métairie; c'était le chemin que je suivais autrefois, et le long duquel nous nous amusions, nous autres enfants, à lancer dans l'eau de petites pierres et à leur faire faire des ricochets. Je me souviens qu'alors je m'arrêtai quelquefois à regarder couler la rivière; de quelles singulières réflexions j'accompagnais son cours! quelle idée merveilleuse je me faisais

des régions où elle se rendait! Mais mon imagination rencontrait bien vite des limites! et pourtant elle voulait aller plus loin, puis plus loin encore, jusqu'à ce qu'enfin elle s'égarât dans la contemplation d'un lointain indéfini... De même, vois-tu, nos bons aïeux étaient heureux dans leur ignorance bornée. Et pourtant quelque poésie accompagnait chez eux, comme chez l'enfant, ce sentiment naïf. Quand Ulysse parle de la mer immense et de la terre infinie, il exprime toute la vérité mystérieuse, compatible avec les connaissances humaines de cette époque. — Que me sert de savoir et de répéter avec le moindre écolier que la terre est ronde? La terre!.. il n'en faut à l'homme que quelques mottes pour entretenir sa vie, et moins encore pour recevoir ses restes!

Me voilà maintenant dans la maison de chasse du prince. Il est facile de s'accorder et de bien vivre avec lui. C'est un homme simple et franc; mais il est entouré de singuliers personnages, auxquels je ne comprends rien. Ils n'ont pas l'air de fripons, mais ils n'ont pas l'air non plus d'honnêtes gens. Souvent je les crois honorables, et pourtant je n'ose me fier à eux. Ce qui me contrarie, c'est que le prince parle souvent de choses qu'il a entendu dire ou qu'il a lues, mais

qu'il n'envisage jamais que sous le point de vue où les autres les lui ont présentées.

Ajoutez à cela qu'il fait plus de cas de mon esprit et de mes talents que de mon cœur, le seul don du ciel dont j'aie quelque droit d'être fier, — la seule source de tout : Force, félicité, ou misère ! — Ce que je sais, tout le monde peut le savoir, mais mon cœur est à moi seul.

23 mai.

J'avais un projet en tête, dont je ne voulais te parler qu'après l'exécution. Mais, puisqu'il n'aura pas de suite, autant vaut te le dire. Je voulais aller à la guerre. Cette idée m'a tenu longtemps au cœur. C'est principalement dans ce but que j'ai suivi ici le prince, qui est général au service de la Russie. Je lui ai fait part de mon projet pendant une promenade ; mais il m'en a détourné ; et il aurait fallu que ce fût chez moi une vraie passion au lieu d'un simple caprice, pour que je ne me rendisse pas aux raisons qu'il m'a données.

11 juin.

Dis tout ce que tu voudras, je ne saurais rester ici plus longtemps. Qu'y ferais-je ? Je m'ennuie. Le prince, certainement, est on ne peut mieux pour moi, et cependant je ne me sens pas à mon aise avec lui. Au fond, nous n'avons rien de commun ensemble. C'est un homme d'esprit, mais d'un esprit vulgaire. Sa conversation ne me charme pas plus que la lecture d'un livre bien écrit. Je resterai encore huit jours, puis je reprendrai ma vie errante et vagabonde. Ce que j'ai fait de mieux ici, ça été de me remettre à dessiner. Le prince a le sentiment des arts, et il serait même un peu artiste, s'il n'était engoué de théories et barbouillé de jargon scientifique... Il me fait enrager souvent, lorsque, donnant le champ libre à mon imagination, j'essaie de l'initier aux grandeurs mystérieuses de la nature et de l'art, et qu'il croit faire merveille en fourrant dans la conversation quelques mots de son vocabulaire technique.

16 juillet.

Oui, sans doute, je ne suis qu'un voyageur, un passant sur la terre. — Mais vous? êtes-vous donc autre chose?

18 juillet.

Où je veux aller? Je vais te le dire en confidence. Je suis forcé de rester encore quinze jours ici. Après quoi, je me persuade que je suis décidé à aller visiter les mines de *** — mais au fond, il n'en est rien — je ne veux que me rapprocher de Charlotte, voilà tout. — Je ris vraiment de mon pauvre cœur!... et je fais toutes ses volontés.

29 juillet.

Soit! c'est bien!.. tout est pour le mieux! — Moi! — son époux! — O Dieu, qui m'as donné l'être, si tu m'avais réservé une pareille féli-

cité, toute ma vie n'eût été qu'une adoration perpétuelle! Je ne veux pas récriminer contre toi! — Pardonne-moi ces larmes, pardonne-moi mes souhaits inutiles; elle, ma femme! s'il m'eût été donné de serrer dans mes bras la plus adorable créature qui soit sous le ciel! — Wilhelm, un frisson me saisit par tout le corps, lorsqu'Albert entoure sa taille si svelte...

Et le dirai-je? pourquoi ne le dirais-je pas, Wilhelm? elle aurait été plus heureuse avec moi qu'avec lui! Non! ce n'est pas là l'homme appelé à partager tous les sentiments d'un pareil cœur! — un certain manque de sensibilité — un manque de... met tel mot que tu voudras... enfin, son cœur ne bat pas d'un élan sympathique à la lecture d'un de ces livres amis, où mon cœur et celui de Charlotte savent si bien s'entendre!.. et dans mille autres circonstances... quand il nous arrive de dire notre sentiment sur l'action d'autrui!.. — il est vrai, cher Wilhelm, qu'il l'aime de toute son âme... et que ne mérite pas un tel amour?

Un importun m'a interrompu. Mes larmes sont séchées... me voilà distrait... adieu, cher ami.

4 août.

Je ne suis pas le seul à plaindre. Tous les hommes sont plus ou moins déçus dans leurs espérances, frustrés dans leur attente. J'ai été voir ma bonne femme des tilleuls. L'aîné de ses enfants est accouru au devant de moi. Ses cris de joie attirèrent bientôt la mère, qui avait l'air bien triste. — Ses premiers mots furent : « Hélas, mon bon monsieur, mon Jean est mort ! C'était le plus jeune de ses enfants. Je gardai le silence. — Mon mari, reprit-elle, est revenu de la Suisse; mais il n'en a rien rapporté, et même, sans quelques bonnes âmes, il aurait été obligé de mendier, la fièvre l'ayant pris en route. — Je ne trouvai rien à lui répondre; mais je donnai quelque chose à l'enfant. Elle me pria d'accepter quelques pommes, je les pris, et je quittai ce lieu rempli de tristes souvenirs.

21 août.

La main tournée, tout change dans mes sensations. Quelquefois la vie laisse descendre sur moi un rayon plus doux; mais, hélas, ce n'est que la lueur d'un instant. — Quand je me perds dans mes rêveries, je ne puis me défendre de cette pensée : Quoi? si Albert... si Albert venait à mourir, tu pourrais devenir... oui, elle deviendrait... — Et je poursuis alors ce fantôme de mon imagination, jusqu'à ce qu'il m'amène à des abîmes, au bord desquels je m'arrête en frémissant! — Quand je sors de la ville et que je suis cette route par laquelle je me rendis pour la première fois chez Charlotte, pour la conduire au bal, que de changements! — Tout, oui, tout a disparu! plus un atome du monde d'alors! pas une pulsation des sensations que j'éprouvais ce jour-là! Je suis comme un fantôme qui reviendrait dans le château qu'il a bâti et décoré avec magnificence, au temps où il était un puissant prince, et qui ne trouverait que les cendres et les décombres des splendides merveilles qu'il a laissées en mourant à un fils bien-aimé et plein d'espérance.

3 septembre.

Il m'arrive souvent de ne pouvoir comprendre comment elle peut en aimer un autre!.. comment elle ose en aimer un autre!.. quand je l'aime, moi, d'un amour si unique, si profond, si immense! quand je ne connais qu'elle, ne vois qu'elle, ne songe qu'à elle!

4 septembre.

Oui, tout est bien ainsi; de même que la nature se ressent des approches de l'automne, l'automne s'annonce aussi chez moi et autour de moi. Mes feuilles se flétrissent... et déjà les feuilles des arbres voisins sont tombées.

Ne t'ai-je pas parlé d'un jeune valet de ferme que je rencontrai, quand je vins ici pour la première fois? J'ai demandé de ses nouvelles, à Wahlheim. On ma dit qu'il avait été chassé de la maison où il était, et personne ne put ou ne voulut m'en apprendre davantage.

Hier, je le rencontrai par hasard sur la route

qui conduit à un autre village. J'entrai en conversation avec lui, et il me raconta son histoire, qui me causa une vive émotion. Tu le comprendras facilement quand je te l'aurai répétée.

Mais à quoi bon? Pourquoi ne pas garder pour moi seul ce qui me trouble et me fait du mal? pourquoi t'affliger à ton tour? pourquoi te fournir toujours l'occasion de me plaindre ou de me sermonner? Qui sait? peut-être cela tient-il encore à ma destinée!

Ce jeune homme donc ne répondit à mes premières questions qu'avec une sombre tristesse, où je crus même remarquer un peu de honte. Mais bientôt il devint plus expansif, comme si tout à coup il se fût ressouvenu de moi et de notre précédent entretien, et alors il m'avoua sa faute et son malheur. Je voudrais, mon ami, pouvoir te rapporter littéralement ses paroles. Il convint, et se complut même à expliquer avec un sentiment de bonheur qu'il puisait dans ses souvenirs, que sa passion pour la fermière s'était accrue de jour en jour, au point qu'à la fin il ne savait plus ce qu'il faisait et qu'il n'avait plus, selon son expression, la tête à lui. Il ne pouvait plus ni boire, ni manger, ni dormir. Il étouffait. Il faisait ce qu'on lui avait défendu, il oubliait ce qu'on lui avait

commandé, il était comme possédé de quelque démon. Enfin, un jour que la fermière était montée dans un grenier, il l'y avait suivie, ou plutôt il avait été entraîné à la suivre. Comme elle refusait de se rendre à ses instances, il avait voulu s'emparer d'elle par violence. Il ne concevait pas, disait-il, comment il en était venu là; il prenait Dieu à témoin que ses intentions avaient toujours été honnêtes, et que son seul désir, son vœu le plus ardent, avait toujours été de l'épouser et de passer sa vie avec elle. Quand il m'eut raconté tout cela, il bégaya quelques paroles, comme quelqu'un à qui il reste encore quelque chose à dire et qui ne l'ose pas. Enfin, il m'avoua timidement qu'elle lui avait permis quelquefois de petites privautés... qu'elle lui avait accordé quelques légères faveurs... Il s'interrompit deux ou trois fois pour protester contre toute intention de sa part de la décrier par une telle confidence, jurant qu'il l'aimait et l'estimait toujours, que jamais une pensée injurieuse pour elle ne lui était venue, et que s'il me disait tout cela, c'était pour me convaincre qu'il n'avait pas été tout à fait un furieux ni un insensé.

Ici, mon cher, je recommence mon éternel refrain. — Si je pouvais te représenter cet homme,

tel qu'il se tenait devant moi et tel que je l'ai toujours sous les yeux, si je pouvais te rapporter fidèlement chacune de ses paroles, pour te prouver combien son sort a droit de m'intéresser... — Mais à quoi bon, puisque tu connais aussi mon sort?.. Tu ne dois que trop bien savoir ce qui m'attire vers tous les malheureux, et particulièrement vers celui-ci.

En relisant ma lettre, je m'aperçois que j'ai oublié de te raconter la fin de l'histoire, d'ailleurs assez facile à deviner. La fermière se défendit; son frère intervint; celui-ci haïssait de longue date le jeune homme, et désirait le voir hors de la maison, parce qu'il craignait que sa sœur, venant à se remarier, ne le frustrât, lui et les siens, d'un héritage qu'il convoitait. Donc, le frère chassa sur-le-champ l'amoureux et fit tant de bruit de cette affaire, que la fermière, l'eût-elle voulu, n'aurait osé reprendre ce malheureux à son service. Maintenant, elle a engagé un autre domestique. On prétend que celui-ci déplaît également au frère, et l'on regarde même comme certain qu'elle finira par épouser ce nouveau-venu. Mais l'autre, l'ancien, semble fermement résolu, si le fait arrivait, à ne pas y survivre.

Ce que je te raconte là n'est ni exagéré ni em-

belli, au contraire. J'ai plutôt affaibli et gâté le récit de cet homme, en substituant mes paroles aux siennes.

Cette passion, qui résume tant d'amour et de fidélité, n'est donc pas une fiction poétique ! elle vit, elle éclate dans toute sa pureté chez ces hommes que nous appelons grossiers et que nous traitons comme des brutes, nous, gens civilisés et polis, tellement polis que nous en sommes effacés, usés, réduits à rien.

Lis cette histoire avec attention, je t'en prie. Je suis calme aujourd'hui en t'écrivant; tu peux t'en convaincre à la vue de mon écriture, moins barbouillée, moins semée de taches d'encre qu'à l'ordinaire. Lis, mon cher Wilhelm, et pense que cette histoire est aussi celle de ton ami. Oui, voilà comme j'ai commencé, et je pourrais bien finir de même, moi qui n'ai pas à moitié près autant de courage et de résolution que ce malheureux à qui j'ose à peine me comparer.

5 septembre.

Elle avait écrit une petite lettre à son mari, retenu à la campagne par quelques affaires. Cela

commençait ainsi : « Mon cher bien-aimé ! reviens le plus tôt que tu pourras, je t'attends avec bonheur. » — Une personne qui survint lui apprit qu'Albert, retenu par quelque empêchement, ne pourrait revenir de sitôt. — La lettre resta donc là, et le soir elle me tomba sous la main. Je la lus en souriant. Elle me demanda ce qui me faisait rire. « Que l'imagination est un don précieux et divin ! m'écriai-je ; j'ai pu me figurer un instant que ces lignes étaient à mon adresse ! — Elle ne répondit rien ; elle semblait mécontente ; et je me tus.

5 septembre.

J'ai eu bien de la peine à quitter le frac bleu que je portais le jour où je dansai pour la première fois avec Charlotte ; mais il était décidément trop usé. Je m'en suis fait faire un autre tout pareil au premier, collet et parements, et aussi un gilet et des culottes jaunes, tels que je les portais alors. Mais tout cela ne me fait pas le même effet. — Pourtant... qui sait ? — Avec le temps, ce nouvel habit me deviendra peut-être aussi cher !

12 septembre.

Elle s'était absentée quelques jours pour aller chercher Albert à la campagne. J'entrai aujourd'hui dans sa chambre; elle vint au devant de moi, et je lui baisai la main avec un indicible transport de joie.

Un petit serin, perché sur un miroir, vint tout à coup se poser sur l'épaule de Charlotte. « Un nouvel ami! me dit-elle en le prenant sur son doigt; il est destiné aux enfants. Il est si joli! regardez; quand je lui donne du pain, il bat des ailes! et il becquette si gentiment! il me baise aussi! voyez!

Elle présenta sa bouche au petit oiseau, qui becqueta avec tant d'ardeur les douces lèvres qui lui étaient offertes, qu'on eût dit qu'il sentait toutes les délices d'un pareil baiser.

— Il va vous baiser aussi, me dit-elle en approchant l'oiseau de ma bouche.

Le petit bec de l'oiseau passa des lèvres de Charlotte aux miennes, et ses picotements furent pour moi comme un avant-coureur des joies du ciel!

— Son baiser, dis-je à Charlotte, n'est pas tout à fait désintéressé; il cherche de la nourriture, et s'en retourne peu satisfait d'une vaine caresse.

— Il mange aussi dans ma bouche, répondit-elle.

Et elle lui présenta un peu de mie de pain sur ses lèvres entr'ouvertes, où je crus voir sourire toutes les joies innocentes, toutes les extases, toutes les ardeurs d'un amour partagé!

Je détournai les yeux. Elle n'aurait pas dû faire cela! Non, elle n'aurait pas dû enflammer mon imagination par ces images d'innocence et de félicités célestes! elle n'aurait pas dû tirer mon cœur de ce sommeil où l'ennui de la vie le berce quelquefois! — et pourquoi non, au fait? — elle se fie tellement à moi... — elle sait comment je l'aime.

13 septembre.

En vérité, Wilhelm, on se donnerait au diable quand on voit des êtres assez dépourvus de raison et de sentiment pour méconnaître tout ce qui a un peu de valeur dans ce monde. Tu con-

nais ces noyers sous lesquels je me suis assis avec Charlotte, chez le digne pasteur de Ste-***. Ces magnifiques noyers, dont la vue me réjouissait le cœur, comme ils embellissaient la cour du presbytère ! Que leur ombre était fraîche, que leur feuillage était majestueux ! Souvenirs vivants des respectables pasteurs qui les avaient plantés il y a déjà tant d'années ! Le maître d'école nous a souvent cité le nom d'un de ceux-ci ; il le tenait de son grand-père ; c'était, disait-il, un bien digne homme ; aussi, lorsque je m'asseyais sous ces arbres, cette mémoire était là chère et sacrée. Je t'assure qu'hier le maître d'école avait les larmes aux yeux quand nous déplorions ensemble qu'on les eût abattus. — Abattus ! — J'en suis indigné ! et je crois que je tuerais le misérable qui a porté le premier coup de cognée ! moi qui serais homme à me désoler, si de deux arbres pareils, dont je serais possesseur, je voyais l'un périr de vieillesse ! Juge de ce qu'excite en moi un semblable sacrilège. Ce que c'est pourtant que la conscience chez les hommes ! Tout le village murmure ; et j'espère bien que la femme du pasteur se ressentira, à sa récolte de beurre, d'œufs et d'autres petits tributs volontaires, de la blessure qu'elle a faite aux ins-

tinets des bons paysans. Car c'est elle, la femme du nouveau pasteur (notre vieux pasteur est mort aussi), une créature sèche et malingre, qui a bien raison de ne s'intéresser à personne au monde, car personne n'est tenté de s'intéresser à elle ; une pédante qui se mêle de dissertar sur les canons de l'Église et de travailler à la réformation critico-morale du Christianisme ; à qui les rêveries de Lavater font hausser les épaules ; à qui enfin sa santé chétive interdit les innocentes joies de ce monde ! Certes, il n'y avait qu'une pareille créature qui fût capable d'abattre mes noyers ! Non, vois-tu, je n'en reviens pas. Comprends-tu que les feuilles qui tombaient salissaient la cour de madame et y répandaient l'humidité ! Les arbres lui interceptaient le jour ! et quand les noix étaient mûres, les enfants essayaient de les abattre à coups de pierre, et cela agaçait les nerfs de madame ! elle se sentait troublée dans ses profondes méditations, elle, si bien occupée à comparer et à peser ensemble Kennikot, Semler et Michaëlis ! Quand je vis les gens du village après ce bel exploit, les vieillards surtout, je leur demandai pourquoi ils l'avaient souffert. Ils me répondirent : « Que voulez-vous ? quand ici le bailli veut une chose, qu'y peut-on faire ? »

Il y a pourtant dans cette affaire un côté plaisant : le bailli et le pasteur (car celui-ci pensait tirer quelque profit de l'incartade de madame son épouse, qui ne lui fait pas souvent manger du pain blanc), le bailli et le pasteur, dis-je, compaient bien partager ensemble le produit des arbres abattus; mais la chambre des domaines, qui en eut vent, vint mettre le holà. Elle fit revivre de vieilles prétentions sur la cour du presbytère, où s'élevaient les noyers, et elle les fit vendre au plus offrant. — Enfin, ils ne sont plus! — Ah! si j'étais prince!.. j'apprendrais à la femme du pasteur, au bailli et à la chambre des domaines... — Prince! — Ah! bah! si j'étais prince, que m'importeraient les arbres de mon pays?

10 octobre.

La seule vue de ses yeux noirs suffit à mon bonheur! Ce qui m'attriste, c'est qu'Albert ne paraît pas aussi heureux qu'il l'espérait! — que je le croyais moi-même! — Ah! si je... je n'aime guère à faire des réticences... Mais ici je ne puis vraiment pas m'expliquer autrement... et il me semble que je m'exprime assez clairement.

12 octobre.

Ossian a supplanté Homère dans mon esprit. Quel monde que celui où nous transportent les sublimes chants du poète! Errer parmi les bruyères, affronter les vents fougueux qui balancent dans les nuages les ombres des cieus, aux pâles clartés de la lune! entendre gémir dans la montagne la grande voix du torrent de la forêt et les plaintes à demi étouffées des génies de la caverne, mêlées aux soupirs de la jeune fille qui agonise au pied des quatre pierres couvertes de mousse sous lesquelles repose le héros glorieux qui fut son bien-aimé!.. Oh! quand je rencontre dans ce désert le barde, blanchi par les années, qui cherche les traces de ses pères et ne trouve plus que les ruines de leurs tombeaux, et tourne, en gémissant, ses regards vers l'étoile du soir à demi ensevelie dans les replis d'une mer houleuse, quand je vois le passé revivre dans l'âme du héros, comme aux temps où cette étoile rayonnait encore sur les exploits des braves guerriers, où la lune prêtait sa clarté propice au re-

tour de leurs vaisseaux victorieux! Quand je lis sur son front sa profonde douleur, que je le vois, lui, resté seul sur la terre, chanceler vers la tombe et puiser une suprême et douloureuse joie dans l'apparition des fantômes immobiles de ses pères, que je l'entends s'écrier, les yeux fixés sur la terre froide et l'herbe épaisse courbée par le vent: « Le voyageur viendra!... il viendra celui qui m'a connu dans ma splendeur, et il demandera où est le Barde, qu'est devenu le fils de Fingal?... et son pied foulera ma tombe, lorsque sa voix en vain m'appellera sur la terre!... » — Alors, oh! mon ami, je voudrais, comme un généreux écuyer, tirer l'épée pour affranchir mon prince des tortures d'une vie qui n'est qu'une mort lente; puis, tournant mes coups contre moi-même, envoyer mon âme dans les cieux à la suite du héros délivré!

20 octobre.

Hélas, ce vide... ce vide affreux que je sens dans mon âme!... — Je me dis souvent: Si je pouvais une fois... une seule fois... la serrer contre mon cœur! tout ce vide serait comblé!

26 octobre.

Oui, mon cher, je suis de plus en plus convaincu que l'existence d'une créature humaine est dans ce monde bien peu de chose! — Une amie de Charlotte vint hier la voir. Je passai dans une pièce voisine; je pris un livre; mais, ne me sentant pas la tête assez libre, je voulus me mettre à écrire. Je les entendais parler à voix basse. Elles causaient de choses assez indifférentes, des nouvelles de la ville: telle personne s'était mariée, telle autre était malade, très-malade même; elle a une toux sèche, dit l'amie, les joues creuses, la figure allongée, je ne donnerais pas grand'chose de sa vie. — M. N** est aussi bien bas, répondit Charlotte. — C'est vrai, reprit l'autre, il a le corps gonflé d'une manière effrayante.

C'est ainsi qu'elles conversaient tranquillement, tandis que moi, mon ami, je me transportais en imagination au chevet de ces malheureux. Je voyais avec quelle anxiété ils sentaient la vie leur échapper, et comme ils se ratta-

chaient au plus faible espoir!... — Après tout, Wilhelm, ces petites femmes parlaient de cela comme tout le monde parle quand il s'agit de la mort d'un étranger... et moi, regardant tout autour de cette chambre, où je voyais étalés çà et là les vêtements de Charlotte et les papiers d'Albert, sur ces meubles qui me sont devenus familiers... jusqu'à y noter la moindre tache d'encre... je me disais en moi-même : « Vois ce que tu es dans cette maison? — Tout pour tous, on peut le dire; tes amis t'honorent, tu fais souvent leur joie, et il semble que vous ne puissiez plus exister les uns sans les autres! et pourtant, si tu partais, si tu t'éloignais de leur cercle, sentiraient-ils — combien de temps sentiraient-ils le vide que ta perte laisserait dans leur existence? Ah! l'homme est si passager de sa nature, que là même où il a la certitude de compter pour quelque chose, là où il peut du moins laisser une impression vraie de sa présence dans la mémoire, dans l'âme de ceux qu'il aime, là encore il doit s'effacer et disparaître, et cela, hélas! bien vite! »

27 octobre.

Ce serait à se déchirer la poitrine et à se briser la tête, quand on considère le peu que nous pouvons les uns pour les autres. Hélas! l'amour, la joie, l'ardeur et toutes les félicités que je ne sens pas au dedans de moi-même, personne ne me les donnera; et j'aurais beau avoir le cœur rempli des plus douces sensations, je ne saurais rendre heureux cet autre qui reste là froid et inerte devant moi!

27 octobre, le soir.

J'ai tant de choses en moi, et ma passion pour elle dévore tout! — Tant de choses! — Et sans elle, tout ce que j'ai se réduit à rien!

30 octobre.

Plus de cent fois j'ai été tenté de m'élancer à son cou !... Dieu seul sait combien il m'en coûte de voir passer et repasser devant moi tant de charmes, sans oser tendre les bras vers elle !... Voler au devant de ce qui nous enchante, n'est-ce pas un penchant naturel à l'humanité ! L'enfant ne s'efforce-t-il pas de saisir tout ce qui séduit ses yeux ? — Et moi !...

3 novembre.

Dieu sait combien de fois je m'endors avec le désir, avec l'espoir même de ne plus me réveiller ! Et, le lendemain, j'ouvre les yeux, je revois le soleil et je sens de nouveau le poids de l'existence !

Ah ! que ne suis-je un de ces maniaques qui s'en prennent au temps — à celui-ci, à celui-là — à une entreprise manquée — à tout, excepté à

eux-mêmes ! Alors du moins l'insupportable fardeau de ma désolation ne pèserait qu'à moitié sur moi. Par malheur, je sens trop bien que toute la faute en est à moi seul. — La faute ? non. C'est bien assez de porter en moi la source de toutes les douleurs comme j'y portais naguère la source de toutes les joies. Ne suis-je pas toujours le même homme qui, autrefois, se délectait dans les plus pures jouissances d'une exquise sensibilité, qui, à chaque pas, croyait découvrir un paradis, et dont le cœur, ouvert à un immense amour, était capable d'embrasser tout un monde ? Et maintenant, ce cœur est mort ! il est fermé à toutes sensations ! mes yeux sont desséchés, et mes cuisantes douleurs, que ne soulagent plus des larmes rafraîchissantes, sillonnent mon front de rides précoces ! — Que je souffre ! — car j'ai perdu ce don du ciel qui, seul, embellissait ma vie, cette force vivifiante qui me servait à créer des mondes autour de moi. Hélas ! je ne l'ai plus ! — Lorsque de ma fenêtre je contemple à l'horizon, derrière le sommet des collines, le soleil perçant les brouillards du matin, et ses rayons glissant peu à peu jusqu'au fond des vertes vallées, tandis que la paisible rivière coule mollement vers moi, en

serpenteant entre les vieux troncs des saules dépouillés, ce merveilleux tableau, froid maintenant et inanimé comme une estampe coloriée, ce splendide spectacle, qui, autrefois, eût fait déborder mon cœur, n'y verse plus une seule goutte d'enthousiasme ni de félicité ! L'homme tout entier est là, immobile, aride, la face béante devant Dieu, comme un puits tari, comme une citerne dont la sécheresse a fendu la pierre. Je me suis souvent prosterné à terre pour demander des larmes au Seigneur, comme le laboureur implore de la pluie, quand il voit sur sa tête un ciel d'airain et autour de lui la terre mourante de soif. Mais, hélas ! Dieu n'accorde ni la pluie ni le soleil à nos prières importunes ! Pourquoi ces temps passés, dont le souvenir me tue, étaient-ils pour moi si heureux ? C'est qu'alors j'attendais son esprit saint avec patience et que je recueillais les délices dont il m'inondait dans un cœur transporté de reconnaissance !

8 novembre.

Elle m'a reproché mes excès... Mais avec quels tendres ménagements ! Mes excès ! parce que

quelquefois d'un verre de vin je me laisse entraîner à vider le flacon tout entier...

— Ne faites plus cela, m'a-t-elle dit, pensez à Charlotte.

— Penser !... m'écriai-je, avez-vous besoin de me recommander cela ? Que je pense ou que je ne pense pas, d'ailleurs, n'êtes-vous pas toujours présente à mon âme ? J'étais assis aujourd'hui à l'endroit où vous descendîtes autrefois de voiture...

Elle se mit à parler d'autre chose pour m'empêcher de lui en dire plus long sur ce sujet. — Cher ami, j'en suis là. Elle fait de moi tout ce qu'elle veut.

15 novembre.

Je te remercie, Wilhelm, du tendre intérêt que tu me témoignes, et de tous tes bons conseils ; mais, je t'en prie, n'aie pas peur et laisse-moi supporter la crise. Malgré mon abattement, je me sens encore assez de force pour aller jusqu'au bout. Je respecte la religion, tu le sais ; pour celui qui tombe de lassitude, c'est un appui ;

11.

pour celui que la soif dévore, c'est un breuvage vivifiant. Mais peut-elle, doit-elle être le salut de tous? Que de milliers d'homme, dans ce vaste univers, pour qui elle ne l'a pas été, que de milliers d'autres pour qui elle ne le sera jamais, soit qu'elle leur ait été enseignée ou non! Et moi, dois-je être sauvé par elle? Le fils de Dieu ne dit-il pas lui-même que ceux-là seront avec lui, que son père lui a donnés? Et si le père veut me réserver pour lui, comme mon cœur me le dit?...

Je t'en prie, ne pas va donner à ces paroles une fausse interprétation, ni prêter à une pensée innocente la moindre intention de raillerie. C'est mon âme tout entière que j'ouvre devant toi; autrement, j'eusse mieux aimé me taire, car je ne puis souffrir de dépenser de vaines paroles sur des matières que les autres entendent aussi peu que moi. Qu'est-ce que la destinée de l'homme, sinon de fournir toute la carrière de ses maux et de vider sa coupe jusqu'à la lie? Et puisque cette coupe parut trop amère au Dieu du ciel lui-même, lorsqu'il l'approcha de ses lèvres d'homme, pourquoi affecterais-je, moi, une force surhumaine, en feignant de la trouver douce et agréable? Pourquoi aurais-je honte d'avouer ma

détresse en ce moment où mon être frémissant se débat entre l'existence et le néant, où le passé se projette comme un éclair sur le sombre abîme de l'avenir, où tout ce qui m'entoure s'écroule, où le monde semble périr avec moi? Ne reconnais-tu pas la voix de la créature accablée, défaillante, s'abîmant sans ressource, malgré sa lutte inutile, et s'écriant avec angoisse: Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné? faut-il donc que je rougis de cette exclamation et que je redoute le moment où elle m'échappera, quand elle a échappé à celui qui, descendu des cieux, les a repliés sur lui comme un linceul.

21 novembre.

Elle ne voit pas, elle ne sent pas qu'elle prépare elle-même un poison qui nous sera mortel à tous deux, et moi, je vide avec volupté la coupe fatale qu'elle me présente. Pourquoi cet air de bonté avec lequel elle me regarde souvent? — Souvent? non; pas souvent, mais quelquefois. — Pourquoi cette complaisance à accueillir les marques d'émotion que sa vue m'arrache malgré moi? Pourquoi cette compassion qui se peint sur son front?

Hier, quand je me retirai, elle me tendit la main, en me disant : bonsoir, cher Werther. — Cher Werther ! — C'est la première fois qu'elle m'a dit : cher Werther ! et j'en ai éprouvé un indicible bonheur jusqu'au plus profond de mon être. Je l'ai répété plus de cent fois, ce mot ! Et le soir, en me couchant, et tout en causant mentalement avec moi-même, je me suis surpris à m'écrier : Bonne nuit, cher Werther ! — et je ne pus ensuite m'empêcher de rire de cet enfantillage.

22 novembre.

En priant Dieu, je ne puis pas dire : Laisse-la moi ! — Et pourtant il y a des instants où il me semble qu'elle m'appartient. Je ne puis pas dire non plus : Donne-la moi ! — car elle appartient à un autre. — C'est ainsi que je me retourne sans cesse sur mon lit de douleurs ! Si je me laissais aller, je ferais toute une litanie d'antithèses.

24 novembre.

Elle comprend ce que je souffre. Aujourd'hui son regard a pénétré jusqu'au fond de mon cœur. Je l'avais trouvée seule ; je ne disais rien, et elle me regardait fixement. Je ne voyais plus en ce moment ni sa beauté si séduisante, ni l'auréole d'intelligence qui fait rayonner son front, tout cela disparut à mes yeux, absorbé que j'étais par la sublimité d'un regard qui m'enveloppait, un regard plein du plus tendre intérêt et de la pitié la plus douce. — Pourquoi n'ai-je pas osé me jeter à ses pieds ? ou l'enlacer dans mes bras et lui répondre par mille baisers ? — Elle eut recours à son clavecin ; elle maria à ses accords harmonieux sa douce et mélodieuse voix. Jamais je ne vis ses lèvres plus adorables ; elles semblaient s'entr'ouvrir languissamment pour aspirer les doux sons de l'instrument, qu'elle exhalait ensuite épurés par son souffle ! — Ah ! si je pouvais te faire partager ce que j'ai senti ! — A bout de forces, j'inclinai la tête, et je fis serment que jamais je ne me hasarderais à imprimer un bai-

ser sur ces lèvres... sur ces lèvres où voltigent les séraphins célestes! — Et cependant — je veux — non, vois-tu, c'est comme une barrière infranchissable élevée devant mon âme!.. — Cette pureté — la détruire! — et puis après, expier le péché! un péché?...

26 novembre.

Je me dis quelquefois : Ta destinée est unique ; tu peux regarder les autres hommes comme heureux ; car jamais mortel ne se vit torturé comme toi. Alors je lis quelque ancien poëte, et il me semble que je lis dans mon propre cœur. — Quoi ? J'ai tant à souffrir!.. Et il s'est déjà trouvé avant moi des hommes aussi malheureux ?

30 novembre.

Jamais, non jamais, je ne pourrai rasseoir mon âme ! Partout où je vais, je fais quelque rencontre qui me met hors de moi-même.

Aujourd'hui encore... ô destin ! ô pauvre humanité !

J'étais allé sur le bord de l'eau, à l'heure du diner, ne me sentant aucun appétit. Tout était désert. Un vent d'ouest froid et humide soufflait de la montagne ; des nuages grisâtres enveloppaient la vallée. J'aperçus de loin un homme, vêtu d'un mauvais habit vert, qui errait courbé entre les rochers ; il paraissait chercher des simples. Je m'approchai de lui, et, au bruit de mes pas, il se retourna ; il me parut avoir une physionomie intéressante, empreinte d'une tristesse profonde, mais qui ne révélait rien de plus qu'une âme honnête ; ses cheveux noirs étaient relevés sur le devant en deux boucles avec des épingles, et ceux de derrière formaient une tresse fort épaisse qui lui descendait sur le dos. Comme sa mise annonçait un homme du commun, je crus qu'il ne me saurait pas mauvais gré d'intervenir dans ce qui le regardait, et je lui demandai ce qu'il faisait là.

— Je cherche des fleurs, répondit-il avec un profond soupir, et je n'en trouve pas.

— Je le crois bien, répliquai-je en souriant, ce n'en est pas la saison.

— Il y a tant de fleurs, reprit-il en descen-

dant vers moi. Mon jardin a des roses et deux espèces de chèvrefeuille, dont l'une m'a été donnée par mon père; celle-là pousse aussi vite que la mauvaise herbe, et pourtant voilà deux jours que j'en cherche sans pouvoir en trouver... Ici, dehors, il y a aussi des fleurs en tout temps, des jaunes, des bleues, des rouges, et la centaurée, qui est une jolie petite fleur... eh bien! je n'en peux pas découvrir une...

Je remarquai en lui je ne sais quel air hargard, et je m'y pris d'une manière détournée pour lui demander ce qu'il voulait faire de ces fleurs. Un sourire singulier et convulsif contracta son visage :

— Si vous promettez de ne pas me trahir, dit-il en posant le doigt sur sa bouche, je vous dirai que j'ai promis un bouquet à ma bien-aimée.

— C'est bien, c'est fort bien, répondis-je.

— Oh! reprit-il, elle a bien d'autres choses; elle est riche.

— Et pourtant, elle fait cas de votre bouquet? lui demandai-je.

— Oh! continua-t-il, elle a des diamants et une couronne!

— Comment s'appelle-t-elle donc?

Sans répondre à cette question, il poursuivit :

— Si les États-généraux voulaient bien me payer, je serais un autre homme. Oui, il fut un temps où je me trouvais bien! Aujourd'hui, c'est fini... je ne suis...

Ses yeux, mouillés de larmes, se levaient au ciel avec une vive expression.

— Vous étiez donc heureux? lui demandai-je.

— Ah! que ne suis-je encore de même! s'écria-t-il; oui, content, joyeux, heureux, j'étais dans un vrai paradis.

— Henry! cria en ce moment une vieille femme qui s'approchait de lui, Henry, où es-tu donc fourré? nous t'avons cherché partout. Al-lons, viens dîner.

— Est-ce là votre fils? lui demandai-je en m'avançant vers elle.

— Oui, c'est mon pauvre fils, répondit-elle; Dieu m'a chargé d'une croix bien lourde à porter.

— Depuis combien de temps est-il ainsi? repris-je.

— Il n'y a que six mois seulement qu'il est redevenu calme, Dieu merci. Autrefois, pendant toute une année, il a été fou furieux; il a fallu l'enchaîner dans l'hôpital des fous. A présent, il

ne fait de mal à personne. Seulement il rêve toujours de rois et d'empereurs. C'était un si bon et si doux jeune homme, qui m'aidait à vivre, car il avait une fort belle écriture... quand tout à coup il devint rêveur, tomba malade d'une fièvre chaude, et maintenant vous voyez dans quel état il est! S'il fallait vous raconter, monsieur...

J'interrompis ce flux de paroles pour lui demander de quel temps parlait son fils, quand il se disait autrefois si heureux et si content.

— Le pauvre insensé, répondit-elle avec un sourire de pitié, il veut parler du temps où il était entièrement fou, de celui qu'il a passé à l'hôpital, quand il n'avait aucune conscience de lui-même; il ne cesse de vanter ces jours-là...

Ces paroles me frappèrent comme un coup de tonnerre. Je mis une pièce d'argent dans la main de cette femme, et je m'éloignai à grands pas.

C'est là que tu étais heureux! m'écriai-je en retournant rapidement vers la ville, là que tu vivais joyeux dans un vrai paradis! — Dieu du ciel, est-il donc écrit dans la destinée de l'homme qu'il ne peut être heureux qu'avant l'âge de raison ou après qu'il a perdu la raison! Pauvre insensé! je porte envie à ta folie, à ce

trouble des sens dans lequel tu t'égares. Tu sors plein d'espérance pour cueillir des fleurs à ta reine, au milieu de l'hiver, et tu te désolés de n'en pas trouver? Et tu ne peux comprendre pourquoi tu n'en trouves pas? Et moi!... moi, je sors sans espérance, sans but, et je rentre chez moi comme j'en suis sorti! Tu te figures quel homme tu pourrais être si les États-généraux voulaient te payer? Bienheureuse créature, qui peux attribuer ton malheur à un obstacle terrestre! qui ne sais pas que c'est dans le désordre de ton esprit, dans le dérangement de ton cerveau, que gît ta misère, dont tous les rois de la terre ne sauraient te délivrer!

Puisse-t-il mourir dans le désespoir celui qui se rit des malades qui aggravent, dit-il, leur maladie et accélèrent leur fin en allant chercher au loin la guérison dans des sources minérales merveilleuses! Puisse-t-il mourir dans le désespoir celui qui insulte à la pauvre créature dont l'âme oppressée fait vœu d'un pèlerinage au saint sépulchre pour se délivrer de ses remords, pour apaiser son trouble et ses souffrances! Chaque pas qu'il fait sur la terre dure et inculte, par des routes abruptes où ses pieds se déchirent, est une goutte de baume jetée sur la plaie de

son âme, et, après chaque jour de marche, il se couche, le cœur soulagé d'une partie du fardeau qui l'accablait. — Et vous osez appeler cela folle rêverie, vous autres bavards, mollement bercés... — Rêverie ! — O Dieu, tu vois mes larmes ! Devais-tu, en créant l'homme si misérable, lui donner des frères qui le pillent encore dans sa misère en lui volant ce peu de confiance qu'il a mis en toi, en toi qui nous aimes si puissamment ! Car la foi dans la vertu d'une racine salutaire ou dans les pleurs de la vigne, qu'est-ce, sinon la foi en toi-même, qui a placé à côté du mal la guérison et le soulagement dont nous avons besoin à toute heure ? — O père, que je ne connais pas, père qui remplissais autrefois toute mon âme et qui maintenant t'es détourné de moi, appelle-moi enfin vers toi ! Ne garde pas plus longtemps le silence ! car ton silence n'arrêtera pas mon âme impatiente ! Et même, parmi les hommes, un père pourrait-il s'irriter de voir son fils, revenant vers lui avant l'heure, s'élançant dans ses bras en s'écriant : « Me voici de retour, mon père, ne vous irritez pas si j'ai interrompu un voyage que vous m'aviez commandé d'achever ? Le monde est le même partout : après la peine et le travail, la

récompense et le plaisir. Que m'importe ? Je ne suis bien que là où vous êtes ; c'est en votre présence que je veux jouir et souffrir !... » — Et toi, père céleste et miséricordieux, pourrais-tu donc me repousser ?

1^{er} décembre.

Oh ! Wilhelm, cet homme dont je t'ai parlé, cet heureux infortuné, était commis chez le père de Charlotte... et une malheureuse passion qu'il conçut pour elle... pour elle, qu'il nourrit longtemps en silence... et qu'à la fin il lui découvrit, le fit renvoyer de sa place... C'est ce qui l'a rendu fou ! Ce peu de mots, pleins de sécheresse, peuvent-ils te faire comprendre combien cette histoire m'a bouleversé, lorsqu'Albert me l'a racontée aussi froidement que tu vas la lire peut-être ?

4 décembre.

Je t'en supplie, aie pitié de moi ! car c'en est fait, je ne saurais supporter ceci plus longtemps.

Aujourd'hui j'étais assis près d'elle; elle jouait différents airs sur son clavecin avec une expression!... une expression!... Comment pourrais-je te la rendre? la petite sœur habillait sa poupée sur mon genou. Tout à coup les larmes me vinrent aux yeux, je baissai la tête; j'aperçus alors à son doigt son anneau de mariage, et mes pleurs coulèrent avec plus d'abondance... En ce moment elle commençait à jouer ce vieil air dont la mélodie a quelque chose de céleste... Je sentis dans mon cœur une sorte de soulagement, au souvenir des jours passés où cet air avait frappé mon oreille, temps de bonheur, intervalles de chagrins, heures d'espérances si vite envolées!.. Puis je me mis à parcourir la chambre à grands pas... Je suffoquais!

— Assez, lui dis-je, assez, au nom du ciel!

Elle s'interrompit aussitôt, et me regarda attentivement.

— Werther, me dit-elle, vous êtes bien malade, car vos mets favoris vous déplaisent. Retirez-vous, de grâce, et calmez-vous.

Je me suis arraché d'auprès d'elle, et... Dieu, qui vois mes souffrances, c'est à toi d'y mettre fin!

6 décembre.

[Comme son image me poursuit! Que je veille ou que je rêve, elle seule remplit toute mon âme! et quand je ferme les yeux, là, dans mon cerveau où se concentre la puissance visuelle, je retrouve ses yeux noirs!.. Non, je ne saurais t'exprimer cela!.. si je m'endors tout à fait, ses yeux sont encore là... toujours... fascinateurs comme l'abîme!.. Hors de moi et en moi... tout mon être est absorbé par eux!]. Qu'est-ce donc que l'homme, ce demi-dieu tant vanté? Les forces ne lui manquent-elles pas au moment où il en aurait le plus besoin? et lorsqu'il prend son essor vers la joie, comme lorsqu'il se plonge dans le désespoir, n'est-il pas également arrêté et toujours ramené au sentiment de sa faiblesse et de sa misère, lui qui espérait se perdre dans l'infini?

L'ÉDITEUR AU LECTEUR.

Combien j'aurais désiré avoir sur les derniers jours de notre malheureux ami assez de renseignements écrits de sa propre main, pour pouvoir me dispenser d'interrompre par des récits la suite des lettres qu'il nous a laissées?

Je me suis appliqué surtout à recueillir les détails les plus exacts de la bouche des personnes qui devraient être le mieux renseignées. Ces détails ont un caractère uniforme; tous les récits s'accordent entre eux dans leurs moindres circonstances. C'est seulement sur la manière d'envisager les sentiments des personnages que les avis se sont trouvés partagés.

Il ne nous reste donc qu'à raconter fidèlement tout ce que nos propres recherches nous ont mis à même d'apprendre, en y joignant les courtes lettres ou fragments de lettres que nous avons pu nous procurer de celui qui n'est plus.

On ne doit pas négliger les moindres documents authentiques, si l'on songe combien il est difficile d'approfondir les vrais motifs et les ressorts secrets de l'action même la plus simple, lorsqu'elle émane d'un individu qui sort de la ligne commune.

Le découragement et le chagrin avaient jeté dans l'âme de Werther des racines de plus en plus profondes, et s'étaient peu à peu emparés de tout son être. L'harmonie de ses facultés était entièrement rompue. L'aveugle et fiévreux emportement qui les bouleversait et les détruisait les unes par les autres, exerça sur lui les plus funestes ravages et finit par ne lui laisser qu'un morne accablement plus pénible encore à supporter que tous les maux contre lesquels il avait lutté jusqu'alors.

Les angoisses de son cœur consumèrent ce qui lui restait de forces ; sa vivacité, sa sagacité s'éteignirent ; il se montrait de plus en plus sombre et farouche ; toujours plus injuste à mesure qu'il devenait plus malheureux. Du moins c'est ce que disent les amis d'Albert. Ils prétendent que Werther n'avait pas su apprécier cet homme au cœur droit et calme qui, jouissant enfin d'un bonheur longtemps désiré, ne songeait qu'à ménager l'a-

venir de ce bonheur. Comment eût-il compris une telle sollicitude, celui qui dissipait et gaspillait au hasard les trésors de son âme, ne se réservant, pour les jours futurs, que des privations et des souffrances ? Ils disent aussi qu'Albert n'avait pu se métamorphoser en si peu de temps, que c'était toujours ce même homme si vanté par Werther, si estimé par lui, lorsqu'ils commencèrent à se connaître. Il aimait Charlotte par dessus tout ; il était fier d'elle, et désirait la voir admirer par tous ceux qui l'approchaient comme la plus parfaite des créatures. Pouvait-on le blâmer s'il cherchait à écarter d'elle jusqu'à l'ombre d'un soupçon, s'il refusait de céder à qui que ce fût une part, fût-ce la plus légère, fût-ce la plus innocente, de la possession d'un bien si précieux ? Ils avouent, à la vérité, qu'Albert quittait souvent l'appartement de sa femme quand Werther s'y présentait ; mais ce n'était, disent-ils, ni par haine, ni même par froideur pour son ami ; c'était seulement parce qu'il s'était aperçu de la souffrance secrète que sa présence causait à Werther.

Un jour, le père de Charlotte s'étant trouvé assez indisposé pour garder la chambre, envoya chercher sa fille en voiture. C'était par une belle

journée d'hiver. Les premières neiges étaient tombées en abondance et toute la campagne en était couverte.

Werther se mit en route le lendemain pour aller rejoindre Charlotte au pavillon, afin de la ramener chez elle, dans le cas où Albert ne viendrait pas la chercher lui-même.

L'air vif et pur eut peu d'effet sur son humeur sombre; un poids énorme oppressait sa poitrine; les plus tristes images obsédaient son esprit, et le mouvement de ses idées le faisait flotter entre des réflexions également cruelles. Comme il vivait dans un perpétuel mécontentement de lui-même, la situation des autres lui semblait ni moins contrainte, ni moins agitée. Il s'imaginait avoir troublé le bon accord d'Albert et de Charlotte; il s'en faisait des reproches, auxquels se mêlait une sourde colère contre le mari. Pendant la route, ses pensées prirent cette direction. — Ah! se disait-il en serrant les dents avec une sorte de fureur, la voilà donc cette union intime, cordiale, dévouée! Voilà donc ce tendre intérêt, cette confiance tranquille et inaltérable! Ce n'est plus aujourd'hui que satiété et indifférence! La plus misérable affaire lui tient plus au cœur que sa femme, cette femme si adorable! Sait-il l'appré-

cier seulement? soupçonne-t-il même sa valeur? Elle lui appartient! oui, elle lui appartient! — Je sais cela... Je croyais être fait à cette idée... qui pourtant m'exaspère encore et qui finira par me tuer! — Et l'amitié qu'il m'avait vouée à moi, qu'est-elle devenue? Ne voit-il pas déjà dans mon attachement pour Charlotte une atteinte à ses droits, et dans mes attentions pour elle un reproche déguisé? Je m'en aperçois bien, oui, je le sens, il me voit avec peine, il me voudrait savoir loin d'ici, ma présence lui pèse...

En parlant ainsi, tantôt il précipitait sa marche, tantôt il la ralentissait, s'arrêtait et semblait vouloir retourner sur ses pas, puis il reprenait son chemin, toujours absorbé par ses sombres réflexions, qu'il exhalait en paroles entrecoupées, lorsqu'il arriva, presque sans s'en douter, au pavillon de chasse.

Il entra, cherchant le bailli et Charlotte, et trouva toute la maison en rumeur; l'ainé des frères de Charlotte lui apprit qu'il était arrivé un malheur à Wahlheim; un paysan avait été assassiné. Ceci ne fit pas d'abord grande impression sur lui; il pénétra dans le salon où Charlotte s'efforçait de retenir son père, qui voulait, qu que malade, se rendre aussitôt sur les li-

pour procéder à une enquête au sujet de ce meurtre, dont l'auteur était encore inconnu. On avait trouvé le cadavre le matin, de bonne heure, devant la porte d'une ferme, et les soupçons se portaient déjà sur quelqu'un. L'homme assassiné était au service d'une veuve qui, peu de temps auparavant, avait eu un autre domestique, renvoyé par elle à la suite d'un mécontentement des plus graves.

Quand Werther apprit ces circonstances, il se leva tout à coup. « Est-il possible ? s'écria-t-il. Il faut que j'y aille tout de suite, sans perdre une minute. »

Il courut à Wahlheim, ne pouvant guère douter, quand il rappelait tous ses souvenirs, que l'auteur du crime ne fût ce même jeune homme à qui il avait parlé plusieurs fois et qui lui avait inspiré tant de sympathie. Comme il fallait passer sous les tilleuls pour se rendre dans le cabaret où le cadavre était déposé, il se sentit troublé à la vue de ce lieu, autrefois si chéri. Le seuil de cette porte, où les enfants du voisinage venaient jouer si souvent, était souillé de sang. Ainsi l'amour et la fidélité, les plus beaux sentiments de l'homme, avaient dégénéré en violence et en meurtre ! Et comme pour répondre à cette pensée, les grands

arbres dépouillés de leur feuillage, étaient chargés de frimas ; la belle haie vive, qui recouvrait le petit mur du cimetière, avait perdu sa verdure et laissait voir, à travers ses larges trouées, les pierres des tombeaux recouvertes de neige.

Quand Werther s'approcha du cabaret devant lequel tout le village était rassemblé, il s'éleva tout à coup un grand tumulte.

On apercevait de loin une bande d'hommes armés, et tous s'écrièrent que c'était le meurtrier qu'on ramenait. Werther l'eut à peine entrevu que ses derniers doutes se dissipèrent. Oui, c'était bien ce valet de ferme, si passionné pour sa maîtresse, qu'il avait vu, peu de jours auparavant, en proie à une sombre tristesse et luttant contre un secret désespoir.

« Qu'as-tu fait, malheureux ? s'écria-t-il en s'avançant vers le prisonnier. »

Celui-ci le regarda d'abord en silence, puis il répondit froidement : « Elle n'appartiendra à personne, et personne ne lui appartiendra ! »

On conduisit le criminel dans le cabaret, pour le confronter avec sa victime, et Werther s'éloigna précipitamment.

L'étrange et violente secousse qu'il venait d'éprouver avait bouleversé tout son être ; il se sentit

arraché à sa mélancolie apathique, par l'intérêt irrésistible qui l'entraînait vers ce pauvre jeune homme et par un ardent désir de le sauver. Il comprenait si bien le désespoir qui l'avait poussé au meurtre, il lui trouvait tant d'excuses, il entraînait si profondément dans la situation de cet infortuné, qu'il se croyait sûr de faire partager ses sentiments à tout le monde. Déjà il brûlait de prendre tout haut la défense de l'accusé, déjà le plaidoyer le plus éloquent se pressait sur ses lèvres; il se hâta de courir au pavillon de chasse, en repassant d'avance machinalement tous les arguments passionnés qu'il comptait employer près du bailli en faveur de ce malheureux.

En entrant au salon, il rencontra Albert, dont la présence le déconcerta un moment; mais il se remit bientôt, et, s'adressant au bailli, il lui exprima ses pensées sur ce tragique événement, avec une conviction des plus chaleureuses.

Le bailli secoua la tête à plusieurs reprises, et quoique Werther déployât toute l'énergie, tout l'art de persuasion qu'un homme peut apporter à la défense de son semblable, le magistrat cependant, comme on doit le supposer, n'en parut ni ébranlé, ni ému. Sans même laisser achever notre ami, il réfuta vivement ses doctrines, et le

blâma de prendre ainsi un meurtrier sous sa protection. Il lui prouva qu'avec un tel système, toutes les lois seraient facilement éludées et la sûreté publique compromise. Il ajouta que d'ailleurs, dans une affaire aussi grave, il ne pouvait intervenir sans encourir la plus sérieuse responsabilité, et qu'il fallait que ce procès suivit son cours régulier. Cependant Werther, sans se décourager, pria seulement le bailli de consentir à fermer les yeux sur l'évasion du prisonnier. Mais sur ce point encore, le magistrat fut inflexible. Albert, qui jusques-là s'était tenu à l'écart, intervint pour se ranger à l'avis du bailli. Werther, réduit au silence, s'éloigna le cœur navré de douleur, pendant que le bailli lui répétait : « Non, non, rien ne peut le sauver. »

On peut juger de l'impression que ces paroles firent sur lui par quelques mots, tracés sans doute le même jour, et que l'on trouva parmi ses papiers.

« On ne peut te sauver, malheureux!.. non, je vois bien que rien ne peut nous sauver!.. »

Ce qu'Albert avait dit du meurtrier, en présence du bailli, avait singulièrement choqué Werther. Il avait cru y découvrir quelque allusion à lui-même et à ses propres sentiments; et, bien que de plus mûres réflexions l'eussent amené à comprendre que ces deux hommes pouvaient avoir raison, il lui répugnait d'abandonner son projet et ses idées. Nous avons encore trouvé dans ses papiers une autre note qui a trait à cette circonstance, et qui exprime peut-être ses vrais sentiments pour Albert :

« Que sert de me dire et de me répéter : Il est honnête et bon? Hélas! quand il me déchire jusqu'au fond du cœur, est-ce que je puis être juste? »

La soirée était douce et le temps inclinait au dégel. Charlotte et Albert revinrent à pied. De temps en temps elle se retournait, comme si la compagnie de Werther lui manquait. Albert mit la conversation sur le chapitre de leur ami, et le blâma tout en lui rendant justice. Il en vint à parler de sa malheureuse passion et témoigna

le désir qu'il pût s'éloigner, dans son propre intérêt. « Je le souhaite aussi pour nous, ajouta-t-il; je t'en prie, Charlotte, tâche de donner un autre cours à ses idées, à ses relations avec toi et de le décider à rendre ses visites plus rares. Le monde commence à y faire attention, et je sais qu'on en a déjà parlé de droite et de gauche. » Charlotte garda le silence. Albert parut comprendre cette réserve; dès ce moment il ne parla plus de Werther, et, si elle venait à entamer elle-même ce sujet, il laissait tomber la conversation ou la rompait à propos.

La vaine tentative de Werther pour sauver le malheureux paysan fut comme la dernière lueur d'une flamme près de s'éteindre. Il tomba par degrés dans un abattement de plus en plus profond. Une sorte de désespoir s'empara de lui quand il sut qu'on l'appellerait peut-être en témoignage contre le meurtrier, qui, maintenant, avait recours aux dénégations. Tout ce qu'il avait souffert jusqu'alors pendant le cours de sa vie active, ses déboires chez l'ambassadeur, ses projets avortés, enfin tout ce qui l'avait froissé lui revenait en mémoire et l'agitait profondément. Se croyant autorisé à l'inaction par ces épreuves malheureuses, il voyait toute perspec-

pective fermée devant lui, il se sentait incapable d'aborder la vie par aucun côté. C'est ainsi que concentré perpétuellement en lui-même, livré à l'idée fixe d'une seule passion, engagé dans un labyrinthe sans issue par ses relations journalières avec la femme adorable et adorée dont il troublait le repos, usant ses forces sans but et se débattant sans espérance, il se familiarisait de plus en plus avec l'affreux projet qu'il devait mettre bientôt à exécution. Nous insérons ici quelques lettres qu'il a laissées, et qui portent les traces les plus irrécusables de son trouble, de son délire, de ses cruelles angoisses, de ses luttes suprêmes et de son dégoût de la vie.

13 décembre.

Cher Wilhelm, je suis dans l'état où devaient se trouver ceux qu'on croyait autrefois possédés du malin esprit. Ce n'est pas chagrin, ce n'est pas non plus désir ardent; c'est une rage sourde et sans nom qui me déchire la poitrine, qui me serre la gorge et qui me suffoque. Je souffre, oh! je souffre!.. Et alors je cherche à me fuir moi-même, je m'égaré la nuit parmi les sites

sauvages et terribles que nous étale cette saison ennemie.

Hier soir, je fus ainsi chassé de chez moi. Le dégel était survenu subitement; j'avais entendu dire que la rivière était débordée, que tous les ruisseaux jusqu'à Wahlheim s'étaient gonflés et que l'inondation avait submergé ma chère vallée. J'y courus après onze heures du soir. C'était un spectacle effrayant. Voir de la cime d'un roc, à la clarté de la lune, les torrents se répandre dans les champs, dans les prairies, à travers les haies, pour tout envahir et tout recouvrir; la vallée disparue, et, à sa place, une mer écumeuse, ballottée au gré d'un vent fougueux. Puis de profondes ténèbres, puis la lune reparaissant pour jeter une clarté sinistre sur ce tableau superbe et redoutable, les flots venant rouler avec fracas à mes pieds... Je fus saisi d'un frémissement et aussi d'une tentation... J'étais là, les bras étendus devant l'abîme, et j'aspirais à m'y précipiter!... m'y précipiter! Oui, et avec moi mes tourments, mes souffrances, pour les confondre dans le tumulte des vagues!... Hélas! malheureux que je suis!... je n'eus pas la force de lever les pieds et de finir ainsi tous mes maux! — Mon heure n'a pas en-

core sonné, je le sens. Ah ! Wilhelm, que j'aurais sacrifié volontiers cette chétive existence humaine pour mêler mon être à l'ouragan, entr'ouvrir les mers et soulever les flots ! Ah ! ce bonheur ne sera-t-il jamais le partage de celui qui languit dans sa prison ?

De quelle tristesse je fus saisis, lorsque mes yeux en s'abaissant se portèrent vers l'endroit où je m'étais reposé avec Charlotte, sous un saule, après une longue promenade au soleil, et quand je vis cette place inondée comme le reste ! A peine si je reconnus le saule. Je pensai alors au pavillon de chasse, à ses prairies... le torrent devait avoir aussi arraché nos ombrages, détruit nos berceaux ! Un rayon doré du passé vint luire devant mon âme, comme devant le captif flotte un mirage de prairies, de troupeaux ou de splendeurs humaines ! Et j'étais là, debout... Ah ! n'ai-je donc pas le courage de mourir ? — J'aurais dû — et pourtant me voilà comme une vieille femme qui ramasse son bois et qui va demander son pain de porte en porte pour soutenir et prolonger d'un instant sa misérable vie.

14 décembre.

Qu'est-ce donc, mon ami ? je suis effrayé de moi-même. Mon amour pour elle n'est-il pas le plus pur, le plus saint, le plus fraternel des amours ? Ai-je jamais conçu au plus profond de mon âme un désir coupable ? Ah ! je n'oserais affirmer... — des rêves maintenant ! — Oh ! que ceux-là ont raison qui font de nous les jouets de forces mystérieuses ! — Cette nuit... je tremble de le dire... je la tenais entre mes bras, étroitement serrée sur mon cœur... sa bouche balbutiait des paroles d'amour, entrecoupées par un million de baisers, et mes yeux nageaient dans l'ivresse des siens ? Suis-je coupable, mon Dieu, de me rappeler tant de félicité et d'aspirer encore aux mêmes illusions ? — Charlotte ! Charlotte ! — c'est fait de moi... depuis huit jours mes sens se troublent ; je n'ai plus la force de penser ; mes yeux se remplissent de larmes... je ne suis bien nulle part, hélas ! et je suis bien partout. Je ne souhaite rien, je ne désire rien. Ne vaut-il pas mieux que je parte ?

La résolution de sortir de ce monde avait grandi et s'était affermie dans l'esprit de Werther. Depuis son retour près de Charlotte, il avait toujours envisagé la mort comme le dernier terme de ses maux et comme une ressource extrême qui ne lui manquerait pas. Pourtant il s'était promis de ne pas y recourir d'une manière brusque et violente. Il ne voulait faire ce dernier pas qu'avec le plus grand calme et la conviction la plus ferme. Ses incertitudes, ses combats se révèlent dans quelques lignes qui paraissent être le commencement d'une lettre à son ami. Le papier ne porte pas de date.

« Sa vue... sa destinée... l'intérêt qu'elle prend à mon sort, arrachent encore quelques dernières larmes à mon cerveau desséché.

» Baisser le rideau et passer derrière, voilà tout... Pourquoi s'effrayer ? pourquoi hésiter ? Est-ce parce que l'on ignore ce qui est derrière ? ou parce que l'on n'en revient pas ? ou plutôt parce que c'est le propre de notre esprit de croire que tout est confusion et ténèbres dans l'inconnu ? »

Il s'accoutuma de plus en plus à ces funestes pensées, et chaque jour elles lui devinrent plus familières. Son projet fut enfin arrêté d'une manière irrévocable. On en trouve la preuve dans cette lettre à double entente qu'il écrivit à son ami.

20 décembre.

Je rends grâce à ton amitié, cher Wilhelm, d'avoir si bien compris ce que je voulais dire ; oui, tu as raison, je ferai mieux de partir. Mais cette invitation de retourner auprès de vous ne s'accorde pas tout à fait avec mes dispositions.

Du moins, j'ai l'intention de faire un détour, en ce moment surtout où nous pouvons espérer une gelée soutenue et de bons chemins. Aussi ton projet de venir me chercher me sourit beaucoup. Accorde-moi seulement une quinzaine de jours et attends encore une lettre de moi qui te transmettra mes dernières nouvelles. Il est essentiel de ne pas cueillir le fruit avant qu'il soit mûr, et quinze jours de plus ou de moins y font beaucoup. Tu diras à ma mère de prier pour

son fils; dis-lui aussi que je lui demande pardon de tous les chagrins que je lui ai causés. Il était dans ma destinée d'attrister les personnes que j'aurais voulu rendre heureuses. — Adieu, mon très-cher ami, que Dieu répande sur toi ses bénédictions !

Ce qui se passait alors dans le cœur de Charlotte, les sentiments qu'elle éprouvait pour son mari et pour son malheureux ami, c'est ce que nous n'essaierons pas de décrire, bien que la connaissance de son caractère nous permette de nous en former une idée. Toute femme douée d'une belle âme s'identifiera avec elle et comprendra ce qu'elle a dû souffrir. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle était très-décidée à faire tout ce qui dépendrait d'elle pour éloigner Werther. Si elle hésitait encore, cette hésitation provenait d'un sentiment de compassion affectueuse. Elle savait combien cet effort coûterait à Werther; elle savait la mesure de ses forces. Et pourtant elle se vit bientôt obligée de prendre

une détermination. Son mari continuait à garder le silence sur ce sujet, comme elle le gardait de son côté; mais, par cela même, il lui importait encore plus de prouver par des faits la sincérité de ses sentiments, dignes en tout point de ceux d'Albert.

Le jour où Werther écrivit à son ami la dernière lettre que nous venons de rapporter, était le dimanche d'avant Noël. Il vint le soir chez Charlotte et la trouva seule. Elle était occupée à préparer quelques joujoux qu'elle destinait à ses frères et sœurs, à l'occasion de la Noël. Il se récria sur la joie qu'allaient éprouver les enfants au moment de l'ouverture inattendue d'une porte et de l'apparition d'un arbre de Noël, décoré de cierges, de sucreries et de pommes.

« Et vous aussi, dit Charlotte en cachant sous un sourire gracieux l'embarras qu'elle éprouvait, vous aussi, vous aurez votre part de la fête, si vous êtes bien sage : une petite bougie et quelque autre chose encore.

— Et qu'appellez-vous être bien sage ? demanda-t-il ; comment dois-je être ? comment puis-je être, Charlotte ?

— Jeudi soir, reprit-elle, est la veille de Noël ; les enfants viendront et mon père avec eux. Cha-

cun alors aura ce qui lui est destiné. Venez aussi ce jour-là... mais... pas avant. »

Werther fut atterré.

« Je vous en prie, reprit-elle, qu'il en soit ainsi ! Je vous en prie, au nom de mon repos ! Cela ne peut pas continuer, non, cela ne peut pas continuer, Werther. »

Il détourna les yeux et se mit à marcher à grands pas dans la chambre, en murmurant entre ses dents après elle : *Cela ne peut pas continuer !...*

Charlotte, voyant dans quel état violent ses paroles l'avaient jeté, chercha par mille propos à le distraire de ses pensées ; mais ce fut en vain.

« Non, Charlotte, s'écria-t-il, non, je ne vous reverrai plus !

— Pourquoi cela, Werther ? reprit-elle ; vous pouvez, vous devez même revenir nous voir ; seulement soyez plus maître de vous. Ah ! pourquoi êtes-vous né avec cette fougue indomptable et cette violence passionnée que vous portez dans vos affections ? Je vous en prie, continua-t-elle en lui prenant la main, soyez plus maître de vous. Votre esprit, vos connaissances, vos talents, que de sources de jouissances ! Soyez

homme... triomphez de ce fatal attachement pour une femme qui ne peut rien que vous plaindre. »

Il grinça des dents et la regarda d'un air sombre. Elle retenait toujours sa main.

« Un seul moment de calme, Werther, lui dit-elle. Ne comprenez-vous pas que vous vous aveuglez, que vous courez volontairement à votre perte ? Pourquoi faut-il que ce soit moi, Werther, justement moi... qui appartiens à un autre?... Ah ! je crains bien que cette impossibilité de m'obtenir ne soit précisément ce qui exalte votre passion. »

Il retira sa main de celles de Charlotte, et, la regardant d'un air mécontent :

« C'est bien ! s'écria-t-il, c'est très-bien ! c'est sans doute Albert qui a fait cette remarque ? Elle est profonde... très-profonde !

— Chacun peut la faire, reprit-elle. N'y aurait-il donc dans le monde entier aucune jeune fille capable de remplir les vœux de votre cœur ? Prenez sur vous de la chercher, et je vous garantis que vous la trouverez. Depuis longtemps je m'afflige pour vous et pour nous de l'isolement auquel vous vous condamnez. Voyons, un peu d'effort ; un voyage peut, doit vous distraire ;

cherchez bien; vous rencontrerez quelque objet digne de votre amour, et alors revenez. Nous jouirons tous ensemble de cette douce félicité que donne une amitié sincère.

— On pourrait imprimer cela, dit Werther avec un sourire amer, et le recommander à tous les instituteurs. Eh bien ! chère Charlotte, laissez-moi encore un peu de répit, et tout s'arrangera.

— A la bonne heure, Werther; mais au moins ne revenez pas avant la veille de Noël. »

Il voulait répondre, quand Albert entra. On se donna le bonsoir d'un ton sec et glacial; puis les deux hommes se mirent à se promener l'un à côté de l'autre dans la chambre, d'un air embarrassé. Werther entama quelques propos insignifiants, qu'il interrompit bientôt; Albert en fit autant, puis il interrogea sa femme au sujet de certaines affaires dont il l'avait chargée. En apprenant qu'elles n'étaient pas encore terminées, il lui adressa quelques mots que Werther trouva bien froids et même durs. Il voulait s'en aller et ne le pouvait pas. Il resta jusqu'à huit heures, et son humeur ne fit que s'aigrir. Quand on vint mettre le couvert, il prit sa canne et son chapeau. Albert l'engagea à rester; mais il regarda

cette invitation comme une politesse forcée; il remercia froidement et se retira.

Il retourna chez lui, prit la lumière des mains de son domestique, qui voulait l'éclairer, et monta seul à sa chambre. Il la parcourut à grands pas en sanglotant et en se parlant à lui-même d'une voix très-haute et très-animée, et il finit par se jeter tout habillé sur son lit, où son domestique le trouva étendu quand il prit sur lui d'entrer dans la chambre sur les onze heures pour lui demander s'il ne voulait pas qu'il lui retirât ses bottes. Werther y consentit et lui défendit en même temps de se présenter le lendemain matin avant qu'il l'eût appelé.

Le lundi matin, 21 décembre, il se mit à écrire à Charlotte la lettre suivante, qui fut trouvée cachetée sur sa table et remise à celle à qui elle était destinée. Je la transcrirai ici par fragments, comme il paraît l'avoir écrite :

« C'est une chose résolue, Charlotte, je veux mourir, et je te l'écris sans aucune exaltation romanesque, la tête calme, le matin du jour où je te verrai pour la dernière fois.

» Quand tu liras ces quelques lignes, ma bien-aimée Charlotte, la froide tombe renfermera déjà

la dépouille du malheureux qui n'imagina pas, pour les derniers moments de sa vie, de plaisir plus doux que de s'entretenir avec toi. J'ai passé une nuit terrible, et pourtant bienfaisante; car elle a affermi ma résolution. — Je veux mourir. — Quand je m'arrachai hier d'auprès de toi, de quels frémissements tous mes sens ne furent-ils pas agités? Comme tout mon sang reflua vers mon cœur! Quel serrement affreux j'y ressentis en songeant que ma vie se consumait là, à tes côtés, sans joie, sans espérance!... Ah! j'étais glacé d'effroi! — Je pus à peine arriver jusqu'à ma chambre, je me jetai à genoux tout éperdu! — Oh! mon Dieu! tu m'accordas une dernière fois le bienfait des larmes! Mais qu'elles étaient amères! Mille idées, mille résolutions traversaient tumultueusement mon âme, jusqu'à ce qu'enfin il n'en restât qu'une seule, bien arrêtée, ferme, inébranlable: mourir! — Je me couchai sur cette résolution, et ce matin je l'ai retrouvée à mon réveil, ferme et inébranlable comme hier. — Je veux mourir! — Ce n'est pas désespoir, c'est conviction: ma carrière est achevée, et je me sacrifie pour toi. Oui, Charlotte, pourquoi te le cacherai-je? Il faut qu'un de nous trois périsse, et je veux que ce soit moi. Oh! ma bien-aimée!

plus d'une fois, dans mon cœur déchiré, a pénétré une pensée furieuse... — Tuer ton mari! — Toi! — ou moi! — Moi donc, moi seul, qu'il en soit ainsi!

» Lorsque, vers le soir d'un beau jour d'été, tu graviras la montagne, pense à moi en te rappelant combien de fois j'ai parcouru cette vallée!... Tourne ensuite tes regards du côté du cimetière et vois comme le vent incline l'herbe sur ma tombe, aux derniers rayons du soleil couchant. — J'étais calme en commençant cette lettre, et maintenant je pleure comme un enfant, tant ces images ébranlent mon pauvre cœur!

Sur les dix heures, Werther appela son domestique, et tout en se laissant habiller, il lui dit qu'il allait faire un voyage de quelques jours, qu'il fallait nettoyer ses habits et préparer ses malles; il lui ordonna, en outre, de réunir les mémoires des marchands, de redemander plusieurs livres qu'il avait prêtés, et de donner à quelques pauvres, à qui il avait coutume de faire l'aumône une fois par semaine, le montant de

deux mois d'avance. Il se fit apporter à dîner dans sa chambre, et, le repas achevé, il se rendit chez le bailli, qu'il ne trouva pas au logis. Il se promena dans le jardin d'un air pensif, comme s'il voulait recueillir à la fois tous les souvenirs capables de ravir ses tourments.

Les enfants du bailli ne le laissèrent pas longtemps à lui-même ; ils coururent à lui en sautant, et se mirent à lui raconter que lorsque demain, et encore demain, et puis encore un jour seraient venus, ils recevraient chez Charlotte leurs cadeaux de Noël ; et ils lui détaillèrent toutes les merveilles que leur promettait leur imagination. — Demain ! s'écria Werther, et encore demain, et puis encore un jour !.. Il les embrassa tous tendrement et il allait les quitter lorsque le plus petit voulut encore lui dire quelque chose à l'oreille. C'était pour lui apprendre en confidence que ses grands frères avaient écrit de beaux compliments de jour de l'an, que ces compliments étaient bien longs, qu'il y en avait un pour le papa, un autre pour Albert et Charlotte, et un autre encore pour M. Werther, et qu'on les présenterait tous de grand matin, le jour de l'an.

Ces derniers mots l'accablèrent. Il fit quelques petits cadeaux à tous les enfants, les chargea, en

montant à cheval, de ses compliments pour le bailli, et partit les larmes aux yeux.

Vers les cinq heures, il revint chez lui, recommanda à la servante d'avoir soin du feu et de l'entretenir jusqu'à la nuit, et dit au domestique d'emballer ses livres et son linge et d'arranger ses habits dans sa malle.

Ce fut alors probablement qu'il écrivit le paragraphe suivant de sa dernière lettre à Charlotte :

« Tu ne m'attends pas ; tu crois que je t'obéirai et que je n'irai te voir que la veille de Noël... O Charlotte !.. aujourd'hui ou jamais ! La veille de Noël, tu tiendras ce papier dans ta main frémissante, et tu le mouilleras de tes larmes si chères ! Je le veux... il le faut. Oh ! que je suis content d'avoir pris mon parti ! »

Pendant ce temps, Charlotte se trouvait dans une situation d'esprit des plus étranges. Son dernier entretien avec Werther lui avait fait sentir

plus vivement que jamais combien il lui serait pénible de l'éloigner; elle comprenait mieux qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors quels tourments il aurait à souffrir pour se séparer d'elle.

Elle avait dit, comme en passant, en présence de son mari, que Werther ne devait pas revenir avant la veille de Noël, et Albert était monté à cheval pour aller chez un bailli du voisinage terminer une affaire qui devait le retenir jusqu'au lendemain.

Elle était seule; aucune de ses sœurs ne se trouvait autour d'elle. Elle s'abandonna à ses pensées, et laissa errer son esprit sur les liens d'affection de sa vie passée et présente. Elle se voyait unie pour jamais à un homme dont elle connaissait l'amour et la fidélité, et qu'elle aimait de toute son âme, à un homme dont le caractère aussi ferme que calme paraissait formé par le ciel pour assurer le bonheur d'une honnête femme; elle sentait ce que cet homme était et devait être toujours pour elle et pour sa famille. D'un autre côté, Werther lui était devenu si cher, dès les premiers moments de leur connaissance mutuelle, une sympathie si naturelle s'était déclarée entre eux, enfin une longue liaison les avait rapprochés par tant de rapports intimes, que son cœur

en avait reçu des impressions ineffaçables. Tout ce qu'elle pensait, tout ce qu'elle sentait, elle avait pris l'habitude d'en faire part à cet ami, dont le départ menaçait son existence d'un vide qu'elle ne pourrait combler. Ah! si elle avait pu faire de lui son frère! combien elle se serait trouvée heureuse! Si elle avait pu le marier à une de ses amies! si elle avait pu concevoir l'espérance de rétablir la bonne intelligence entre Albert et lui! Elle passa en revue dans son esprit toutes ses amies; mais elle trouvait à chacune d'elles quelque défaut; aucune ne lui paraissait digne de lui. Au milieu de toutes ces réflexions, elle finit par sentir confusément, sans oser se l'avouer, que le désir secret de son cœur était de le réserver pour elle-même, tout en se disant qu'elle ne pouvait pas, qu'elle ne devait pas le garder. Son âme si pure, si belle, et jusqu'alors si inaccessible à la tristesse, reçut en ce moment l'empreinte d'une mélancolie toute nouvelle; la perspective du bonheur lui échappait, voilée par le sombre nuage qui pesait sur elle.

Il était six heures et demie lorsqu'elle entendit Werther monter l'escalier; elle reconnut son pas, puis sa voix qui demandait après elle. Son cœur battit vivement, et pour la première fois, nous

pouvons le dire, à l'approche du jeune homme; elle aurait volontiers fait dire qu'elle n'y était pas; et lorsqu'il entra, elle lui cria tout de suite avec un embarras visible et plein d'émotion :

« Ah! vous n'avez pas tenu parole!

— Je n'ai rien promis, répondit-il.

— Au moins auriez-vous dû avoir égard à ma prière, reprit-elle; je vous l'avais faite dans l'intérêt de notre repos à tous deux. »

Elle ne savait au juste ce qu'elle disait, ni ce qu'elle faisait. Elle envoya chercher deux de ses amies, pour ne pas se trouver seule avec Werther. Il déposa quelques livres qu'il avait apportés, et en demanda d'autres. Cependant elle désirait voir arriver ses amies; mais l'instant d'après elle souhaitait le contraire; la servante rapporta leur réponse; elles s'excusaient toutes deux de ne pouvoir venir. Alors elle songea à faire rester cette fille avec son ouvrage dans la chambre voisine; mais aussitôt elle changea d'idée. Werther se promenait à grands pas. Elle se mit au clavecin et essaya de jouer un menuet, mais ses doigts s'y refusaient. Elle se recueillit et vint s'asseoir d'un air tranquille auprès de Werther qui avait pris sa place habituelle sur le canapé.

« N'avez-vous rien à lire? demanda-t-elle.

Il n'avait rien.

« Ici, dans mon tiroir, continua-t-elle, j'ai votre traduction de quelques chants d'Ossian; je ne l'ai pas encore lue, car j'espérais toujours vous l'entendre lire vous-même; mais jusqu'ici l'occasion ne s'en est pas rencontrée.

Il sourit et alla chercher son cahier. Un frisson le saisit quand il le prit en main, et pendant qu'il l'ouvrait ses yeux se remplirent de larmes. Il se rassit, et lut d'une voix qu'il s'efforça de rendre ferme :

« Étoile de la nuit naissante, tu resplendis superbe à l'occident; tu lèves ta tête radieuse au-dessus de la nuée, tu te promènes majestueusement sur la colline! — Que regardes-tu sur la bruyère? Les vents orageux se sont apaisés; le murmure du torrent s'éloigne; les flots écumants viennent se jouer au pied du rocher; le bourdonnement confus des insectes du soir s'élève dans les champs. Que regardes-tu, belle lumière? Tu souris et tu passes. Les ondes commencent à monter autour de toi toutes joyeuses, en baignant ta brillante chevelure. Adieu, doux et calme rayon! Et toi, parais, toi, sublime lumière de l'âme d'Ossian!

» La voilà qui se lève dans tout son éclat. J'aperçois mes amis morts; ils se rassemblent à Lora, comme aux jours qui ne sont plus. — Fingal s'avance comme une humide colonne de brouillard; autour de lui sont ses braves. Voyez les bardes mélodieux: Ullin à la chevelure grise, Ryno le majestueux, Alpin, le chanteur divin, et toi, plaintive Minona! — Comme vous êtes changés, amis, depuis les jours de fête de Selma! quand nous nous disputons l'honneur de chanter, comme les brises du printemps qui font tour à tour onduler les hautes herbes sur la colline! Alors s'avança Minona dans toute sa beauté, le regard baissé, les yeux remplis de larmes. Sa chevelure flottait soulevée par le vent qui soufflait du haut de la colline. L'âme des héros s'assombrit quand sa douce voix s'éleva, car ils avaient vu souvent la tombe de Salgar; souvent aussi la sauvage demeure de la blanche Colma... de Colma, abandonnée sur la montagne, seule avec l'écho de sa voix mélodieuse! Salgar avait promis de venir; mais déjà la nuit se répandait autour de Colma... Écoutez sa voix, lorsqu'elle errait sur la montagne :

COLMA.

« Il fait nuit; je suis seule, égarée sur les cimes orageuses. Le vent souffle dans les montagnes; le torrent se précipite avec fracas du haut des rochers! Point de cabane pour m'abriter contre la pluie, moi, délaissée sur ces rocs battus de la tempête! Sors de tes nuages, ô lune! Montrez-vous, flambeaux de la nuit! Qu'un de vos rayons lumineux me guide vers le lieu où mon bien-aimé se repose des fatigues de la chasse, son arc détendu à ses côtés, ses chiens haletant autour de lui! Faut-il que je reste ici, assise solitairement sur le roc, au-dessus du torrent grossissant? J'entends mugir les grandes voix du torrent et de l'ouragan; je n'entends pas la voix de celui que j'aime!

» Pourquoi tarde-t-il, mon Salgar? A-t-il oublié sa promesse? Voilà bien le rocher et l'arbre; voici bien les ondes écumeuses; tu as promis d'être ici aux approches de la nuit. Hélas! où s'est égaré mon Salgar? Je voulais fuir avec toi, abandonner pour toi père et frère, les orgueilleux! Depuis longtemps nos familles sont enne-

mies, mais nous ne sommes pas ennemis, ô Salgar !

» Apaise-toi un instant, vent fougueux ! fais silence un instant, puissante cataracte ! Que ma voix retentisse à travers la vallée ! Que mon voyageur l'entende ! Salgar, c'est moi qui t'appelle. Voici l'arbre et le rocher !.. Salgar, mon bien-aimé, je suis ici ! pourquoi tardes-tu à venir ?

» Voici la lune qui se dégage ; les flots, dans la vallée, réfléchissent ses rayons ; les rochers blanchissent, les cimes s'éclairent, mais je ne l'aperçois pas ! Ses chiens, courant au devant de lui, n'annoncent pas son approche. Salgar, pourquoi suis-je seule ici ?

» Mais qui sont ceux là-bas, couchés sur la bruyère ? Parlez, ô mes amis ! — Ils ne répondent pas ! Que mon âme est pleine d'anxiété ! — Hélas ! ils sont morts ! Leurs glaives sont rougis par le combat ! O mon frère, mon frère ! pourquoi as-tu tué mon Salgar ? O mon Salgar ! pourquoi as-tu tué mon frère ? Vous m'étiez tous les deux si chers ! Oh ! tu étais si beau ! oui ! beau entre mille guerriers de la montagne. Et lui, il était terrible dans le combat !.. Oh ! répondez-moi ! Écoutez ma voix, mes bien-aimés !.. Mais, hélas, ils

sont muets, muets pour toujours ! Leur sein est glacé comme la terre !

» Oh ! du haut de ces rochers, du haut des cimes orageuses, parlez, esprits des morts, parlez, je vous écouterai sans frémir. Où êtes-vous allés vous reposer ? Dans quelle grotte de la montagne puis-je vous trouver ? Je n'entends aucune voix soupirer au milieu du vent ; aucun gémissement ne se mêle à la tempête. Je reste assise, plongée dans ma douleur, et j'attends l'aube du jour, les yeux noyés de larmes ! Creusez le tombeau, avant vous, les amis des morts, mais ne le fermez pas que j'y sois descendue. Ma vie se dissipe comme un songe... puis-je donc rester en arrière ? c'est ici que je veux demeurer, avec mes amis, près du torrent qui coule du rocher. — Lorsqu'il fait nuit sur la montagne et que le vent souffle sur les bruyères, que mon esprit se dresse au milieu du vent, et gémisses sur la mort de ses amis. Le chasseur m'entendra de sa cabane de feuillage ; il redoutera ma voix, et pourtant il l'aimera ; car elle sera douce, ma voix, en pleurant mes amis. Ils m'étaient tous les deux si chers ! »

» C'était là ton chant, ô Minona ! douce et pâle fille de Thormann ; nos larmes coulèrent pour

Colma, et notre âme devint sombre comme la nuit.

» Ullin parut avec la harpe et nous fit entendre le chant d'Alpin. Alpin fut un chanteur mélodieux, et l'âme de Ryno était un rayon de feu. Mais l'un et l'autre reposaient dans la demeure étroite des morts, et leurs voix s'étaient éteintes à Selma.

» Un jour Ullin, revenant de la chasse avant que ces deux héros eussent succombé, les entendit chanter tour à tour sur la colline. Leurs chants étaient doux, mais tristes; ils se lamentaient sur la mort de Morar, le premier des héros. L'âme de Morar était pareille à celle de Fingal; son glaive, pareil au glaive d'Oscar. Mais il tomba, et son père gémit, et les yeux de sa sœur Minona se remplirent de larmes devant le chant d'Ullin. Minona recula, comme la lune à l'occident cache sa belle tête dans un nuage à l'approche de la tempête. J'accompagnai sur la harpe le chant des lamentations. »

RYNO.

« Le vent et la pluie sont apaisés, le zénith est pur, les nuages se dissipent, le soleil en fuyant

dore la montagne de ses derniers rayons. Le torrent verse dans la vallée ses eaux colorées d'un reflet rougeâtre. Doux est ton murmure, ô rivière! mais plus douce est la voix d'Alpin, quand il pleure les morts. Sa tête est courbée par l'âge, et ses yeux sont rougis par les larmes. Alpin, divin chanteur, pourquoi est-tu seul sur la montagne silencieuse? pourquoi gémis-tu comme le vent à travers la forêt, comme la vague qui se brise sur un rivage lointain? »

ALPIN.

« Mes pleurs, Ryno, coulent pour les morts. Ma voix s'élève pour les habitants de la tombe. Tu es agile et svelte, Ryno, tu es beau parmi les fils de la montagne; mais tu tomberas comme Morar, et l'affliction viendra aussi s'asseoir sur ton cercueil; la montagne t'oubliera, et ton arc détendu pendra le long de la muraille. Oh! Morar, tu étais léger comme le chevreuil sur la colline, terrible comme le feu du ciel au sein de la nuit; ta colère était un orage, ton glaive, pendant le combat, était l'éclair qui passe sur la

bruyère, ta voix était le mugissement du torrent après la pluie, le grondement du tonnerre roulant dans les montagnes. Beaucoup sont tombés sous les efforts de ton bras; la flamme de ta colère les a consumés... Mais, quand tu revenais de la guerre, comme ta voix était calme et douce! ton visage était semblable au soleil après l'orage, à la lune éclairant une nuit silencieuse. Ton sein était paisible comme la mer quand le bruit du vent est apaisé. Bien étroite maintenant, bien sombre est ta demeure! En trois pas je mesure ta tombe, ô toi, qui fus naguère si grand; quatre pierres couvertes de mousse, voilà ton seul monument! Un arbre dépouillé, l'herbe haute que le vent balance, voilà tout ce qui révèle à l'œil du chasseur le tombeau du puissant Morar! Tu n'as pas de mère pour te pleurer, pas d'amante dont le cœur s'épanche sur toi! Elle est morte celle qui te donna le jour; elle est frappée aussi la fille de Morglan! Quel est cet homme appuyé sur son bâton? Quel est-il celui dont la tête est blanchie avant l'âge, dont les yeux sont tout rougis par les pleurs? C'est ton père, ô Morar! ton père qui n'avait pas d'autre fils! Il entendit souvent parler de ta vaillance, des ennemis tombés sous tes coups, il entendit parler de

la gloire de Morar! Hélas! il n'apprit rien de sa mort! — Pleure, père de Morar, pleure! Hélas! ton fils ne t'entend pas! bien profond est le sommeil des morts! bien avant dans la terre est creusée leur couche de poussière! il ne se lèvera plus à ta voix! il ne s'éveillera plus à tes cris! Ah! quand donc fera-t-il jour dans la tombe? quand pourra-t-on crier à celui qui dort : Éveille-toi?

» Adieu, le plus noble des hommes! adieu, brave guerrier! jamais le champ de bataille ne te reverra! jamais la sombre forêt ne verra reluire l'éclat de ton épée! Tu n'as pas laissé de fils après toi, mais les chants conserveront ton nom! les âges futurs entendront parler de toi; ils connaîtront Morar!

» L'affliction des guerriers était profonde; mais les sanglots d'Armin la dominaient. Ce chant lui rappelait la mort d'un fils moissonné à la fleur de l'âge. Carmor était assis près du héros, Carmor, le prince de Galmal, à la démarche retentissante :

« Pourquoi ces soupirs douloureux? dit-il; est-ce ici qu'il faut pleurer? la musique et le chant ne se font-ils pas entendre, non pour abattre l'âme, mais pour la ranimer? Ainsi, de légères vapeurs s'élèvent du lac, se répandent sur la vallée et pénètrent les fleurs; alors le soleil reparait

dans toute sa force, et le brouillard se dissipe aussitôt. Pourquoi est-tu si triste, ô Armin, toi qui règues sur Gorma, dont les flots forment la ceinture? »

ARMIN.

« Oui, je suis triste, et les causes de mon chagrin ne sont pas frivoles. Carmor, tu n'as pas perdu de fils! tu n'as pas perdu une fille éblouissante de beauté! Colgar, le vaillant jeune homme existe, et avec lui Amira, la plus belle des jeunes filles. Les rejetons de ta race fleurissent, ô Carmor! mais Armin est le dernier de sa branche desséchée! Bien sombre est ta couche, Daura, bien sombre est ton sommeil dans le tombeau! Quand te réveilleras-tu? quand se ranimera ta voix mélodieuse? Levez-vous, vents de l'automne! déchaînez-vous sur l'obscur bruyère! Torrents de la forêt, écumez! Ouragans, hurlez à la cime des chênes! Et toi, lune, montre et cache tour à tour ton pâle visage au travers des nuages déchirés! rappelle-moi la nuit terrible où mes enfants périrent, où tomba Arindal le puissant, où s'éteignit Daura la bien-aimée.

» Daura, ma fille, tu étais belle! belle comme l'astre d'argent sur les collines, blanche comme la neige, et douce, douce comme l'air embaumé du matin. Arindal, ton arc était fort, ton javelot rapide, ton regard était puissant comme la nuée qui pèse sur les flots, ton bouclier semblait un météore au milieu de l'orage.

» Armar, célèbre dans les combats, vint et rechercha l'amour de Daura. Bientôt il fut aimé. Que de joie et d'espérances chez leurs amis! Mais Erath, fils d'Odgall, frémissait de rage, car son frère avait été tué par Armar.

» Il vint déguisé en batelier; sa barque se balançait avec grâce sur les vagues. Il avait la chevelure blanche d'un vieillard, la figure calme et grave. — O la plus belle des femmes, dit-il, aimable fille d'Armin, là-bas, sur le rocher, non loin du rivage, Armar attend sa chère Daura... Elle le suivit et appela Armar... L'écho du rocher répondit seul. — Armar, mon bien-aimé, mon amant, pourquoi me chagrines-tu ainsi? Écoute, fils d'Armath, écoute-moi; c'est Daura qui t'appelle!

» Erath, le traître, la laissa sur le rocher, et revint en riant vers la terre; elle poussa des cris, appelant son père et son frère : Arindal, Armin,

aucun de vous ne viendra-t-il sauver sa Daura? — Sa voix traversa les flots. Arindal, mon fils, descendit à la hâte de la colline, tout chargé du butin de sa chasse; ses flèches retentissaient à son côté, il tenait son arc à la main, et cinq dogues noirs l'entouraient. Il aperçut l'imprudent Erath débarqué sur le rivage, le saisit et l'attacha contre un chêne, en l'entourant de liens solides. Ainsi enchaîné, Erath remplit les airs de ses gémissements. Cependant Arindal pousse la barque au large, et se lance vers Daura. Armar survient furieux; il décoche une flèche; le trait siffle et entre dans ton cœur, ô mon fils, et tu pérís du coup destiné au perfide Erath. Au moment où la barque atteignait le rocher, Arindal tomba et expira. O Daura, le sang de ton frère coulait à tes pieds! Quel fut ton désespoir! la barque, brisée contre le rocher, s'abîma dans les flots. Armar se précipita dans la mer pour sauver sa Daura ou mourir. Soudain un furieux coup de vent souffle de la montagne, Armar est englouti et ne reparait plus. Seule, se désolant sur le rocher battu par les vagues, ma malheureuse fille!.. J'ai entendu ses plaintes; ses cris aigus ne cessaient pas, et moi, son père, je ne pouvais rien pour la sauver! Toute la nuit je

restai sur le rivage; je la voyais aux faibles rayons de la lune... Toute la nuit j'entendis ses clameurs... Le vent soufflait, la pluie tombait par torrents! Sa voix s'affaiblit peu à peu à mesure que le jour parut; elle s'éteignit bientôt comme le souffle du soir dans l'herbe des rochers. Épuisée par le désespoir, elle mourut, laissant Armin seul au monde. Ma force et ma valeur sont tombées avec elle! elle a emporté mon orgueil! Lorsque les orages descendent de la montagne, lorsque le vent du nord soulève les flots, je m'assieds sur le rivage retentissant, mes yeux fixés sur le terrible rocher; et parfois, quand la lune apparaît au ciel, j'aperçois dans la demi-obscurité des vapeurs, les esprits de mes enfants qui errent fraternellement ensemble! »

Un torrent de larmes qui s'échappa des yeux de Charlotte, en soulageant son cœur oppressé, interrompit la lecture de Werther. Il jeta le manuscrit, lui saisit la main et versa lui-même les pleurs les plus amers. Charlotte, de son autre main, se couvrait le visage avec son mouchoir.

A quelle terrible agitation tous les deux étaient en proie ! Dans la destinée des héros d'Ossian, ils sentaient leur propre infortune, et ils la sentaient ensemble, et ils confondaient leurs larmes ! Les lèvres brûlantes de Werther se collèrent sur le bras de Charlotte ; elle frémit et voulut s'éloigner, mais la douleur et la compassion la tenaient clouée à sa place et pesaient sur elle comme une masse de plomb. Elle chercha en suffoquant à se remettre, et, à travers ses sanglots, elle pria Werther de continuer, elle l'en priait d'une voix céleste. Il tremblait, lui, de tous ses membres. Son cœur battait à briser sa poitrine. Il reprit son cahier et lut d'une voix entrecoupée :

« Pourquoi m'éveilles-tu, souffle embaumé du printemps ? Tu me caresses et tu dis : Je suis chargé de la rosée du ciel — mais le temps de ma flétrissure est proche, proche aussi est l'orage qui abattra mes feuilles. Demain viendra le voyageur ; il viendra celui qui m'a vu dans ma beauté ; son œil me cherchera autour de lui, il me cherchera et ne me trouvera pas. »

La force de ces paroles terrassa l'infortuné. Il se jeta aux pieds de Charlotte, en proie au plus affreux désespoir ; il lui prit les mains et les pressa

contre son front. Charlotte eut alors comme un pressentiment de son horrible projet. Sa tête se troubla ; elle lui saisit à son tour les mains qu'elle serra contre son sein, et elle se pencha sur lui avec attendrissement ; leurs joues brûlantes se touchèrent. L'univers disparaissait pour eux ! il l'enlaça de ses bras, la pressa sur sa poitrine, et couvrit de baisers furieux ses lèvres frémissantes qui balbutiaient de vaines paroles.

« Werther ! » murmurait-elle d'une voix étouffée et en se détournant ; « Werther ! » et d'une main faible elle tâchait de l'écartier. « Werther ! » s'écria-t-elle enfin du ton le plus imposant et le plus digne. Il ne put résister à cet appel. Il la laissa aller et se jeta à terre devant elle comme un insensé. Elle se leva, et toute troublée, tremblante entre l'amour et la colère, elle lui dit : « C'est la dernière fois, Werther... vous ne me verrez plus. » Et, jetant sur le malheureux un regard plein d'amour, elle s'élança dans la chambre voisine et s'y enferma.

Werther tendit les bras vers elle, sans oser la retenir. Couché à terre, la tête appuyée sur le canapé, il resta plus d'une heure dans cette position. Enfin un bruit qu'il entendit le rappela à lui-même. C'était la servante qui venait mettre le

couvert. Il se leva et se mit à parcourir la chambre ; puis, quand il se retrouva seul, il s'approcha de la porte de Charlotte et dit à voix basse : « Charlotte ! Charlotte ! encore un mot, un adieu ! » Elle garda le silence. Il attendit, pria, puis attendit encore... Enfin, il s'arracha de la porte en s'écriant : « Adieu, Charlotte, adieu pour jamais ! »

Il arriva aux portes de la ville ; les gardes, habitués à le voir, le laissèrent passer sans rien dire. Il tombait de la neige fondue. Pourtant il ne rentra en ville que vers les onze heures. Quand il revint chez lui, son domestique remarqua qu'il n'avait pas de chapeau, mais il n'osa pas lui en faire l'observation. Il l'aïda ensuite à se déshabiller. Ses vêtements étaient tout trempés. Plus tard, on retrouva son chapeau sur un rocher qui fait saillie en dehors de la montagne et surplombe au-dessus de la vallée. On ne comprend pas comment il a pu, par une nuit pluvieuse et sombre, monter là sans se précipiter en bas.

Il se coucha et dormit longtemps, lorsque le domestique entra le lendemain, il le trouva qui écrivait. Sur sa demande, il lui apporta son café. Werther ajouta ensuite le passage suivant à sa lettre pour Charlotte :

« C'est donc pour la dernière fois, oui, pour la dernière fois que j'ouvre les yeux. Hélas ! ils ne verront plus le soleil ! Une atmosphère sombre et nébuleuse l'empêche aujourd'hui de se montrer. Oui, prends le deuil, ô nature ! Ton fils, ton ami, ton bien-aimé approche de sa fin. Ah ! Charlotte, c'est un sentiment qui n'a pas son pareil et qui ne peut guère se comparer qu'aux perceptions confuses d'un songe, que de se dire : Cette matinée est la dernière ! Ah ! Charlotte, j'ai peine moi-même à comprendre le sens de ce mot : la dernière ! Quoi, me voilà encore dans toute ma force et demain je serai étendu, insensible, sur la terre ! Mourir ! qu'est-ce que cela signifie ? Vois-tu, nous rêvons quand nous parlons de la mort. J'ai vu mourir bien des gens ; mais l'homme est si borné que, malgré ce qu'il voit, il n'a aucune idée de son existence, ni du commencement ni de la fin. Dans ce moment-ci je suis encore à moi... à toi... oui, à toi, ma bien-aimée, et dans un moment — séparés ! — désunis pour toujours peut-être ! — Non, Charlotte, non ! — Comment puis-je être anéanti ? — Nous sommes... oui. — S'anéantir ! — Qu'est-ce que cela veut dire ? — Encore un mot, un son vide que mon cœur ne comprend

pas! — Mort, Charlotte! enseveli dans la terre froide, dans un coin si étroit, si sombre! — J'ai eu autrefois une amie qui était tout au monde pour ma jeunesse privée d'appuis et de consolation. Elle mourut, et j'ai suivi son convoi. Je me tenais auprès de la fosse, quand on y descendit le cercueil. J'entendis le frottement des cordes qu'on relâchait et que l'on retirait ensuite. Alors la première pelletée de terre tomba, et le coffre funèbre rendit un bruit sourd, puis plus sourd, et plus sourd encore, jusqu'à ce qu'enfin il se trouvât entièrement recouvert de terre. Je tombai auprès de la fosse, éperdu, oppressé, déchiré jusqu'au fond de mes entrailles!... et pourtant je ne sais rien sur notre destinée finale! — Mourir! — Tombeau! — Je ne comprends pas ces mots-là.

Oh! pardonne-moi! pardonne-moi! Hier... ç'aurait dû être le dernier moment de ma vie... O ange! ce fut pour la première fois, oui, pour la première fois, que le sentiment d'une joie sans bornes et sans mélange pénétra mon être tout entier! Elle m'aime! elle m'aime! il brûle encore sur mes lèvres ce feu sacré qui jaillissait des siennes! Ces ardentes délices inondent encore mon cœur! — Pardonne-moi! pardonne-moi! Ah!

je savais que tu m'aimais! je le savais dès les premiers regards, ces regards pleins d'âme! et ton premier serrement de main me l'avait appris! Et pourtant, chaque fois que je te quittais, ou quand je voyais Albert à tes côtés, j'étais ressaisi par mes doutes fiévreux.

Te souviens-tu des fleurs que tu m'envoyas le jour de cette ennuyeuse réunion, où tu ne pus me dire un seul mot ni me tendre la main? J'ai passé alors la moitié de la nuit à genoux devant ces fleurs; elles furent pour moi le sceau de ton amour; mais, hélas! ces impressions s'effaçaient comme s'efface peu à peu dans le cœur du croyant le sentiment de la grâce, que son Dieu lui avait prodiguée sous des symboles visibles. Tout cela est périssable, hélas! mais l'éternité même ne détruirait pas la vie brûlante que j'ai puisée hier à longs flots sur tes lèvres, et que je sens bouillonner en moi! — Elle m'aime! ces bras l'ont enlacée! cette bouche a frissonné, a balbutié des mots d'amour sur la sienne! Elle est à moi! Tu es à moi, oui, Charlotte, tu es à moi pour jamais! Eh! qu'importe qu'Albert soit ton époux? Ton époux! il ne l'est que pour ce monde. Pour ce monde aussi c'est un péché de t'aimer, de vouloir t'arracher de ses bras pour

t'emporter dans les miens!... Pêché, soit! je l'expie. Je l'ai savouré, ce péché, dans ses délices, dans ses extases infinies! J'ai aspiré le divin baume de la vie, et j'en ai fortifié mon âme! — De ce moment, tu es à moi, tu es à moi! — Oh! Charlotte, je te devance! Je vais rejoindre un père, le tien, Charlotte, comme le mien; je me plaindrai à lui, il me consolera jusqu'à ton arrivée... Alors je volerai à ta rencontre, je te saisirai, uni à toi en présence de l'Éternel, uni à toi dans des embrassements qui n'auront point de fin!

Je ne rêve pas, je ne suis pas en délire; près du tombeau, le vrai jour se fait pour moi... Nous nous reverrons... nous verrons ta mère... je la trouverai, moi, et j'épancherai mon cœur tout entier devant elle, ta mère, ta parfaite image!

Sur les onze heures, Werther appela son domestique et lui demanda s'il avait appris qu'Albert fût de retour. Le domestique répondit qu'il

l'avait vu passer à cheval. Alors Werther lui remit un petit billet non cacheté, contenant ces mots :

« Voudriez-vous bien me prêter vos pistolets pour un voyage que j'ai dessein de faire? Portez-vous bien. Adieu! »

La pauvre Charlotte n'avait guère dormi la nuit précédente. Ce qu'elle avait appréhendé s'était réalisé, et cela d'une manière qu'elle n'avait pu ni prévoir ni prévenir. — Son sang si calme et si pur, qui, jusqu'alors, avait coulé paisiblement dans ses veines, s'agitait maintenant dans un trouble fiévreux. Mille sensations bouleversaient son généreux cœur. Était-ce l'ardeur des étreintes de Werther qui avait embrasé son sein; était-ce l'indignation contre ses témérités? Était-ce enfin une amère comparaison de sa situation actuelle avec sa vie passée, avec ses jours d'innocence calme et d'insouciance confiance? Comment se présenter devant son mari? Comment lui avouer une scène qu'elle n'osait s'avouer à elle-même, quoi qu'elle n'eût pas à en rougir?

Depuis si longtemps qu'ils gardaient le silence vis-à-vis l'un de l'autre, fallait-il donc qu'elle le rompît la première, dans une occasion si mal choisie, et pour faire un aveu si inattendu et si pénible ! Elle craignait déjà d'apprendre à son mari la visite de Werther et de produire sur lui une impression fâcheuse. Que serait-ce donc si elle lui en révélait les déplorables suites ? Pouvait-elle espérer qu'Albert jugerait sans préventions ce qui s'était passé ? Pouvait-elle désirer qu'il lût clairement dans son âme ? Et, d'un autre côté, comment dissimuler devant un homme pour qui son âme s'était toujours montrée transparente comme le cristal, à qui elle n'avait caché ni ne voulait cacher jamais aucune de ses plus intimes pensées. Toutes ces réflexions, dont elle était accablée, la jetèrent dans une cruelle perplexité, et toujours sa pensée se reportait sur Werther, qui était perdu pour elle, qu'elle ne pouvait abandonner à son sort et que pourtant il fallait qu'elle abandonnât ! Hélas ! quel vide pour elle !

Quoique l'agitation de son esprit ne lui permit pas de démêler clairement la vérité des choses, elle sentait peser sur elle la fatale mésintelligence qui divisait Werther et son mari, deux hommes si bons, si intelligents ! Ils avaient com-

mencé par de légères divergences de sentiments pour aboutir à une réserve mutuelle et à un silence glacé. Chacun se renfermait dans l'idée de son propre droit et des torts de l'autre ; l'aigreur s'était accrue des deux côtés, et maintenant la situation était tellement tendue qu'elle ne pouvait plus se dénouer sans violence. Si une heureuse confiance, se glissant de l'un à l'autre, les eût rapprochés dans les premiers moments, si l'amitié et l'indulgence eussent ouvert leurs cœurs à quelques doux épanchements, peut-être eût-il été possible de sauver le malheureux jeune homme. Une circonstance particulière augmentait encore les perplexités de Charlotte ; Werther, comme nous l'avons vu dans ses lettres, n'avait jamais fait mystère de son désir de quitter ce monde ; Albert avait souvent combattu cette idée, et souvent il en avait été question entre la jeune femme et son mari. Celui-ci cependant, par suite de sa répugnance instinctive pour le suicide, avait soutenu fréquemment, avec une sorte de rudesse assez étrangère à son caractère, qu'il ne croyait pas qu'une pareille résolution pût être sérieuse ; il s'était même permis quelque raillerie à ce sujet, si bien que son incrédulité s'était presque communiquée à Char-

lotte. C'était là ce qui la rassurait un peu, lorsque son esprit venait à évoquer de sinistres images ; mais c'était aussi ce qui l'empêchait de faire part de ses alarmes à son mari.

Bientôt Albert arriva, et Charlotte alla à sa rencontre avec un empressement mêlé d'embarras. Il paraissait mécontent. Il n'avait pu terminer ses affaires, par suite des difficultés que lui avait opposées le caractère intraitable et minutieux du bailli. Les mauvais chemins avaient achevé de le mettre de mauvaise humeur. Il demanda s'il n'était rien arrivé pendant son absence. Charlotte s'empressa de lui dire que Werther était venu la veille au soir. Il s'informa ensuite s'il y avait des lettres pour lui. Elle répondit qu'elle avait porté quelques lettres et quelques paquets dans sa chambre ; il s'y rendit, et Charlotte demeura seule. La présence de l'homme pour qui elle avait autant d'affection que d'estime, avait opéré une nouvelle révolution dans son cœur. Le souvenir de sa générosité, de son amour, de sa bonté lui avait rendu le calme ; elle éprouva un secret désir de le suivre ; prenant donc son ouvrage, elle alla le trouver dans son cabinet, comme elle le faisait assez souvent. Elle le trouva occupé à décacheter et à parcourir sa correspondance. Quelques-unes

de ces lettres paraissaient contenir des nouvelles peu favorables ; elle lui adressa à ce sujet quelques questions auxquelles il répondit brièvement ; puis il se mit à son bureau pour écrire.

Ils restèrent ainsi tête-à-tête pendant près d'une heure. Charlotte s'attristait de plus en plus. Elle sentait combien il lui serait difficile, son mari fût-il de la meilleure humeur du monde, de lui faire l'aveu de tout ce qui lui pesait sur le cœur. Elle tomba dans une mélancolie que rendaient plus pénible encore ses efforts pour cacher et dévorer ses larmes.

L'arrivée du domestique de Werther augmenta encore le trouble qu'elle éprouvait. Celui-ci remit à Albert le billet de son maître, et Albert, se retournant froidement vers sa femme, lui dit : « Donne-lui mes pistolets. » Puis, s'adressant au domestique : « Dites à votre maître, ajouta-t-il, que je lui souhaite un bon voyage. »

Ces paroles furent comme un coup de foudre pour Charlotte. A peine eut-elle la force de se lever de son siège. Elle s'avança lentement vers la muraille, détacha d'une main tremblante les armes, et en essuya la poussière en frissonnant. Mais elle hésita à s'en dessaisir, et elle eût tardé longtemps encore à le faire, si Albert ne l'y eût

contrainte par un regard interrogatif. Elle remit donc les fatales armes au domestique, sans pouvoir articuler un seul mot. Quand celui-ci eut quitté l'appartement, elle prit son ouvrage et se retira dans sa chambre, en proie à un trouble inexprimable. Son cœur était agité des pressentiments les plus sinistres. Tantôt elle voulait s'aller jeter aux pieds de son mari, lui avouer tout, la scène de la veille, le trouble de sa conscience et ses funestes appréhensions; tantôt elle se demandait à quoi servirait cette démarche; pouvait-elle espérer que son mari, persuadé par elle, courrait sur-le-champ chez Werther?

Cependant le couvert était mis; une amie arriva; elle venait simplement faire une visite; mais quand elle voulut se retirer, on la retint. Sa présence servit de prétexte à une conversation telle quelle; on se contraignit, on causa, et l'on s'oublia...

Le domestique revint avec les pistolets chez Werther qui s'empressa de les lui prendre des mains quand il sut que c'était Charlotte elle-même qui les lui avait donnés. Il se fit apporter du pain et du vin, envoya le domestique dîner et se mit à écrire.

« Ils ont passé par tes mains! tu en as essuyé

la poussière! Je les baise mille fois... Tu les as touchés! Et toi, esprit du ciel, tu favorises ma résolution! C'est toi, Charlotte, toi, qui me présentes cette arme de destruction, pour que la mort me vienne des mains mêmes dont je voulais la recevoir! Oh! que j'ai bien questionné mon domestique sur tous les détails! Tu tremblais en lui remettant ces armes... Tu ne m'as pas envoyé d'adieu... Hélas! hélas! point d'adieu! M'aurais-tu fermé ton cœur en haine de cet instant d'ivresse qui m'a uni à toi pour l'éternité? Charlotte, des siècles de siècles n'effaceraient pas cette impression, et, je le sens, tu ne saurais haïr celui qui brûle ainsi pour toi!

Après dîner, il ordonna au domestique d'achever de tout emballer. Il déchira beaucoup de papiers, sortit et acquitta encore quelques petites dettes; il revint de nouveau à la maison; puis, malgré la pluie, il sortit encore et s'en alla hors de la ville, jusqu'au jardin du feu comte; il se promena longtemps dans les environs et rentra à la nuit tombante. Alors, il se mit encore à écrire :

« Wilhelm, j'ai vu pour la dernière fois les champs, les forêts et le ciel. — Adieu aussi, à toi ! — Chère mère, pardonne-moi. — Console-la, Wilhelm ! Que Dieu vous comble de ses bénédictions ! Toutes mes affaires sont en ordre. — Adieu, nous nous reverrons... et plus heureux alors ! »

« Je t'ai mal payé de ton amitié, Albert, mais tu me le pardonnes. J'ai troublé la paix de ton ménage, j'ai semé la méfiance entre vous... — Adieu, je vais y mettre ordre. O puisse ma mort vous rendre heureux ! Albert ! Albert ! fais le bonheur de cet ange, pour que la bénédiction de Dieu descende sur toi ! »

Il remua encore le soir tous ses papiers, il en déchira beaucoup qu'il jeta au feu et cacheta plusieurs paquets adressés à Wilhelm ; ceux-ci contenaient quelques courtes dissertations et des

réflexions détachées, dont j'ai pris en partie connaissance. Vers dix heures, il fit allumer du feu, se fit monter une bouteille de vin, envoya coucher son domestique, dont la chambre, ainsi que celles des gens de la maison, était sur le derrière du bâtiment et fort éloignée de la sienne. Le domestique se coucha tout habillé pour être prêt de grand matin, car son maître lui avait dit que les chevaux de poste devaient être à la porte avant six heures.

Après 11 heures.

« Tout est tranquille autour de moi, et mon âme est calme. Je te remercie, mon Dieu, de m'avoir accordé, à cette heure suprême, tant de forces pour la résignation ! — Je m'approche de la fenêtre, ma bien-aimée, et je distingue encore à travers les nuages orageux quelques étoiles éparses dans l'immensité des cieux. Non, vous ne tomberez point, astres immortels ! L'Éternel vous porte dans son sein, comme il m'y porte moi-même. Je regarde les étoiles de la constellation de l'ourse, celle qui m'est la plus chère. Le

soir, quand je sortais de chez toi, Charlotte, je la voyais en face de moi. Avec quelle extase l'ai-je souvent contemplée! Combien de fois ai-je levé les mains vers elle, pour la prendre à témoin de la félicité que je goûtais alors! O Charlotte! qu'y a-t-il dans l'univers qui ne me rappelle ton souvenir? Tout ce qui m'environne n'est-il pas toi? N'ai-je pas aussi, comme un enfant, dérobé avec avidité mille bagatelles que tu avais sanctifiées en y touchant?

» Ton image, cette silhouette chérie, je te la donne, Charlotte, en te priant de la respecter. J'y ai imprimé mille milliers de baisers! Je l'ai saluée mille fois en sortant de ma chambre ou en y rentrant.

» Je laisse un mot d'écrit pour ton père; je le prie de protéger ma dépouille mortelle. Il y a, dans le cimetière, deux tilleuls, au fond, à l'extrémité qui donne sur la campagne; c'est là que je désire reposer. Il peut faire cela pour son ami, il le fera, j'en suis sûr; demande-le lui aussi, Charlotte. Je ne prétends pas que de pieux chrétiens laissent déposer le corps d'un pauvre malheureux auprès des leurs. Ah! je voudrais que ma sépulture pût être placée au bord d'un chemin ou dans une vallée solitaire, afin que le prêtre ou

le lévite, en passant devant la pierre de mon tombeau, levât les bras au ciel en me bénissant, et que le samaritain versât sur moi quelques larmes!

» Je ne tremble pas, Charlotte, au moment de saisir la coupe glacée et terrible où je vais puiser l'ivresse de la mort. C'est toi qui me l'as présentée... Je n'hésite pas. Ainsi vont donc s'accomplir toutes les espérances et tous les rêves de ma vie, tous, oui, tous! Froid et calme je viens frapper à la porte d'airain de la mort!

» Ah! si ce bonheur me fût échu en partage de pouvoir mourir en me dévouant pour toi, Charlotte! Je me sacrifierais avec joie, avec enthousiasme, sûr que ma mort assurerait ton repos et le bonheur de ta vie! Mais, hélas! il n'est donné qu'à quelques êtres privilégiés de verser leur sang pour ceux qu'ils chérissent, et de s'offrir en holocauste pour centupler les joies de ces précieuses existences! — Charlotte, je veux être enterré dans les habits que je porte; car tu les as bénis en y touchant... J'ai exprimé aussi le même vœu à ton père. Mon âme plane d'avance sur mon cercueil. — Je défends que l'on fouille dans mes poches. — Ce nœud de rubans roses que tu portais à ton corsage le premier jour où je te vis au

milieu de tes enfants... — Oh ! embrasse-les mille fois, et raconte-leur la destinée de leur malheureux ami. Ces chers enfants ! Je les vois... Ils se pressent autour de moi ! — Ah ! comme je me suis attaché tout de suite à toi ! Comme, dès le premier instant, j'ai senti que je ne pouvais plus te quitter ! — Ce nœud de rubans sera enterré avec moi. — Tu m'en as fait présent, le jour anniversaire de ta naissance... Comme je m'étais fait des reliques de tout cela !.. Hélas ! je ne me doutais guère que cette route si riante me conduirait ici !.. Sois calme, je t'en prie, sois calme... — Ils sont chargés. — Minuit sonne. — Qu'il en soit donc ainsi ! — Charlotte !.. — Charlotte !.. Adieu ! — Adieu ! »

Un voisin vit la lueur de l'amorce et entendit la détonation ; mais comme tout demeura tranquille, il ne s'en mit pas en peine.

Le lendemain, à six heures du matin, le domestique entra dans la chambre avec de la lumière.

Il aperçut son maître étendu par terre, baigné dans son sang, le pistolet à côté de lui.

Il l'appela, le souleva... pas de réponse !... seulement il râlait encore.

Il courut chez le médecin et chez Albert. Quand Charlotte entendit sonner, un tremblement convulsif s'empara de tous ses membres. Elle réveilla son mari ; ils se levèrent. — Le domestique, pleurant et sanglotant, leur apprit la fatale nouvelle ! Charlotte tomba sans connaissance aux pieds d'Albert.

Lorsque le médecin arriva près du malheureux Werther, il le trouva encore étendu à terre, dans un état désespéré. Le pouls battait encore, mais tous les membres étaient paralysés. La balle était entrée au-dessus de l'œil droit ; la cervelle avait jailli.

On le saigna cependant au bras. Le sang coula ; il respirait encore.

Aux taches de sang qu'on voyait au dossier de sa chaise, on conjectura qu'il avait déchargé l'arme étant assis devant son bureau, qu'il était tombé ensuite, et que, dans ses convulsions, il s'était roulé à terre. Il était couché sur le dos, près de la fenêtre, complètement habillé et botté, en frac bleu et en gilet jaune.

La maison, le voisinage et bientôt toute la ville furent dans l'agitation. Albert arriva. On avait alors déposé Werther sur le lit, le front bandé; son visage portait l'empreinte de la mort. Il ne remuait pas. Ses poumons râlaient encore d'une manière effrayante, tantôt plus faiblement, tantôt plus fort. On attendait son dernier soupir.

Il n'avait bu qu'un seul verre de vin de la bouteille placée sur la table. Le livre d'*Emilia Galotti* était ouvert sur son bureau.

La consternation d'Albert, le désespoir de Charlotte ne sauraient se décrire.

Le vieux bailli accourut tout ému et troublé. Il embrassa le mourant en l'arrosant de ses larmes. Les plus âgés de ses fils survinrent bientôt après lui. Ils tombèrent à genoux à côté du lit, en proie à la plus vive douleur, en baisant les mains et le visage de leur ami. L'aîné, que Werther avait toujours eu en prédilection, était collé aux lèvres du moribond, et il resta là jusqu'à ce qu'il eût expiré. La présence du bailli et les mesures qu'il eut soin de prendre prévinrent un attroupement tumultueux. Il fit enterrer le corps pendant la nuit, vers les onze heures, dans l'endroit que Werther avait dési-

gné. Le vieillard et ses fils suivirent le convoi. Albert n'en eut pas la force. On craignit quelque temps pour la vie de Charlotte.

Des ouvriers le portèrent au lieu de la sépulture; aucun ecclésiastique n'y parut.



FIN



122

A

